
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 5591

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLÜE

LA SUISSE D'AUTREFOIS



5127. — ABBEVILLE, TYP. ET STÉR. A. RETAUX. — 1889

LE BIENHEUREUX

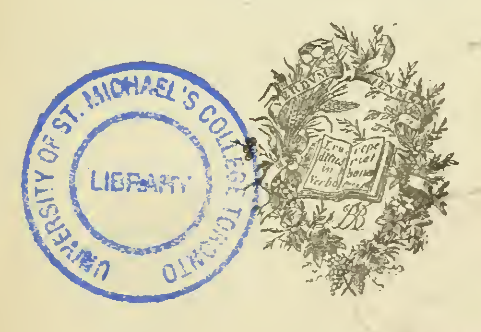
NICOLAS DE FLÜE

LA SUISSE D'AUTREFOIS

PAR

J. T. DE BELLOC

Précédé d'une lettre-préface de Sa Grandeur Monseigneur Mermillod



PARIS
RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82
1889

ÈCHÉ DE LAUSANNE
ET DE GENÈVE
—o—

Fribourg, le 14 septembre 1888.

LETTRE DE S. G. Mgr MERMILLOD

A L'AUTEUR DU BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE ET DE LA SUISSE D'AUTREFOIS

Je vous remercie de me dédier votre bon et beau livre; je vous remercie plus encore d'avoir entrepris ce travail et de l'avoir achevé avec un talent digne d'un tel sujet. Le charme de poésie qui se répand sur vos pages ne porte aucune atteinte aux droits de l'histoire; la séduction littéraire n'est que la forme brillante d'un récit impartial et fidèle.

Quoi de plus utile et de plus opportun que de remettre sous nos yeux cette figure douce et austère du chef de famille, du Magistrat, de l'Ermite ne vivant que de la Sainte Eucharistie, du Pacificateur d'un peuple divisé? Le sens surnaturel s'affaiblit, la famille est en déclin, les sociétés se morcellent, le patriotisme n'est trop souvent qu'un voile masquant les calculs de l'ambition; voilà pourquoi je vous félicite de montrer à notre époque la physio-

nomie du Bienheureux Nicolas de Flüe. Notre patrie avec son incomparable nature, notre histoire nationale dont les faits héroïques apparaissent comme une merveilleuse légende, les mœurs simples et chevaleresques de nos pères, la Suisse primitive avec ses gloires et ses luttes, sont mises en relief dans votre volume ; sur ce fond se détache la figure de notre Bienheureux telle que l'ont peinte des biographes naifs et telle que l'a chantée Goïres, telle que nos contrées en gardent le fidèle souvenir.

Je vous souhaite de nombreux lecteurs ; ils iront se rafraîchir à des sources pures et saines, et vous aurez la joie d'avoir fait mieux connaître en France celui qui fut le gardien et le modèle de la Suisse d'autrefois *et qui reste une gloire religieuse et nationale dont la Suisse d'aujourd'hui est unanimement fière.*

† GASPARD,
Evêque de Lausanne et de Genève.

En la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix.

DÉDIÉ A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR MERMILLOD

ÉVÊQUE DE LAUSANNE ET DE GENÈVE

INTRODUCTION

La Suisse ! quel voyageur n'a pas visité les sites grandioses, pittoresques et variés de ce pays qui, aux yeux des touristes, n'a de remarquable que ses hautes montagnes, ses cascades écumantes et ses bois ?

On admire ces beautés de la nature, mais se demande-t-on comment cette contrée petite et pauvre, ce peuple autrefois ignorant et simple, ont dans l'histoire des nations une page si pleine de poésie et de gloire ?

En jetant un regard sur le passé de la Suisse, nous verrons que c'est la religion catholique qui a formé et maintenu, dans ce pays, de modestes républiques; c'est la religion qui a conservé, chez ce peuple pasteur, les mâles vertus dont tous étaient fiers et qui rendaient leurs actions héroïques.

Plus tard, la Réforme a rompu les liens fraternels

qui unissaient les différentes parties de l'Helvétie, et l'ancienne Suisse n'existe plus.

Les moines, attirés au sein des montagnes par cet amour de la retraite qui poussa tant de chrétiens dans la solitude, furent les instituteurs d'une civilisation simple et pieuse. Ils défrichèrent des déserts inabordables, fertilisèrent d'inaccessibles sommets, bâtirent les premières maisons, cultivèrent les premiers champs, formèrent les premières sociétés et les premiers héros de ce pays, sorti inculte et sauvage de la domination des Romains.

Vers l'an 600 arrivèrent en Helvétie les saints missionnaires Columban, Gall et Sigebert.

Saint Columban est resté illustre par ses missions dans la forêt de la Marche (entre Schwytz et Saint-Gall).

Saint Gall fut le fondateur de la contrée et du monastère qui portent son nom depuis 613.

Sigebert fonda en 619 l'abbaye de Dissentis sous la règle de saint Benoît.

Enfin c'est au règne des Francs qu'il faut faire remonter l'établissement des plus anciens monastères de la Suisse, supprimés en grande partie aujourd'hui.

Ce pays abondait en âpres solitudes et ses habitants ignoraient la loi divine. Les ouvriers aposto-

liques eurent pour tâche de vaincre, par le travail, une terre ingrate, et de policer, par la douceur et la piété, les hommes aux mœurs barbares.

Ils se mirent à l'œuvre et firent fructifier le sol et les intelligences.

Bientôt on vit s'élever l'église de Romain-Moutier, monument du style lombard, consacrée par le pape Étienne II; l'église de Saint-Pierre-de-Clayes, en Valais, et l'abbaye de Saint-Maurice où l'on conserve un magnifique vase d'agate, envoyé, dit-on, à Charlemagne par le calife arabe, Aroun-el-Raschid.

L'abbaye de Saint-Gall, prit un essor extraordinaire et atteignit un haut degré de prospérité matérielle, scientifique et littéraire.

Saint Meinrad, de l'illustre race des Hohenzollern, s'était retiré dans une solitude du canton de Schwytz. Il fut cruellement mis à mort par deux assassins qu'il avait charitablement accueillis dans sa demeure, comme des étrangers égarés dans le désert.

Pour perpétuer sa mémoire, saint Eberhard, prévot de la cathédrale de Strasbourg, fonda en 928 le célère monastère d'Einsiedeln, qui est encore de nos jours une des gloires de l'ancienne Suisse.

Les monastères devinrent presque tous des asiles

où les opprimés trouvèrent la vie et la sécurité. Pour la plupart, ce furent des écoles fameuses, berceau des libertés civiles, des sciences, des lettres et des arts.

Les seigneurs et les princes, voyant les heureux résultats obtenus par les moines, protégèrent ces pieuses fondations et en accrurent le nombre. Ainsi, dans leur ardente piété, ils se montrèrent plus habiles politiques, que d'autres ne le furent plus tard avec toute leur philosophie.

Voulait-on cultiver un désert, civiliser un canton, fonder une ville? on appelait des bénédictins, des chartreux, on leur donnait quelques arpents de terre et tout le bien qu'on avait désiré s'accomplissait en peu de temps.

L'agriculture faisait des progrès rapides autour des monastères. Les religieux répandirent l'instruction parmi le peuple, dans cette sage mesure qui suffit à éclairer l'esprit sans pervertir le cœur.

Tous les historiens de l'Helvétie s'accordent à reconnaître l'heureuse influence exercée par les moines sur la civilisation de leur pays.

Les missionnaires, en évangélisant la contrée de leur résidence, détruisirent les restes du paganisme et de l'arianisme. Enfin la religion gravait au fond des âmes ces sages principes de loyauté publique

et privée, qui éclatèrent si noblement, lorsque les entreprises de l'Autriche et de la Bourgogne attirèrent l'attention de l'Europe sur ces montagnards ignorés.

On vit alors de simples bergers s'avancer avec confiance contre les plus fiers gentilshommes et les meilleurs soldats de l'Europe. Ils se confessaient la veille de la bataille, récitaient avant le combat cinq *Pater* et cinq *Ave*, en honneur des cinq plaies du Sauveur, puis ils se précipitaient sur leurs ennemis toujours très supérieurs en nombre, les culbutaient, priaient encore pour rendre grâces, restaient trois jours sur le champ de bataille, afin que le vaincu pût prendre sa revanche, s'il le voulait, et rentraient chez eux modestes, fidèles et simples après la victoire, comme avant le combat.

L'inspiration religieuse est visible dans leurs lois, dans leurs coutumes. Elle se traduit dans l'éloquente simplicité des monuments érigés en souvenir de leurs triomphes. Une chapelle s'élevait à la place la plus sanglante ; tous les ans une messe perpétuait les souvenirs guerriers de la nation et sa reconnaissance pour le Dieu de justice qui fait triompher le bon droit.

II

En 1315, les cantons confédérés de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald consolidèrent leur antique alliance par la victoire de Morgarten. En 1332, ils reçurent dans leur confédération la ville et le canton de Lucerne, sauf tous les droits des ducs d'Autriche, comme seigneurs de Habsbourg (1).

La ville de Berne se vit menacée en 1339 par une puissante coalition des princes et seigneurs. L'alliance temporaire, qu'elle avait faite avec les trois cantons, venait d'expirer.

Les habitants d'Unterwald répondirent aux messagers que les Bernois leur avaient députés pour implorer leur secours : « L'amitié véritable se montre dans le besoin ; retournez à Berne et dites à vos concitoyens que le peuple de la confédération leur fera bientôt connaître ses intentions. »

Sans délai, les trois cantons envoient l'élite de leurs guerriers au nombre de neuf cents. Parmi ceux d'Uri était Guillaume Tell.

Le 20 juin 1338, ils campaient devant Berne. Le

(1) Jean de Muller, *Histoire de la Suisse.*

prêtre Diebold fit une exhortation à l'armée. L'ennemi, disait-il, s'enorgueillit de son grand nombre, mais Dieu punit la présomption et bénit le courage. Saint Vincent et saint Ours, patrons de Berne et de Soleure, n'ont-ils pas conquis le ciel, en sacrifiant leur vie pour une cause juste? Dans un combat légitime pour leur pays, la victoire leur appartint. Dieu leur réserva la liberté et la gloire.

Jour et nuit on faisait des prières publiques et des processions ; on distribuait des aumônes.

A minuit le général bernois, Rodolphe, châtelain d'Erlach, donne le signal du départ pour Laupen, qu'assiégeait l'ennemi.

Il faisait clair de lune. A la tête de l'armée marchait le pieux prêtre Diebold, tenant en ses mains le Saint Sacrement. Toutes les femmes et tous les enfants sont prosternés aux pieds des autels.

Les confédérés remportèrent une victoire complète. L'ennemi laissa sur le champ de bataille quatre-vingts comtes et seigneurs, et vingt-sept bannières.

Les vainqueurs, revenus sur le champ de bataille, après avoir poursuivi les fuyards, se jetèrent à genoux et rendirent grâces à Dieu.

De grand matin, précédés de Diebold, ils se mirent en route pour Berne. Ceux de Berne et des

trois cantons jurèrent une éternelle alliance. Berne ordonna que tous les ans on célébrerait ce jour par des processions solennelles, avec la croix, les bannières et les reliques et par d'abondantes aumônes aux pauvres (1).

Cette victoire fut suivie d'une paix générale (1341). En 1386 les seigneurs se liguèrent de nouveau contre la Confédération suisse. Ils avaient à leur tête le duc Léopold d'Autriche. Les confédérés n'avaient d'autre secours que leur union et leur courage.

Uri, Schwytz, Unterwald, mandèrent à Berne d'envoyer son contingent fédéral. Berne s'excusa peu généreusement.

Léopold avec son armée assiégeait Sempach, à trois lieues de Lucerne. Le 9 juillet, il voit déboucher les confédérés d'une forêt, située sur une hauteur. Il fait mettre pied à terre à sa cavalerie et éloigner les chevaux, afin de présenter sur toute la ligne un front impénétrable de lances disposées sur quatre rangs. La plupart des nobles, le duc Léopold lui-même, souriaient de pitié en entendant quelques vieux guerriers, qui n'étaient pas sans inquiétude, conseiller plus de précautions.

(1) Jean de Muller. t. II, ch. I, page 190-196.

Les Suisses, suivant leur coutume, se jettent à genoux et adressent à Dieu leurs prières ; puis ils s'élancent à grands cris et au pas de course contre les rangs des ennemis, qu'ils s'efforcent de rompre, afin de sabrer librement à droite et à gauche.

Mais les boucliers opposent un mur inébranlable, et les lances une forêt de pointes de fer.

Déjà soixante Suisses ont succombé dans cette rencontre où ils sont bien inférieurs en nombre.

Dans ce moment critique, Arnold de Winkelried, du pays d'Unterwald, dit à ses compagnons :

« Je vais vous frayer un passage. »

Il sort des rangs et s'écrie :

« Chers compagnons, ayez soin de ma femme et de mes enfants. Souvenez-vous de ma famille. »

En même temps, arrivé devant l'ennemi, il saisit dans ses bras le plus de lances qu'il peut, les enfonce dans sa poitrine, et comme il était grand et fort, il les abaisse jusqu'à terre.

Aussitôt ses compagnons passent par dessus son cadavre; les autres bataillons suivent en tuant à droite et à gauche. Le chevalier qui portait la bannière d'Autriche tombe blessé à mort. Le duc Léopold s'élance et relève l'étendard ensanglanté ; ses plus chers compagnons meurent à ses côtés. « Ah ! dit-il avec douleur, tant de comtes, tant de seigneurs

ont marché avec moi à la mort ! Je veux mourir honorablement avec eux. »

Le duc se dérobe à ses ennemis, se jette au plus fort de la mêlée et cherche le trépas. Il est renversé et lutte encore en désespéré. Un homme du canton de Schwytz, qui ne le connaît point, lui porte le coup mortel. Un de ses porte-étendard le voyant expirer, se jette sur son corps et y meurt pour le préserver d'être foulé aux pieds.

Cependant les bataillons autrichiens cherchent vainement des yeux leur prince. Saisis de terreur, ils commencent à fuir. Les chevaliers veulent remonter sur leurs chevaux : il n'y a plus de chevaux. Les valets, voyant les Suisses prendre l'avantage, avaient fui les premiers, avec les chevaux de leurs maîtres.

Les seigneurs accablés de leur pesante armure, dévorés par la chaleur et la soif n'eurent plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Plus de six cent cinquante d'entre eux restèrent sur le champ de bataille ; la splendeur de la maison d'Autriche fut anéantie pour plusieurs années et on disait dans le pays : « Dieu a tenu son lit de justice et il a puni l'iniquité et la présomption des nobles. »

Le lendemain, les Suisses proclamèrent un armistice pour enterrer les morts. Les corps des sei-

gneurs furent transportés avec celui du prince d'Autriche, dans le monastère de Kœnigsfeld, où reposait déjà l'empereur Albert, tué en ce lieu.

Pour le repos des âmes, sans distinction d'amis ou d'ennemis, on fonda à perpétuité un service anniversaire, que tous les ans on annonçait en ces termes :

« Souvenez-vous, pour l'amour de Dieu, de tous ceux qui sont restés sur le champ de bataille, tant des nôtres que des Autrichiens, dont on fait aujourd'hui anniversaire et mémoire. »

Une chapelle rappelait le souvenir d'Arnold de Winkelried, qui décida par son dévouement de cette glorieuse journée (1).

Les confédérés de Glaris remportèrent seuls une autre victoire sur les Autrichiens, en 1388. Les vainqueurs passèrent la nuit sur le champ de bataille à remercier Dieu, la sainte Vierge, saint Fridolin, seigneur du pays, et saint Hilaire à qui le canton de Glaris doit son nom (2).

Les Suisses, on le sait, avaient pour armes favorites la hallebarde et la massue. Leur manière de combattre était, dans la défense, de demeurer inébranlables comme une muraille, et, dans l'attaque,

(1) Jean de Muller, t. II, ch. IV, page 469.
(2) *Id.*, t. II, page 521.

de surprendre l'ennemi en se jetant sur lui avec une grande impétuosité.

L'introduction des armes à feu et de l'artillerie se fit lentement, surtout chez les habitants des cantons forestiers.

III

C'est ainsi que les pieux catholiques de cette Suisse d'autrefois, ont conquis la gloire devant Dieu et la postérité. Malheureusement tous les cantons ne surent pas conserver toujours leur simplicité et leur antique foi, ni résister à l'ivresse du succès. Les dépouilles de l'ennemi leur furent fatales ; elles leur donnèrent le goût des richesses.

Pour acquérir la fortune, les Suisses vendirent leur courage à l'étranger ; l'or, qu'ils rapportèrent dans leurs montagnes, y perdit les mœurs. Genève, Zurich, Berne, villes riches et commerçantes, furent les premières atteintes et envahies par les hérésies de Zwingle et de Calvin. Elles propagèrent, à main armée, dans des vues de conquête, les doctrines funestes qu'elles avaient acceptées. Elles offraient les dépouilles du clergé à des hommes devenus avides,

la liberté de croyance à des hommes devenus orgueilleux et corrompus.

Dès ce moment, tout le fruit moral du labeur des moines fut pour ainsi dire perdu : c'en était fait surtout de l'esprit de fraternité.

Nous empruntons à l'intéressant ouvrage de M. de Haller, le récit des moyens indignes employés par Berne pour soumettre à l'hérésie ses sujets et ses voisins :

« Ces actes de spoliation, ces trahisons, cette tyrannie, brisèrent les liens antiques formés par la communauté d'estime, de dangers, de croyances. Ceux qui avaient prié et combattu ensemble à Laupen, à Grandson, à Morat, s'entr'égorgèrent dans les champs de Cappel. Les beaux faits d'armes et les grands exemples de vertu, ont cessé d'être communs à toute la confédération. Les Suisses cherchent maintenant à cueillir des armes fratricides, 'époque des nobles et douces victoires est passée ; le temps des gloires pures n'est plus. L'ère qui commence est celle des discordes et des inimitiés.

« Le peuple et le gouvernement, renonçant ensemble à la foi catholique, s'arment l'un contre l'autre. Les sectes se multiplient ; la trahison, la tyrannie et la sédition se disputent les villes; la diversité des croyances engendre la diver-

sité d'intérêts ; le puissant est sans miséricorde ; la contrainte remplace la soumission. La liberté et la pureté de mœurs de l'ancienne Suisse ont disparu. » (1)

La Réforme n'a pu pénétrer avec ses richesses et sa corruption au sein des populations cachées dans les montagnes de Schwytz et d'Uri, dans les pays forestiers qui entourent le lac des Quatre-Cantons. Dans ce coin de terre privilégié se retrouve la Suisse d'autrefois. Ces cantons fidèles à la vieille foi, comme à la vieille alliance, sont encore l'honneur de la commune patrie. Ils n'ont ni brisé le pacte de leur confédération, ni le pacte plus ancien et plus sacré encore conclu avec l'Église ; ils sont toujours disposés à défendre l'un et l'autre jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Pour l'intelligence de notre ouvrage nous avons voulu peindre l'époque antérieure à l'homme de Dieu dont nous allons retracer la vie, afin de faire mieux apprécier l'heureuse influence qu'il a exercée sur la Suisse d'autrefois.

(1) *Histoire de la Réforme protestante dans la Suisse occidentale* (de Haller).

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE

CHAPITRE PREMIER

L'UNTERWALD ET LE LAC DES QUATRE-CANTONS PATRIE DE NICOLAS DE FLUE

> La patrie est notre Église du temps, comme l'Église est la patrie de l'Éternité.
>
> (LACORDAIRE.)

Le lac des Quatre-Cantons a de merveilleux aspects que les poètes ont chantés. Le voyageur ne lui dit jamais un dernier adieu sans en emporter dans son âme une image ineffaçable.

Que de fois, de retour à son foyer, il revoit par le souvenir, les rives de ce lac avec leurs sites tour à tour gracieux ou sombres, leurs montagnes escarpées, les rochers arides qui se reflètent dans les eaux.

Il y a peu d'endroits sur la terre où le soleil se lève et se couche avec plus de splendeurs ; il en est peu que l'amour de la patrie illustre d'un renom plus pur.

Les Romains ne pénétrèrent jamais dans ce pays, caché au sein des Alpes ; l'épée d'Attila ne l'atteignit point ; nulles ruines du moyen âge n'y retracent l'empire de la féodalité. Les bergers qui, depuis quarante générations, conduisent leurs troupeaux sur les cimes menaçantes qui servent de rempart à ce sanctuaire, ne connurent jamais de maître jusqu'à nos jours.

Au fond d'une vallée brille cet admirable lac de Waldstaetten (Quatre-Cantons), d'une beauté idéale ; il pénètre en forme de baie profonde entre les hautes montagnes. Sur la rive méridionale, il mouille doucement le tapis de verdure d'Unterwald.

Le petit peuple de Waldstaetten (ou pays forestier) était tellement ignoré au onzième siècle, que lorsque l'empereur Henri II accorda à l'abbaye d'Einsiedeln les terres du voisinage, il ne fut pas plus fait mention des

indigènes qu'il n'en fut question, pour l'Amérique, lorsque les souverains de l'Europe cédèrent aux premiers aventuriers les vastes contrées qu'ils avaient découvertes.

Bien des années se passèrent avant que les troupeaux de l'abbaye et ceux des Waldstaetten se rencontrassent sur les mêmes Alpes. Il y eut alors des querelles comme au temps des patriarches, lorsque les bergers du désert cernèrent les puits dans Geraar.

L'affaire fut portée devant la Cour de Henri II. Les Waldstaetten perdirent leur cause, la cession étant reconnue bonne et valable ; mais les bergers, dans la conscience d'un droit antérieur à tous les empereurs et à tous les abbés, bravant de leurs rochers les puissants de la terre, continuèrent à faire paître leurs troupeaux, sans que personne osât s'y opposer.

Le successeur de Henri II jugea bon de rechercher leur amitié et en obtint une levée de six cents hommes.

Il existait parmi eux une tradition relative à leurs ancêtres, qu'ils croyaient venus d'un

pays septentrional, appelé Suevia ou Suède. Les noms des trois chefs qui avaient conduit cette émigration étaient même conservés dans une vieille chanson nationale. Cette tradition semblait confirmée par la physionomie des Waldstaetten, leur taille et la couleur de leurs cheveux. Gustave Adolphe s'en servit pour réclamer leur amitié, lorsqu'il envoya un ambassadeur au peuple de Schwytz.

C'est dans ce pays primitif que la liberté helvétique a eu ses premiêrs et ses derniers défenseurs : Sempach, Morgarten, Cappel, Stanz, Altorf et le Grütli sont voisins. C'est là qu'ont vécu les héros poétiques de l'indépendance. Là, l'étranger n'a jamais régné. L'hérésie et le schisme n'ont pu penétrer dans ces contrées privilégiées, dont les habitants ont conservé, avec la foi, la gloire et la liberté.

L'Unterwald est l'un des trois cantons primitifs, fondateurs de la Confédération helvétique. Dans sa plus grande longueur, il a douze lieues sur neuf, environ, de largeur. C'est l'une des plus belles contrées de la

Suisse. Elle est divisée en quatre vallées magnifiques, souvent très fertiles, coupées par plusieurs lacs et rafraîchies par deux rivières fort poissonneuses, l'Aa et le Melchbach. Les Alpes Surênes et le Titlis la dominent ; le sommet de ce dernier est couvert de glaces et de neiges éternelles. La pente méridionale de ces montagnes est parsemée de jolies huttes, silencieuses pendant toute la journée, mais qui retentissent d'un bruit harmonieux de clochettes, quand, le soleil couché, le pâtre y reconduit son troupeau : le peuple d'Unterwald, essentiellement pasteur, envoie plus de dix mille pièces de bétail, de la petite espèce, dans les hauts pâturages. Les parties basses du sol, sur les rives des lacs, sont riches en excellents fruits ; on y aperçoit des villages aux blanches maisons, des églises au clocher peint en rouge, des chapelles rustiques, où, depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre, la statue de la Vierge est encadrée entre deux touffes de fleurs odorantes.

Ça et là, des croix de bois se dressent sur

le bord d'un chemin, pour rappeler le souvenir d'une bonne action, d'un glorieux combat, le châtiment d'un tyran, le trépas d'un pauvre berger qui trouva la mort, en voulant sauver un voyageur égaré pendant les tourmentes d'une soirée d'hiver.

Rien ne porte l'âme à la contemplation comme ces pays alpestres, où tous les contrastes se pressent et se succèdent. Ici, des cascades écumantes ; là, des torrents impétueux ; ici, des rocs stériles ; là, des bouquets de rhododendrons ; plus loin, des glaciers où le chamois ose à peine s'aventurer ; plus bas, des prairies qui reverdissent plusieurs fois l'année. Magnifique et sublime contraste, qui semble retenir quelque chose du chaos. Faut-il s'étonner si, en présence de tant de grandeurs, qui révèlent si bien la puissance du Dieu créateur, la foi, la piété des habitants de ce canton, leur fidélité et leur attachement aux traditions de leurs pères, les ont fait nommer *les pieux Unterwaldiens ?*

CHAPITRE II

UN SIÈCLE D'HÉROISME

Le meilleur chrétien est aussi le meilleur citoyen.

(MONTESQUIEU.)

L'Évangile fut le conquérant qui établit de bonne heure son empire sur ce peuple de pâtres. — Avant le douzième siècle, on ne voyait encore dans les cantons forestiers que peu de chapelles et le peuple n'allait guère à la messe que tous les mois. Il n'y avait qu'un seul prêtre pour Unterwald et Schwytz.

Les paroisses s'assemblaient au son du cor des Alpes, car les Églises manquaient de cloches. Les calices étaient de bois... Mais dans les siècles suivants, le culte avait déjà pris tout son développement : ce furent les

siècles héroïques dont nous avons parlé plus haut, les temps de Guillaume Tell, de Winkelried et d'autres grands hommes, à la tête desquels nous placerons le soldat vaillant, le vrai patriote, le bienheureux Nicolas de Flüe.

Ces époques étaient moins belles encore par le courage admirable des paysans, que par la grandeur simple et sublime de leurs mœurs, de leur foi, de leur probité. Ces pâtres, à peine sortis de la sauvagerie, surent garder leur modestie : vainqueurs, ils ne voulurent point s'agrandir ; ils ne refusèrent jamais d'aller au loin secourir leurs alliés.

A l'époque de la Réforme, presque tous leurs voisins, enrichis par la guerre ou le commerce, accueillirent avec faveur l'hérésie.

Les habitants de Waldstaetten conservèrent la foi de leurs ancêtres, épuisant les remontrances les plus touchantes et les plus sages pour engager les cantons infidèles à suivre leur exemple. Mais lorsqu'ils virent que, loin

de les écouter, on voulait les contraindre à changer de croyance, ils se levèrent courageusement et conquirent à Cappel la liberté religieuse que leurs anciens confédérés, devenus ingrats et fratricides, entreprenaient de leur arracher.

A partir de ce moment, les Waldstaetten demeurèrent dans une paix profonde, ignorés du monde, durant près de trois cents ans, comme s'ils n'eussent pas existé et formant au sein de la Confédération suisse une sorte de confédération particulière dont les liens antiques ne furent jamais brisés (1).

Berne, Zurich, Bâle, Genève, villes riches et plus ou moins littéraires, regardaient avec dédain ces républiques de bergers dévots, qui n'avaient ni trésors, ni philosophes, ni savants. Mais à la fin du dernier siècle, lors de l'invasion française, les pâtres purent leur rendre tout leur mépris, car il se trouva que les lettrés et les riches n'avaient ni patriotisme, ni courage, ni soldats.

(1) *Essai historique de Simond.*

En général on a fait peu d'attention à ces dernières guerres de la Suisse. On ignore que l'amour du sol natal et la foi religieuse y accomplirent, quoique sans succès, les mêmes prodiges qu'à l'époque de Guillaume Tell.

Quand la Révolution française éclata, la Suisse jouissait depuis trois siècles d'une paix extérieure, que rien n'avait troublée; mais des querelles intestines agitaient la plupart des cantons, particulièrement les cantons réformés. Il y avait des maîtres et des sujets, par conséquent des partis et des révoltes. Le patriotisme manquait; mais on voulait d'une part garder le pouvoir, et de l'autre y arriver.

Le lien féodal était rompu.

Les Suisses eurent conscience de leur faiblesse. Les principes révolutionnaires répugnaient aux gouvernements établis; cependant ils n'essayèrent rien contre leurs terribles voisins, et les massacres du 10 août, qui auraient, trois siècles auparavant, fait prendre les armes à toute la Confédération, n'en obtinrent qu'une déclaration de neutralité.

Cette honteuse neutralité ne pouvait être acceptée longtemps. On sut en France qu'il y avait de grandes richesses à Berne, et le Directoire aimait l'argent.

Le cadre limité de notre ouvrage ne nous permet pas de relater toute cette phase malheureuse de la Suisse. Nous nous bornons à emprunter à Simond (1) le fait qui concerne spécialement les cantons forestiers dont nous nous occupons.

« Après avoir imposé ces dures conditions à la plus grande partie de la Suisse, on adressa de nouvelles propositions aux cantons forestiers, en leur écrivant pour la forme, que la République française leur conservait son amitié et que la guerre ne serait pas portée sur leur territoire.

« Mais les cantons qu'on n'avait pas attaqués jusqu'alors, et qui restaient tranquilles, ne purent voir ainsi renverser un ordre de choses sous lequel ils vivaient depuis cinq cents ans.

(1) *Essai historique de Simond.*

« Ils adressèrent au Directoire les remontrances les mieux fondées, le suppliant de leur laisser leurs libres assemblées populaires, leurs vieilles magistratures simples, modestes et pauvres comme eux.

« Comment auriez-vous donc la volonté d'anéantir notre bonheur, en touchant à notre organisation politique ? — Quels seraient vos motifs pour le faire et quel avantage pourriez-vous en retirer ? Nous sommes des peuples de pâtres et de montagnards, ayant peu de besoins et contents de notre médiocrité ; les faibles revenus de nos cantons ne sauraient payer les dépenses de ce nouveau gouvernement dont nous ne voyons pas l'avantage.

« Votre grande nation ne saurait vouloir ternir ses annales glorieuses par l'oppression d'un peuple paisible, qui ne lui a jamais fait de mal. »

Pour toute réponse, le Directoire fit marcher une armée contre le canton de Schwytz.

Les petits cantons forestiers avaient con-

tre eux la France et pour eux — eux seuls !

Les forces réunies de Schwytz et d'Unterwald s'élevaient à dix mille hommes : c'était tout ce qui pouvait porter les armes.

Aloys Redding, chef militaire de Schwytz et descendant des vainqueurs de Morgarten, les commandait. Mais dans ces dix mille hommes, il n'y avait pas un lâche, pas un traître, pas un secret partisan des idées révolutionnaires. — Ces dix mille hommes étaient dix mille frères que ne divisait aucune animosité politique.

Ils étaient liés par l'amour de la patrie et des lois, sous lesquelles ils avaient vécu paisibles, vertueux et unis. Ils étaient liés surtout par un sentiment religieux qui doublait le courage et les forces de chacun.

Deux prêtres, Marianus Herzog d'Einsiedeln et Paul Staeger, religieux capucin, priaient au milieu d'eux, bénissaient leurs drapeaux et promettaient la victoire ou le ciel à ceux qui combattaient pour la patrie et la religion.

Tandis que ces héroïques bergers se pré-

paraient à mourir, le Directoire helvétique, assemblé à Aarau, leur adressait des représentations officielles sur la folie d'une plus longue résistance, et, d'un ton de pitié et de surprise, leur conseillait de se méfier des fanatiques qui les trompaient.

Enfin on se battit. Les Français reprirent d'abord Lucerne sur les troupes de Schwytz, qui l'avaient occupée ; mais ils furent repoussés avec perte à Vollrau et à Richterschwyl, près du lac de Zurich. Malheureusement les Suisses ayant perdu leurs officiers supérieurs, furent forcés de reculer.

A Kussnacht et à Immensée le feu meurtrier des tirailleurs suisses arrêta encore l'ennemi. A Morgarten, où commandait Aloys Redding, les sublimes paysans firent des prodiges de valeur.

Les femmes de Schwytz employèrent la nuit du 1er mai 1798 à traîner les canons parmi les rochers et les précipices. Plusieurs, leur enfant sur un bras, travaillèrent de l'autre à préparer des fascines.

Les feux allumés sur la montagne éclai-

raient ces scènes héroïques et appelaient au loin des secours qui ne vinrent point.

Durant toutes les journées du 1er et du 2 mai, on se battit à Morgarten, et dans les environs d'Arth.

Ces bergers et ces paysans firent tête partout, rompirent plusieurs fois à la baïonnette les bataillons ennemis, si supérieurs par la discipline et le nombre, leur firent éprouver des pertes considérables ; enfin ils gardèrent le terrain qu'ils avaient occupé. Mais la victoire même les épuisait.

Depuis quatre jours ils n'avaient pas eu de repos, ni presque de nourriture ; beaucoup de postes n'étaient gardés que par des femmes. Il fallait songer à un arrangement.

L'ennemi offrait aux paysans le libre exercice de leur religion, leur laissait leurs armes, et s'engageait à ne pas pénétrer dans le pays pourvu que la Constitution fût acceptée.

Cependant, beaucoup d'entre eux ne voulaient rien accorder, rien entendre. Une assemblée générale se tint le 4 mai. Elle fut très agitée.

A la fin, ceux qui savaient la résistance inutile, et qui voyaient arriver le moment où il ne serait plus possible de traiter, émus à la vue de leurs femmes et de leurs enfants, déterminèrent la majorité : les conditions furent acceptées et la paix signée le 5 mai (1).

Quand la Constitution militaire fut ainsi établie dans les cantons forestiers, le Directoire helvétique, qui les avait si lâchement abandonnés, les réunit tous en un seul État, afin de diminuer leur influence dans la législature.

Le gouvernement ne pouvait leur devenir plus odieux qu'il l'était déjà. Ils supportèrent donc en silence cette nouvelle avanie, comme on supporte les diverses phases d'un fléau qui doit passer.

Seul, le peuple de Nidwald ne voulut pas se soumettre, et ce district, où l'on comptait au plus deux mille individus de tout âge et de tout sexe, capables de se défendre, entreprit de résister aux seize mille hommes qu'on faisait marcher contre lui.

(1) *Essai historique de Simond.*

Deux cent quatre-vingts volontaires du voisinage se réunirent à ces pauvres gens. Trois prêtres, le curé de Stanz, son vicaire et le capucin Staeger les accompagnèrent . En voyant le double pouvoir des Français et des libéraux suisses menacer la religion autant que la liberté, ils pensèrent qu'il valait mieux mourir que de courir le danger de perdre la foi en même temps que la patrie.

Peut-être espéraient-ils que la Suisse protestante, sensible enfin à la honte de son inaction, ne les laisserait pas égorger sans les secourir. Il est certain que si leur exemple avait été suivi partout, les Français auraient dû renoncer à trouver un lieu de débarquement sur leur lac. Ils y placèrent six pièces de canon qui, avec deux autres pièces mises en batterie du côté de la terre, composaient leur artillerie. Pendant quatre jours, du 4 au 8 septembre 1798, les Français ne purent aborder et perdirent beaucoup de monde. Le 9 dans la matinée, ils pénétrèrent enfin; leurs pièces de campagne nettoyèrent le plat pays ; les Niederwaldiens se

replièrent sur une colline boisée, à deux kilomètres de Stanz, et ils résistèrent encore plusieurs heures.

Vers le milieu du jour, les Français étant parvenus à pousser à terre trente grands bateaux pleins de soldats, tandis que des renforts leur arrivaient par le haut pays, l'engagement devint une mêlée, où toute la population luttait, non pas avec le courage du désespoir, mais avec l'espérance des martyrs. Des familles entières, le mari, la femme, le vieux père, les enfants, armés de tout ce qu'ils avaient pu trouver, attendaient l'ennemi de pied ferme, se laissaient mutiler et cherchaient encore à combattre lorsqu'ils étaient tombés. A la fin, les malheureux renonçant à prolonger une défense inutile se retirèrent dans les bois et les montagnes.

Parmi leurs morts on trouva deux cents femmes et vingt-cinq enfants. (1)

D'horribles boucheries souillèrent cette odieuse victoire.

(1) *Essai historique de Simond.*

Les soldats, irrités par une résistance si longue, se livrèrent à des actes de férocité, que leurs officiers ne purent réprimer entièrement. Des maisons de Stanz, qu'ils voulaient détruire, furent préservées; mais toutes les habitations éparses, au nombre de cinq cent quatre-vingts, furent pillées et brulées. Plus de deux cent soixante personnes s'étaient réfugiées dans l'église; elles y furent massacrées ainsi que le prêtre à l'autel.

Trois mille Français périrent dans cette expédition. Schauenbourg, disait en parlant de ce dernier combat: *c'est le jour le plus chaud que j'ai jamais vu.*

La position du général français serait devenue très critique, si les Niederwaldiens avaient pu tenir seulement une journée encore.

L'affaire du 9 septembre mit fin au soulèvement, mais non aux malheurs de la Suisse.

Par suite de l'alliance offensive et défensive conclue avec la France, et qui corroborait la Constitution militaire, la Suisse perdit

son caractère neutre et devint immédiatement le théâtre de la guerre entre les Français, les Russes et les Autrichiens. Aussi l'abandon du petit canton ne fut pas seulement un acte lâche, ce fut un acte impolitique et fatal. (1)

Tels sont les tristes et glorieux souvenirs que rencontre le voyageur en parcourant la patrie du bienheureux Nicolas de Flüe, dont tous les historiens suisses, les protestants comme les catholiques, louent le patriotisme et à qui ils rendent de reconnaissants hommages.

(1) *Essai de Simond*

CHAPITRE III

LA MAISON PATERNELLE DU B. NICOLAS DE FLUE

> Pénétrez-vous bien de cette pensée que Dieu seul est la source du vrai bien.
>
> (Maxime de Nicolas de Flue.)

Le Melchthal, qui s'étend sur une ligne de cinq lieues environ, à travers des montagnes de six à huit mille pieds de hauteur, est une des vallées les plus pittoresques du pittoresque Unterwald. La paroisse de Sachseln occupe le rivage occidental du lac de Sarnen et s'élève en forme de terrasse vers les Alpes.

C'est sur le penchant de la montagne qu'habitait, au commencement du quinzième siècle, une famille à laquelle on donna le nom

de Flüe (de la Roche), parce que son domaine était borné par une paroi de rochers.

De la petite ville de Sarnen, assise sur les bords du lac de ce nom, un sentier conduit à la colline du Ranft, où vingt à trente habitations formaient jadis le village de Fluelen.

Là, on remarque une humble maison, chaque année visitée par de nombreux pélerins. Cette demeure, dont on a dissimulé la vieillesse à l'aide de quelques couches de gypse, était primitivement en bois de sapin, et ressemblait assez à l'un de ces châlets d'hiver qu'on trouve sur toutes les pentes des hautes Alpes. Sur les parois extérieures du châlet de Ranft, on lit quelques sentences bibliques dont le temps a rongé plusieurs lettres.

C'est la maison paternelle du bienheureux Nicolas de Flüe ; c'est là qu'il naquit en 1417.

Il descendait d'une famille de bons et pieux bergers, où se transmettaient de père en fils les anciennes vertus des Suisses, et qui jouissait depuis des siècles de l'estime et

du respect de ses concitoyens. Ses parents avaient une honnête aisance ; ils étaient pleins de modération et craignaient Dieu. Ils firent ce qu'avaient fait leurs aïeux, restèrent fermement attachés à la foi de l'Église et soumis aux magistrats.

Le père de Nicolas s'appelait Henri de Flüe et sa mère Emma Robert. Leur cœur était simple et serein, comme la riante vallée qu'ils habitaient, et ils consacraient à Dieu leurs jours paisibles, partagés entre la prière et le travail.

Leur charité envers les pauvres était sans bornes. Leurs mœurs patriarcales leur avaient concilié dans tout le pays la même estime dont avaient joui quatre cents ans auparavant les ancêtres de Henri, qui avaient porté le nom de Lœwenbrugger. Ces derniers étaient originaires de l'Helvétie italienne.

Si l'on juge des mœurs par les habitudes de la famille, il y avait dans cette demeure champêtre le loisir et la piété que donne l'aisance, et cette noblesse du cœur et d'esprit qu'on retrouve dans ceux qui cultivent

la terre paternelle, parce que la possession d'un coin de terrain, quelque petit qu'il soit, conserve au cultivateur l'indépendance de l'âme, en lui faisant sentir qu'il tient son pain de Dieu.

D'anciens documents de 1442 et de 1457 font mention du père de Nicolas, comme de l'un des citoyens les plus distingués de Sachseln. Nous savons qu'il parvint à une très grande vieillessse.

Tels l'histoire nous montre les parents de Nicolas de Flüe. Ils élevèrent leurs enfants avec sollicitude, les formant à tout ce qui était bon ; puis ils s'endormirent tranquillement et s'en allèrent à Dieu, pleins de confiance, car ils avaient marché devant lui dans la droiture et la simplicité.

Nicolas était le premier né de cette heureuse union ; sa naissance fut ardemment désirée et accueillie avec les plus vifs sentiments de joie et de reconnaissance envers Dieu. On ne lui connaît qu'un frère qui portait le nom de Pierre.

La divine Providence avait destiné Nicolas

à une vocation extraordinaire qui devait le conduire à une haute sainteté : on en eut des présages certains.

Le célèbre Henri Imgrund, curé de Stanz, et intime ami du Bienheureux, atteste, en 1488, sous le sceau du serment, que le frère Nicolas lui avait dit que, déjà avant sa naissance, il put ouvrir les yeux du corps avec les yeux de l'âme : il avait vu au ciel une étoile qui éclairait toute la terre ; elle lui était apparue souvent plus tard dans la solitude ; il la considérait sans prétention et sans orgueil, comme sa propre image, et il se sentait appelé à éclairer toute la terre par sa sainteté !

Plus tard, Nicolas vit une énorme pierre qui signifiait la fermeté et la constance avec lesquelles il persévérerait inébranlable jusqu'à la mort. Il vit encore l'huile sainte, symbole de la grâce, à l'aide de laquelle il soutiendrait les combats, et triompherait des épreuves et des tribulations de la vie.

Le lecteur à qui ces événements, et ceux

que nous aurons encore à raconter, paraîtront par trop étranges, doit se souvenir que la divine Providence peut opérer des miracles infiniment plus grands; que, dans les histoires anciennes et modernes, nous lisons des prodiges tout aussi étonnants, et que ces visions incompréhensibles à l'esprit humain, ne sont point choses inouïes, surtout lorsque Dieu veut se susciter quelque grand serviteur et lui confier une sainte mission.

A peine cet enfant merveilleux eut-il vu le jour, que ses pieux parents s'empressèrent de le faire renaître à la lumière de la grâce et de la foi chrétienne. Mais alors l'unique prêtre qui desservait la grande paroisse de Sachseln, sur laquelle se trouvait le domaine de Henri de Flüe, était mort, et l'église paroissiale venait d'être souillée par un meurtre qui y avait été commis.

On fut donc contraint de faire baptiser l'enfant nouveau-né dans l'église la plus rapprochée : celle de Kerns.

C'est là que, par le saint baptême, il entra

dans le sein de l'Église catholique et fut mis sous la protection de saint Nicolas, évêque de Myre, dont son grand père avait déjà porté le nom.

CHAPITRE IV

ENFANCE ET JEUNESSE DE NICOLAS DE FLUH

O homme, porte Dieu dans ton cœur; tiens-le pour le meilleur de tous les biens, le bien éternel.

(Maxime de NICOLAS DE FLUE.)

Le jeune Nicolas grandit en sagesse et en grâce sous la tutelle de ses pieux parents.

Son enfance nous est peu connue. La graine commence par être cachée sous la terre, avant de pousser des feuilles, des fleurs et des fruits.

Un historien nous peint pourtant en 1505 l'enfance et la jeunesse du Bienheureux sous les plus riantes couleurs :

« Nicolas fut le plus charmant enfant qu'on pût voir, fidèle à observer les avis et les

pieux exemples de ses parents. Il aimait la vérité et se montrait doux et affable envers tout le monde. La paresse et les caprices lui étaient inconnus. Dès son jeune âge il trahit, par quelques traits isolés, sa grande âme et la carrière merveilleuse qu'il aurait à parcourir. Jamais on ne remarqua en lui rien de puéril. Toutes ses actions avaient un cachet de gravité, d'ordre et de piété ; aussi le nommait-on d'ordinaire *le miroir des enfants.* »

Tous ses historiens s'accordent à dire qu'il excitait souvent ses petits compagnons à l'amour de Dieu. C'était touchant de voir avec quel recueillement il composait son extérieur et élevait ses mains vers le ciel. Ce n'était pas assez pour cet ange de la terre de garder d'une manière inviolable l'innocence baptismale ; il la relevait encore par tous les charmes des vertus de son âge.

Les séductions du monde, qui n'avaient pu atteindre l'enfance de Nicolas de Flüe, furent impuissantes à flétrir son adolescence.

Les occupations de sa jeunesse se résumaient en deux mots : prière et travail.

Ce qui le distingua des hommes ordinaires, ce fut la tendance de son esprit toujours tourné vers la source suprême du bon et du beau. Il rechercha la retraite, aima l'oraison, et donna constamment des preuves de cette sainteté, à laquelle il est parvenu plus tard.

Ceux qui l'entouraient remarquaient souvent qu'après le rude labeur de toute une journée dans les prairies, comme il revenait le soir au logis, il disparaissait à la dérobée pour aller prier dans quelque lieu retiré. De bonne heure l'esprit de mortification lui permit de se livrer sans distraction aux plus sublimes contemplations. Quelques fruits secs et un peu de pain étaient sa seule nourriture, les jours de jeûne ordonnés par l'Église. On admirait son abstinence. L'avertissait-on de modérer ses austérités et de ne point compromettre ainsi sa santé, il répondait avec douceur que telle était la volonté de Dieu à son égard. Il persista, sans perdre néanmoins de sa vigueur, car il supportait de grandes fatigues plus facilement qu'aucun de ses compagnons.

Chaque matin et au milieu du jour, il renouvelait le bon propos de faire ce qu'il trouverait le plus agréable à Dieu.

Sa dévotion fervente et austère n'avait rien de triste ni de sombre : il se montrait doux et affable envers tous.

Le soir, quand l'église était fermée, Nicolas allait s'agenouiller dans quelque lieu solitaire. La tradition montre, près de Flüelen, plusieurs fragments de rochers qui servirent de prie-Dieu au pieux jeune homme.

Sa grande joie était de célébrer une fête consacrée à la Mère de Dieu. Ce jour-là, levé avant l'aurore, il parcourait la vallée, cueillant partout les plus belles fleurs dont il formait une guirlande pour entourer la statue de Marie.

Dès cette époque, il commença à visiter cette vallée pleine d'ombre et de silence qui devait plus tard devenir sa demeure et être témoin de sa vie toute séraphique.

Il avait à peine seize ans quand, se promenant un jour dans la vallée, appelée le Rant, où le Melcha roule, avec un bruit sourd, ses

flots tumultueux, ses yeux aperçurent tout à coup sur une petite éminence une tour élégante et solide. Cette vue inspira à son jeune cœur un tel enthousiasme et le remplit de si douces consolations, que, dès ce moment, il résolut d'embrasser la vie solitaire et de se livrer à la contemplation des choses divines. Cette tour, qui s'élevait vers les cieux, semblait lui dire que lui aussi devait s'élancer dans le sein de la Divinité sur les ailes d'une fervente dévotion.

Les heures que Nicolas consacrait, la nuit, à la prière, ne l'empêchaient pas, à l'aurore et durant toute la journée, de vaquer de nouveau à ses occupations avec sa sérénité et sa gaîté habituelles. Cette satisfaction n'était qu'un effet bien naturel de l'esprit religieux qui l'animait et, en lui apprenant à donner avant tout à Dieu ce qui lui appartient, lui enseignait clairement ce qu'il devait faire pour le monde et pour les hommes. De la conscience d'avoir toujours fidèlement rempli ses devoirs, découlaient cette joie, cette égalité d'humeur qui lui gagnaient tous les cœurs,

pendant que son exemple donnait la leçon de toutes les vertus chrétiennes.

Personne n'abordait la maison paternelle de Nicolas sans recevoir un cordial accueil et l'hospitalité la plus parfaite. Jamais le pauvre en détresse ne demandait secours ou protection sans obtenir une riche aumône, ou une consolation également précieuse.

Dans sa conversation et dans ses rapports ordinaires, Nicolas montrait toujours une grande humilité. Il témoignait un profond respect aux ecclésiastiques, et une bienveillance affectueuse à ses concitoyens.

Si quelques charges ou devoirs publics réclamaient sa coopération, ou si le bien général l'exigeait, il la donnait activement.

La réputation de ses vertus ne tarda pas à s'étendre au loin dans les montagnes de la Suisse et elle s'y est conservée intacte jusqu'à nos jours.

CHAPITRE V

DIEU, LIBERTÉ, PATRIE.
NICOLAS DE FLUE, MODÈLE DU GUERRIER

> Reste toujours soumis à la sagesse et ne donne jamais entrée dans ton cœur à la colère.
> (Maxime de NICOLAS DE FLUE.)

L'histoire et l'expérience nous prouvent que la bravoure d'un soldat, comme celle d'une armée entière, n'exerce une influence bénie et durable sur les peuples que lorsqu'elle part d'un cœur plein de foi et d'amour de Dieu.

Malgré ses jeûnes et ses austérités, Nicolas de Flüe était un beau jeune homme, vigoureux, d'une taille élancée, plein de courage et d'intelligence.

A peine âgé de vingt ans, il eut l'occasion de se signaler comme soldat et de faire preuve de valeur.

La première fois que la Confédération helvétique laissa l'esprit de discorde l'emporter sur ses vertus primitives, on vit éclater au sein de la jeune République cette malheureuse dissension qui, sous le nom de guerre de Zurich, sévit de 1436 à 1446. D'un côté se trouvait Zurich, alliée à l'Autriche; de l'autre Schwytz avec Uri et Unterwald, Glaris et d'autres cantons.

Bien que la vie des camps eût peu d'attraits pour le jeune Nicolas, il obéit néanmoins avec empressement aux ordres de l'autorité légitime, sacrifiant généreusement les penchants de son âme à la fidélité qu'il devait à la patrie.

Sur l'appel des magistrats, il prit les armes dans la campagne contre le canton de Zurich.

Au milieu du tumulte des camps et des horreurs de la guerre, notre Bienheureux ne perdit rien de la sainteté de ses mœurs, de sa

douceur et de sa piété. Il observait aussi exactement ses devoirs religieux sous la tente du soldat qu'au foyer paternel. Dans les combats, d'une main il portait le glaive, de l'autre le chapelet (1).

Pendant que ses compagnons d'armes employaient les moments de trève à des amusements vains ou dangereux, Nicolas se retirait dans une église ou dans quelque lieu solitaire ; là, il récitait son rosaire et passait de longues heures à méditer sur les grandes vérités de la foi.

Souvent il apaisa la fureur des soldats par ses éloquentes paroles et ses sages avis. Tous ses biographes s'accordent à dire que, plus d'une fois, son exemple et l'ascendant dont il jouissait, firent épargner la maison de la veuve, de l'orphelin, et allégèrent le sort des ennemis blessés ou prisonniers.

L'indépendance de la Suisse était de nouveau menacée et Nicolas dut reprendre les armes en 1460, quand les Confédérés eurent

(1) A cette époque chacun portait son chapelet à la ceinture. (*Archives de Berne.*)

à lutter contre Sigismond, duc d'Autriche. Il assista au combat de Ragatz, où les Suisses mirent en fuite trois mille Autrichiens. En 1460, on le voit en Thurgovie, tantôt comme porte-enseigne, tantôt à la tête d'une compagnie de cent hommes.

Nicolas se battait comme il priait, avec une ardeur qui tenait de l'enthousiasme.

Accoutumé de bonne heure à la tempérance et aux privations, il s'était montré partout si brave, que, lors de l'invasion de la Thurgovie, il fut nommé capitaine. Dans cette dernière expédition, il se distingua par son intrépidité non moins que par sa modération. Pour reconnaître tant de bravoure, son pays lui décerna une médaille d'or.

Les Confédérés s'emparèrent de toute la Thurgovie, à l'exception de Winterthur : Diesenhof fit une opiniâtre résistance et la ville ne tomba qu'après un long siège, le 28 octobre 1460.

Un grand nombre de soldats autrichiens s'étaient réfugiés dans le couvent des Dominicaines de Catarinenthal. Les Confédérés

tinrent conseil et décidèrent de mettre le feu au couvent pour obliger les Autrichiens à prendre la fuite. Lorsque Nicolas apprit cette décision, son cœur fut pénétré d'une profonde douleur. Touché des lamentations des infortunées qui étaient renfermées dans le monastère, prévoyant les tristes suites de ce désastre et la fureur avec laquelle on allait sévir contre cet asile de l'innocence, de la piété et du silence, il se prosterne au pied de son crucifix et adresse à Dieu une fervente prière ; puis, se précipitant au devant des chefs des Confédérés, il les conjure de retirer l'ordre barbare qui vient d'être donné. Il leur fait de vives instances, leur donne l'assurance prophétique que l'ennemi abandonnera bientôt cette position et que, pendant des siècles, ce couvent fera resplendir à tous les yeux l'exemple des plus grandes vertus.

Ses prières et ses supplications ébranlent la résolution des chefs. Il court alors sur le théâtre de l'incendie déjà commencé, et, au péril de sa vie, il s'oppose aux ravages du

feu, arrache les torches des mains des soldats et sauve d'une ruine imminente cette maison de Dieu qui, plus tard, maintint sa haute réputation de sainteté et conserva jusqu'à nos jours le religieux souvenir du bienheureux Nicolas de Flüe (1).

On montre encore aujourd'hui, dans ce couvent, le crucifix devant lequel Nicolas de Flüe se mit en prières. En reconnaissance de ce bienfait, le Bienheureux reçut une médaille commémorative.

Cette campagne mit fin à ses faits d'armes. D'ailleurs il n'était pas dans son caractère de s'engager dans d'autres services, qui n'auraient pas eu pour but l'honneur de la patrie et l'obéissance à ses chefs.

Après la première capitulation conclue avec la France, en 1444, beaucoup de confédérés, tentés par une solde étrangère et l'espoir du gain, prirent du service hors de la patrie. Nicolas était loin de suivre cet exem-

(1) Malgré les immenses services que rendit ce couvent, il devint en 1873, après une longue tyrannie, la proie du gouvernement radical de Thurgovie.

ple si contraire à la renommée de probité des anciens Suisses. La vie de mercenaire lui paraissait souverainement périlleuse pour la pureté des mœurs.

« Évitez ces seigneurs étrangers, leurs largesses et leurs services, disait-il à ses concitoyens pour les détourner; croyez à mes paroles, pendant qu'il en est temps encore. »

Plus tard les registres de certains pays ne démontrèrent que trop la sagesse et la vérité de ses avertissements.

Aux soldats, il répétait : « C'est par le secours de Dieu que vous êtes victorieux, honorez donc votre victoire par votre modération et votre générosité. »

En un mot, le Bienheureux Nicolas se montra toujours guerrier sans peur et chrétien miséricordieux.

Il ne permettait jamais que les vainqueurs se livrassent à des actes de violence envers les vaincus.

Un vieil historien nous a conservé quelques-uns des ordres ou avis que le capitaine de Flüe donnait à ses frères d'armes.

« Pitié pour le vaincu.

« Miséricorde pour les villages occupés.

« Partage ton pain avec la veuve.

« Couvre de ton manteau l'orphelin.

« Ne dérobe pas même un grain de blé.

« Épargne partout la maison de Dieu.

« Quelle honte pour un soldat, si, après « avoir vaincu l'ennemi, il se laisse vaincre « lâchement par ses passions ! »

CHAPITRE VI

NICOLAS DE FLUE, PÈRE DE FAMILLE

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits.

(S. MATTHIEU, VII, 16.)

La guerre terminée, Nicolas revint à Fluelen, quitta son épée, mais garda son chapelet.

Pour obéir à ses parents, il se maria.

Parmi les jeunes filles de son pays, il en était une qui brillait par sa modestie et sa piété ; elle se nommait Dorothée Wisling, et appartenait à l'une des familles les plus considérables et les plus estimées de Sachseln.

Nicolas, il est vrai, aurait préféré le célibat, mais respectant le désir de ses parents comme la volonté de Dieu, il fixa son choix

sur Dorothée. Jamais union ne fut plus heureuse.

Notre Bienheureux ne retrancha rien de ses mortifications ni de ses pratiques de piété ; il s'en était fait une règle pour rester fidèle à Dieu.

Dorothée, excitée à la plus haute vertu par l'exemple de son mari, n'avait garde de le troubler dans ses exercices de dévotion.

Elle remerciait souvent la divine Providence de lui avoir destiné un tel époux.

Nicolas aimait Dorothée comme une compagne digne de toute son estime. L'amour le plus pur établissait entre eux une amitié inaltérable; ils vécurent dans une paix parfaite. La bénédiction du ciel reposait sur ce mariage chrétien. Dix enfants, cinq garçons et cinq filles, furent les fruits de cette sainte union, dont sortit une grande et honorable famille qui ne perdit jamais le souvenir de ses ancêtres.

Il existe encore à notre époque des descendants du bienheureux Nicolas de Flüe.

L'heureux père était guidé visiblement

par la main de Dieu dans l'éducation de ses enfants ; et la considération, dont ceux-ci jouirent plus tard, prouve assez le soin qu'il mit à élever sa famile. L'un de ses fils parvint, du vivant de son père, à la plus haute dignité de son pays ; un autre l'obtint après la mort du Bienheureux.

Le troisième, Walther, étudia dans les universités de Bâle et de Paris, conquit le grade de docteur en philosophie et en théologie, et mourut curé de Sachseln, aimé et regretté comme son père, après vingt-huit ans d'un zèle couronné du plus beau succès.

Les chróniques du temps font encore mention d'une fille de Nicolas : Barbara épousa en 1522, André Mayer, membre du Grand-Conseil de Lucerne.

Conrad Scheuber, si célèbre en Suisse, était fils de la fille aînée de Nicolas de Flüe.

Dans cette famille patriarcale, la piété et le travail étaient regardés comme les bases de l'éducation. Le père avait formé ses enfants à la pratique de tous les devoirs, en leur

donnant lui-même l'exemple de la plus haute perfection.

Selon le témoignage de ses premiers historiens, Nicolas voulait que l'ordre et la discipline, la tempérance et la paix régnassent dans sa maison, et il veillait à ce que tout fût édifiant. Enfin il s'efforçait de faire de son foyer domestique un modèle des vertus chrétiennes et une source de bénédictions pour toute la contrée.

De même qu'il cherchait à garder la paix avec Dieu et à la conserver dans sa famille, il faisait tous ses efforts pour que ses voisins vécussent en paix avec lui et entre eux. Il était le consolateur des affligés, avait des conseils pour tous ceux qui étaient dans la peine, instruisait avec bonté les ignorants et accordait de bon cœur des secours aux pauvres.

Écoutons le témoignage d'Arnold Anderthal, son ami de jeunesse :

« Frère Nicolas n'a jamais causé ni éprouvé de mauvaise humeur, parce qu'il conformait toujours sa vie à la volonté de Dieu et

qu'il s'appliquait toujours à de bonnes œuvres; il avertissait, encourageait ses enfants, ses amis et chacun à agir de même. »

Un document de l'an 1467 prouve que le domaine des de Flüe était considérable, et les témoins du procès de béatification, de 1488, disent que Nicolas cultivait lui-même cette propriété avec ses enfants et ses domestiques.

Voici quelques-unes des pieuses invocations avec lesquelles il commençait son travail :

« Mon Seigneur et mon Dieu, donnez-moi tout ce qui peut me mener à vous.

« Mon Seigneur et mon Dieu, ôtez-moi à moi-même et donnez-moi tout entier à vous. »

Ce n'est qu'après avoir passé la journée entière à remplir ainsi ses devoirs de chef de famille, que Nicolas pouvait s'abandonner à l'attrait de son âme pour la prière. Désireux de ne troubler en rien l'ordre de la maison, la nuit, quand il croyait toute la famille plongée dans un profond sommeil, il se levait secrètement pour prier de longues heures

CHAPITRE VII

NICOLAS DE FLUE, MAGISTRAT

> J'ai toujours écouté la voix de Dieu qui parlait au fond de ma conscience.
>
> (NICOLAS DE FLUE.)

Le peuple suisse, libre dans le choix de ses magistrats et de ses juges, voulut appeler de bonne heure Nicolas aux plus hautes dignités. Sa sagesse et sa loyauté lui avaient conquis l'estime et la confiance de tous ses concitoyens. Mais les honneurs du monde, que tant d'autres ambitionnent, ne pouvaient séduire son cœur. Il aimait mieux obéir et rester caché que de commander aux autres ou de juger entre eux. Il n'ignorait pas que les charges et les affaires publiques troublent souvent la paix de l'âme et exposent à de

4.

grands dangers. Il avait plus à cœur d'être grand aux yeux de Dieu que de paraître aux yeux des hommes, et mettait autant d'empressement à fuir les dignités qu'on en met d'ordinaire à les rechercher.

Plusieurs fois l'Assemblée générale d'Obwald lui avait offert une des premières dignités : celle de Landammann (président du canton). Nicolas redoutait cette lourde responsabilité et déclara qu'il devait considérer ceux qui voulaient la lui imposer, comme les ennemis de son repos et de sa conscience. Malgré sa résistance, il fut élu à l'unanimité juge et gouverneur d'Obwald.

Son fils Jean et son ami de jeunesse Arnold Rohrer témoignent à cet égard dans le procès de sa béatification : « qu'il fuyait et méprisait tous les honneurs terrestres et qu'il fit tout son possible *pour ne pas devenir landammann,* n'ayant d'autre désir que de servir Dieu dans la solitude. »

Nicolas, gouverneur et juge, ne changea rien à sa manière de vivre. Il accomplit ses devoirs de magistrat, comme il remplissait les

devoirs plus modestes de chef de famille.

Aucune mesquine considération, aucun parti pris n'influençaient ses décisions à la salle du conseil ou au tribunal. La plus stricte équité, le plus entier désintéressement, la gloire de Dieu, la prospérité de la patrie, le bien de ses concitoyens, voilà les seules considérations qui agissaient sur son âme. Aussi sa devise la plus chère, dans l'exercice de ses fonctions, était toujours : Dieu, liberté, patrie.

Appuyé sur ces principes, il parlait devant ses collègues des intérêts du pays et des affaires publiques, avec simplicité, mais avec une telle pénétration et une telle largeur de vue, qu'on l'eût dit animé d'une inspiration surnaturelle.

Tel nous voyons Nicolas pendant dix-neuf ans que durèrent ses fonctions. Toujours le premier et le plus ardent défenseur des droits du peuple et des anciennes libertés suisses, si légitimement acquises, il se montra en même temps le plus zélé défenseur de l'ordre légal et de la moralité, de l'innocence

opprimée. C'était, dans toute la force du terme, un fidèle serviteur de Dieu, un ami de la patrie et des pauvres.

Aussi la considération dont il jouissait, lui permit-elle d'exercer toujours une grande influence dans ce petit pays de pâtres.

On le consultait avec empressement dans toutes les affaires difficiles, ou bien on lui en confiait l'heureuse réussite.

Le 17 février 1457, il dut intervenir devant le tribunal d'Obwald pour réclamer au sujet d'une prétention injuste.

En 1462, nous voyons son nom parmi ceux de plusieurs autres notables réunis pour décider une importante question soulevée entre le couvent d'Engelberg et la commune de Stanz.

Le curé de cette dernière ville, Henri Imgrund, l'ami fidèle de Nicolas, rendit devant les notaires du procès de béatification un témoignage d'autant plus remarquable qu'il le tenait de la bouche même du Bienheureux, comme une confidence intime.

« Dieu m'a donné, avouait-il, un juge-

ment droit, et dans les affaires de la patrie, j'ai été bien souvent consulté. J'ai dû porter bien des jugements ; mais, grâce à Dieu, je ne me souviens pas que j'aie jamais en pareille occasion fait quoi que ce soit contre ma conscience, ou que, par égard pour les personnes, j'aie jamais dévié de la justice. »

Heureux ceux qui, à l'exemple de Nicolas de Flüe, peuvent se rendre ce témoignage au terme de leur carrière publique !

Comment s'étonner que la considération attachée au nom de Nicolas, grandît d'année en année et qu'on lui offrît, avec tant d'instances, les premières charges de la République ?

Pourtant le Bienheureux résolut de saisir la première occasion favorable de donner sa démission de conseiller et de juge.

Cette occasion se présenta bientôt, dans le sanctuaire même de la justice, à la suite d'un événement qui émut profondément son âme et la troubla un instant.

Un jour, que les juges avaient à trancher

une question de droit très importante, où les passions et les intrigues avaient joué un grand rôle, Nicolas vit des flammes de soufre s'échapper de leur bouche au moment même où ils donnaient leur suffrage. Cette vue lui inspira une horreur et une indignation indicibles.

Sans doute, il fut le seul témoin de ce spectacle, et il ne pouvait expliquer cette merveille qu'en regardant ces flammes comme un indice de l'iniquité commise : les juges avaient été gagnés secrètement par l'une des parties (1).

Ni prières, ni instances ne purent dès lors l'empêcher d'exécuter un dessein arrêté d'ailleurs depuis longtemps. Ainsi il parvint *avec le secours d'en haut et non sans peine*, comme il l'avoua lui-même, à se dégager de toutes ses charges et dignités pour s'adonner exclusivement à la vie de famille et à la gloire de Dieu.

(1) Témoignage rendu par Arnold Unterhalden, en 1488.

CHAPITRE VIII

UNE VOCATION SUBLIME

> Veux-tu cueillir des roses dans le ciel, évite les péchés sur la terre.
>
> (Maxime de NICOLAS DE FLUE.)

Fatigué des honneurs qu'il avait toujours redoutés, le saint magistrat s'arracha à la vie publique, malgré toutes les sollicitations de ses amis.

Un ennui secret s'était emparé de son âme : il sentait que le Souverain Maître lui réservait quelque chose de plus grand, et il méditait un autre genre de vie plus parfait vers lequel Dieu lui fraya le chemin.

La Providence divine prépare les âmes aux événements de la vie, avec douceur et sagesse. Les fruits ne mûrissent pas sponta-

nément; le bourgeon donne d'abord des fleurs, la fleur est remplacée par le fruit.

Nicolas de Flüe vivait depuis cinquante ans pour le bien de sa famille et de sa patrie, lorsque, en 1467, un grand changement se fit dans son existence.

Enfant, jeune homme, guerrier, père de famille, dans ces situations diverses, Nicolas s'était montré un modèle accompli de loyauté, d'activité laborieuse, de simplicité gaie et sereine. Mais doué d'une âme enthousiaste contemplative, il avait souvent éprouvé le besoin de se recueillir dans la solitude pour s'y unir d'une manière intime avec Dieu. Dans l'accomplissement fidèle de tous les devoirs que lui imposait sa condition, il sentait croître de plus en plus ce désir de son âme. Nous savons déjà que, durant la nuit, il consacrait de longues heures à l'oraison. Voici, sur ce point, le témoignage de son fils aîné, Jean de Flüe :

« Mon père est toujours allé se coucher en
« même temps que ses enfants et ses domes-
« tiques, mais, toutes les nuits, je l'ai vu se

CHAPITRE XI

LE CANTON D'OBWALD BATIT UNE CHAPELLE ET UNE CELLULE AU BIENHEUREUX

L'âme doit garder le trésor de l'innocence pour que Dieu vienne y habiter.

(Maxime de NICOLAS DE FLUE.)

Les voisins du pieux anachorète, profondément édifiés par toute sa vie passée, et convaincus qu'il n'était ni un vain enthousiaste ni un imposteur, résolurent de lui bâtir une chapelle aussi petite qu'il la voulait avoir, et de la lui offrir comme un témoignage de leur attachement.

Au printemps de 1468, les autorités du pays décrétèrent officiellement que cette construction serait faite par corvées et aux frais publics. Le peuple se mit immédiate-

6

ment à l'œuvre : cellule et chapelle furent terminées comme par enchantement. La chapelle renfermait trois autels et avait, — ce sont encore ses dimensions actuelles, — vingt-huit pieds de long sur dix-huit de large. Au sud, du côté de la montagne, se trouvait la cellule en bois, formant une chambre exigüe avec une fenêtre ouverte sur le sanctuaire, et deux plus petites à l'extérieur.

Nous possédons une description de cet ermitage faite à l'époque où l'évêque de Constance, Jean-François, visita le Ranft en 1647. Le rapport dit que « la cellule est de bois raboté, comme on a la coutume de bâtir dans cette contrée, et qu'elle ressemble à une vraie prison. Elle s'élève un peu au-dessus du sol. » On y arrive aujourd'hui en montant sept marches. « Elle a neuf pieds et demi de largeur sur dix de longueur et six de hauteur, de sorte que Nicolas, qui, au témoignage des historiens, était un homme d'une taille très élevée, pouvait à peine s'y tenir debout.

« Contre l'une des parois est une planche qui servait de lit à l'ermite pendant les courts moments où il se reposait la nuit. L'extrémité de cette planche était munie d'une pierre qui lui servait d'oreiller. »

Jean de Waldheim, écrivant en 1474, dit que Nicolas parlait au peuple par une des fenêtres de sa cellule.

« Quand nous arrivâmes chez frère Nicolas, il nous reçut avec un visage souriant et tendit la main à chacun de nous ; cette main était naturellement chaude. Il nous pria de l'excuser, car il voulait parler un instant au peuple qui avait entendu la messe. Il s'en alla donc ouvrir une fenêtre et dit : « Que le bon Dieu vous accorde un jour heureux, chers amis et brave peuple. » Ils l'en remercièrent. Puis Nicolas referma sa fenêtre et s'assit auprès de nous.

La pauvre chapelle fut bientôt enrichie de dons précieux. Sur le rapport de son vicaire général, le pieux évêque de Constance envoya au frère Nicolas une paire de chandeliers en laiton, des flamberges et une somme d'ar-

gent avec laquelle le Bienheureux acheta plus tard une prairie, qu'il fit ériger en bénéfice pour un chapelain au Ranft. Il donna les flamberges à l'église paroissiale de Sachseln.

En 1473, le duc Sigismond d'Autriche fit présent à Nicolas de Flüe d'un beau calice, en y ajoutant plusieurs autres dons.

Le 18 avril 1470, le pape Paul II avait enrichi la chapelle d'une première indulgence ; dans la suite, il en accorda plusieurs autres.

Les nombreuses aumônes que frère Nicolas reçut pour sa chapelle, lui permirent de fonder une chapellenie. Le premier chapelain se nommait Bachthaler, et avait parmi ses contemporains la réputation d'une haute vertu. Hensli, fut le premier sacristain; c'était un bon et pieux jeune homme, qui, pendant treize ans, remplit gratuitement son office. La lettre de fondation de la chapellenie est de 1482. La teneur de ce document dit que « ces fondations et prescriptions furent faites en l'honneur de la louable et

bienheureuse Marie, d'après la dictée de Nicolas, qui ne savait ni lire, ni écrire. »

Le Bienheureux recommande expressément de n'élire qu'un prêtre honorable, pieux, apte à faire le bien. Si un ecclésiastique de sa famille se présente, il doit avoir la préférence, autant que sa conduite est exemplaire. Il établit les mêmes prescriptions relativement à l'administration du bénéfice que la commune de Sachseln doit constituer.

« Si quelque prêtre désire plus tard se retirer loin du monde, on ne doit pas y mettre obstacle. »

Nicolas régla encore que le chapelain célébrerait la messe tous les dimanches et jours fériés, assez matin pour que les personnes qui y assistaient ne fussent pas empêchées d'assister ensuite aux offices de leur paroisse.

Dans la lettre de fondation, le frère Nicolas alloue annuellement huit livres de traitement au sacristain. Cet emploi restera à

Hensli jusqu'à sa mort, si on n'a rien à lui reprocher.

Ces deux documents sont conservés à Sachseln.

CHAPITRE XII

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE AU RANFT. SON ABSTINENCE MERVEILLEUSE

Seigneur, enlevez-moi tout ce qui m'éloigne de vous.
Faites-moi douce la voie qui mène à vous.
(Maxime de NICOLAS DE FLUE.)

La renommée de la vie extraordinaire et surnaturelle du pieux anachorète retentit au loin, et bien des gens se refusèrent à croire qu'un homme pût vivre ainsi miraculeusement de la seule grâce de Dieu.

Quelques magistrats d'Obwalden, voulant vérifier le fait, prirent le parti de faire occuper la solitude où Nicolas s'était fixé. Des gardes furent placés à toutes les issues, et, pendant un mois entier, les sentinelles occu-

pèrent toutes les avenues de cette retraite, afin que personne n'y portât des vivres.

Le temps de l'épreuve écoulé, le chef des gardes alla faire son rapport aux magistrats du canton; il disait que pas un passereau n'avait apporté un seul grain de blé au bon frère, qu'il avait prié jusque dans son sommeil.

Le pouvoir spirituel avait déjà soumis l'ermite à une semblable épreuve quand l'évêque de Constance, Hermann de Landenberg, fit bénir la petite chapelle le 28 avril 1469.

Le prince évêque de Constance usa d'un autre moyen; il envoya sur les lieux son suffragant, l'évêque d'Ascalon, avec l'ordre de ne rien négliger pour acquérir la certitude complète des faits qu'on lui avait rapportés, et pour démasquer l'imposture, s'il la connaissait.

L'évêque suffragant se rendit à Sachseln, bénit d'abord la chapelle attenante à la cellule de Nicolas; puis, entrant chez le pieux solitaire, il lui demanda quelle était la première des vertus du chrétien?

— « La sainte obéissance. »

— « Eh bien, reprit l'évêque, si l'obéissance est ce qu'il y a de meilleur et de plus méritoire, je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de manger ces trois petits morceaux de pain et de prendre ce vin bénit de saint Jean. »

Nicolas pria l'évêque de le dispenser de cette obligation, par la raison que cela lui serait excessivement pénible et douloureux ; il l'en supplia instamment à diverses reprises, mais l'évêque ne voulut point céder.

Alors Nicolas obéit.

Mais à peine eut-il avalé quelque peu de pain et de vin, qu'il lui vint une si forte douleur d'estomac que l'on craignit qu'il n'expirât sur l'heure.

Le suffragant, étonné et confus, lui fit des excuses et déclara qu'il avait agi ainsi sur l'ordre de l'évêque de Constance, désireux d'éprouver si le frère suivait la voie de Dieu ou celle du malin esprit.

L'archiduc Sigismond d'Autriche envoya également son médecin, le savant Bourchard

d'Hornec, afin qu'il observât attentivement Nicolas pendant plusieurs jours et plusieurs nuits.

Frédéric III, empereur d'Allemagne, le fit aussi examiner. Mais tant d'examens et de recherches ne servirent qu'à confirmer la vérité. Tous ceux qui visitèrent le serviteur de Dieu furent tellement frappés de sa piété et de son humilité, que leurs doutes s'évanouirent aussitôt et qu'ils le quittèrent pénétrés du plus profond respect, pour annoncer ce miracle à toute la chrétienté. Nicolas lui-même ne s'en vanta jamais. Il croyait que Dieu lui avait fait une bien plus grande grâce en le rendant capable de triompher de son amour pour les siens, en lui faisant obtenir sans difficulté leur consentement à son départ, et en lui donnant la force de faire ce sacrifice.

Quand on lui demandait comment il pouvait vivre sans manger, il répondait simplement :

— « Dieu le sait. »

Pour constater ce fait extraordinaire, on

inscrivit dans les archives de l'église de Sachseln ce qui suit :

« Qu'il soit fait savoir à tous et à chacun que, dans l'année quatorze cent quatre-vingt-sept, vivait un homme du nom de Nicolas de Flüe, né et élevé dans la paroisse de Sachseln. Il abandonna père et frère, femme et enfants, cinq fils et cinq filles, et s'en alla dans une solitude qu'on nomme le Ranft, où Dieu l'a soutenu sans nourriture ni boisson jusqu'à aujourd'hui où le fait est inscrit, c'est-à-dire pendant dix-huit ans. Il a toujours été d'un esprit éclairé, d'une vie sainte : ce que nous avons vu et savons en vérité. Prions donc, afin que, délivré de la prison de cette vie, il soit conduit là où Dieu sèche les larmes des yeux des saints (1). »

Nous pourrions alléguer encore les dépositions de plus de cent témoins, dans les actes du procès de béatification.

Un d'entre eux affirme que « ce jeûne est aussi vrai qu'un article de foi ; que jamais il n'a rien entendu à l'encontre. »

(1) Extrait des registres de la paroisse de Sachseln.

Marc Anderhalten atteste qu'il a entendu un protestant répondre à un railleur : « C'est une chose aussi claire que le soleil en plein jour, que le bienheureux Nicolas de Flüe a vécu un grand nombre d'années sans nourriture corporelle. »

L'Église a tenu pour si incontestable la miraculeuse abstinence du Bienheureux qu'elle l'a admise comme un fait dans les leçons du bréviaire.

Nous résumons ici l'explication qu'un des plus beaux génies de notre époque, le célèbre Gœrres, a donnée de la possibilité et des causes de ce jeûne.

La raison suprême, est-il besoin de le dire, c'est Dieu, source de tout bien.

Qui oserait douter que Dieu puisse, par sa grâce, selon son bon vouloir, opérer ce prodige dans un homme ? Tout être créé a son genre propre d'alimentation. Les plantes, les animaux, l'homme, chaque être, suivant sa nature, entretient son existence d'une manière qui correspond à son degré d'élévation dans la hiérarchie des créatures. Plus une

« lever de nouveau et je l'ai entendu prier « dans sa chambre jusqu'au matin. »

Maintes fois aussi Nicolas se rendit pendant la nuit à l'église de Sachseln, ou en d'autres sanctuaires ; ces promenades paisibles étaient pour lui les heures les plus heureuses de sa vie.

Dieu, par des visions merveilleuses, accroissait la vivacité de ce désir de la solitude qu'il avait éveillé dans l'âme de son serviteur. L'attrait de la grâce devenait de plus en plus pressant. Nicolás put enfin triompher des obstacles et obéir à la voix qui l'appelait.

Les desseins du Seigneur sont insondables, qui voudrait prétendre expliquer ses voies ?

Un jour Nicolas de Flüe alla dans un de ses pâturages, nommé Bergmatt, pour visiter son troupeau. Tout était silencieux dans ces montagnes : on n'entendait que le timbre argentin des petites clochettes agitées par les vaches qui paissaient. Le Bienheureux s'agenouilla sur l'herbe et commença, selon son habitude, à prier du fond de son

cœur et à considérer les merveilles de la grâce divine. Tout à coup, ravi en extase, il vit en esprit un lis d'une éclatante blancheur, sortir de sa bouche ; ce lis semblait germer dans son cœur et l'embaumer de son parfum. Puis, la fleur grandit et s'éleva jusqu'au ciel.

Tandis que Nicolas prenait plaisir à l'admirer, son troupeau accourait vers lui en bondissant. Il y avait dans le nombre un cheval d'une grande beauté. Comme le Bienheureux se tournait de ce côté, le lis s'inclina vers le cheval, qui s'approcha aussitôt, le lui tira de la bouche et le dévora comme une herbe savoureuse.

Nicolas reconnut dans cette image que son trésor était dans le ciel, mais que les biens et les joies célestes lui seraient enlevés, si son cœur restait trop attaché aux choses de la terre.

Une autre fois, se trouvant au milieu d'un pâturage désert, il est surpris d'entendre un harmonieux concert de voix ; lorsque, tout à coup, paraît un beau vieillard chantant tan-

tôt à une, tantôt à trois voix. Dans ce chant, Nicolas vit une image de la Très Sainte Trinité qui, dans une indivisible Divinité, renferme la trinité des personnes : ainsi dans cette trinité d'accords, les voix harmonieuses qu'il vient d'entendre, ne font cependant qu'un son, qu'un accent.

Le vieillard, s'approchant de Nicolas, lui demande alors l'aumône ; celui-ci s'empresse de la lui offrir ; mais le vieillard refuse, remercie et disparaît.

Un autre jour que notre Bienheureux vaquait aux travaux de son domaine, il vit venir à lui trois hommes d'un aspect vénérable et dont les manières, comme les paroles, respiraient la vertu. L'un d'eux l'aborda et lui dit : « Nicolas, veux-tu te remettre corps et âme en notre pouvoir ? ».

— Je ne me donne à personne, qu'au Dieu tout-puissant que j'ai longtemps désiré servir de mon corps et de mon âme. »

A ces mots les étrangers se regardèrent en souriant. Le premier reprit :

« Puisque tu t'es donné tout entier à

Dieu, et que tu t'es engagé à lui à jamais, je te promets que dans la soixante-dixième année de ton âge, tu seras délivré de toutes les peines de ce monde. Reste donc ferme dans ta résolution et tu porteras dans le ciel une bannière victorieuse au milieu de la milice de Dieu, si tu as porté avec patience la croix que nous te laissons. »

A ces mots les trois étrangers disparurent, laissant Nicolas de plus en plus embrasé du désir de servir Dieu.

Une autre admirable vision se découvre aux yeux ravis de Nicolas. Il lui semble passer par un village où, au milieu de quelques maisons, s'élève un magnifique palais. Le portail en est ouvert : il entre. Là il voit un escalier de dix marches ; au haut coule une source de vin, d'huile et de miel. Au-dessus se trouve un vase rempli de cette boisson puisée à la source et une voix crie : « Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive. » (Jean VII, 37).

Le Bienheureux s'élance vers cette source et boit avec délices ; puis, rempli d'une inspi-

ration céleste, il comprend que ce magnifique palais est l'Église ; que le précieux breuvage est un symbole de la sainte Trinité, source de tout bien et de toutes grâces ; et qu'enfin les dix degrés signifient les dix commandements de Dieu. A l'intérieur du palais, il aperçoit, dans une vaste salle, un grand réservoir, construit en forme d'autel ; c'est de là que jaillit la source mystérieuse. Il veut s'en approcher ; ses pieds s'enfoncent comme s'il eût marché sur la mousse ; et il comprend que l'on ne peut arriver par soi-même à la perfection, mais qu'il faut s'y laisser conduire par Dieu. Du réservoir toujours rempli, les trois jets de vin, d'huile et de miel s'échappaient par le même canal, sans se mélanger, et ne formaient cependant qu'un même ruisseau. Nouveau symbole de la sainte Trinité, d'où jaillit le torrent intarissable de toute grâce ; image bien significative, en même temps, du Très Saint-Sacrement de l'autel.

Notre-Seigneur, l'Agneau de Dieu, n'a-t-il pas dit lui-même : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ? »

A ces apparitions célestes, Nicolas sentait grandir toujours l'ardent désir de servir Dieu uniquement. Mais il n'avait pas encore reçu la lumière qui lui montra quel genre de vie plus parfait il devait suivre.

Soupirant après une existence libre de toute préoccupation terrestre, et cachée loin du monde, dans l'intimité de Dieu, il se rendit un jour avec les siens dans ses prairies, dans la vallée de Melchthal, pour les travaux de la fenaison. Soudain, il entendit une voix qui sortait des nuages.

« Nicolas, disait-elle, tu t'inquiètes inutilement du genre de vie que tu dois embrasser. Pourquoi ne rejettes-tu pas loin de toi tous ces soins, toutes les choses terrestres? Pourquoi ne t'abandonnes-tu pas entièrement à la volonté de Dieu, comme tu en as souvent formé la résolution? Ne vois-tu pas qu'il n'y a rien de plus agréable au Seigneur que l'offrande de soi-même comme une victime volontaire? Jette donc tous tes soucis dans le sein de Dieu : il saura disposer tout en ta faveur ».

En même temps, au fond de son cœur, une autre voix lui disait :

« Quitte ce que tu as de plus cher et tu verras que Dieu prendra soin de tout ce qui te regarde. »

Nous avons, sur cette dernière vision de Nicolas, le témoignage authentique de son fils Walther. On lit au registre de l'Église de Sachseln :

« Walther de Flüe, porte-enseigne d'Unterwald, a rapporté que son père, frère Nicolas, lui avait raconté qu'au moment de se retirer du monde, un jour, en se rendant dans son domaine de Melchthal, il avait prié Dieu de lui accorder la grâce d'une vie sainte. Alors survint un nuage dans le ciel et une voix lui dit qu'il devait s'abandonner à la volonté de Dieu, parce qu'il était un homme constant dans la foi et que, ce que Dieu voulait accomplir en lui, il devait l'entreprendre de bon cœur. »

Dès lors le Bienheureux fut inébranlable dans sa résolution. Il comprit qu'il devait servir le Seigneur avec cette perfection et

cette pureté qui distinguaient les premiers disciples du Maître. Il vit que c'était la volonté divine qu'il quittât sa femme et ses enfants, qu'il brisât tous les liens qui l'attachaient au monde, afin de s'unir à Dieu sans partage et de se vouer au bien des âmes.

CHAPITRE IX

NICOLAS DE FLUE QUITTE SA FAMILLE POUR SE RETIRER DANS LA SOLITUDE

> J'attirerai l'âme dans la solitude et là je lui parlerai au cœur.

Nicolas de Flüe avait pris sa résolution sous l'inspiration de la grâce. Appelé par le Seigneur à un genre de vie plus parfait, il avait hâte de répondre à la voix de Dieu.

Mais quelles difficultés n'eut-il pas à surmonter pour exécuter son dessein! Pièges perfides tendus par l'ennemi du salut, assauts redoutables livrés par le démon, rien ne réussit à ébranler son courage.

Un jour, après avoir subi les plus cruels traitements de la part du prince des ténèbres qui l'avait jeté dans un ravin plein de brous-

sailles et d'épines, il dit à son fils Jean, qui le releva dans un pitoyable état :

« C'est bien juste, et c'est par la permission de Dieu que l'ennemi m'a jeté si fort ; car sans la volonté du Seigneur, il n'aurait osé me toucher. »

Nicolas avait vécu cinquante années dans le monde et rempli fidèlement ses devoirs de citoyen, de père de famille et de magistrat. Son cœur n'avait jamais été attaché aux biens terrestres ; mais il lui restait à briser le lien si doux et si fort des affections de la famille. Il dut en coûter beaucoup au Bienheureux d'accomplir un pareil sacrifice et de l'exiger de son épouse.

En tremblant, il ouvrit son cœur à la bonne Dorothée et la pria avec instances de lui permettre de se donner tout à Dieu dans quelque désert ignoré.

Profondément émue, Dorothée versa des larmes amères. Elle demanda le temps de réfléchir : cette nouvelle la frappait au cœur. Reconnaissant enfin que telle était la volonté du Seigneur, elle fit avec l'héroïsme d'une

âme vraiment chrétienne, pour l'amour de Dieu, le sacrifice qu'on lui demandait. Son consentement fut donné avec une pieuse résignation. Ce consentement libre, spontané de la part d'une femme qui l'aimait tendrement, fut pour Nicolas et pour tout le monde une preuve manifeste que la volonté de Dieu dirigeait les événements.

Dorothée avait alors quarante ans, mais elle avait conservé une fraîcheur toute juvénile. Un compatriote, Jean Waldmann, revenu à Fluelen après une absence de sept ans, la rencontra en sortant de l'église, portant son plus jeune enfant sur les bras. Il la dépeint comme étant d'un extérieur agréable et gracieux.

Lorsque Nicolas se retira dans la solitude, son père, Henri de Flüe, un beau vieillard de soixante-dix ans, vivait encore ; le plus jeune de ses dix enfants n'avait que quelques mois.

Chose merveilleuse ! ni ses enfants, qui l'aimaient si tendrement, ni les autres membres de sa famille ne s'opposèrent à son dessein, tant chacun reconnaissait avec évidence,

dans une vocation si extraordinaire, l'appel du Seigneur!

Nicolas régla ses affaires. Dorothée, à qui il assigna un revenu suffisant, devait veiller à l'éducation de ses enfants, et continuer, dans ce but, la méthode jusqu'alors suivie par son mari.

A Walther, qui devait être le chef de la famille, il donna en fidei-commis deux prairaies pour les transmettre à la branche principale à titre de majorat, sous le nom de Melchi. Chacun des autres enfants eut sa part respective de l'héritage paternel.

Libre enfin de tous ses liens, le 16 octobre 1467, jour où l'on célébrait la fête de saint Gall, qui avait aussi quitté famille et patrie pour se donner à Dieu, Nicolas réunit les siens et leur fit ses adieux : son vieux père septuagénaire, sa femme, ses enfants, son frère, ses amis étaient là. Il se présenta devant eux la tête et les pieds nus, revêtu de sa longue robe de pèlerin, le bâton et le chapelet à la main.

Il les remercia du bien qu'ils lui avaient

fait ; les conjura pour la dernière fois de craindre et d'aimer Dieu, d'observer toujours ses commandements et les pria de lui pardonner s'il les avait offensés. La petite assemblée pleurait. Nicolas les embrassa, les bénit et les quitta, laissant au Ciel le soin d'alléger leur douleur.

Cet adieu, toutefois, pénétra vivement le cœur du pieux pèlerin. Souvent, dans la suite, le Bienheureux, en remerciant Dieu de lui avoir fait la grâce de triompher ainsi des affections les plus tendres et les plus légitimes, rendit témoignage de tout ce que cette séparation lui avait coûté.

CHAPITRE X

NICOLAS DE FLUE A MELCHTHAL

> Dieu sait tirer la douceur d'un cœur pur, comme l'abeille tire le miel du suc d'une fleur.
>
> (Maxime de Nicolas de Flue.)

Nicolas franchit le seuil de sa maison, où il ne devait plus rentrer.

Calme, paisible, il se mit en route, obéissant à l'inspiration d'en haut, sans savoir où cette inspiration le conduirait ; mais sa foi ne lui permettait aucune inquiétude. Il se remettait entièrement à la disposition de la divine Providence dont l'amour embrasait son cœur.

Dieu dirigea ses pas. A travers les fertiles et verdoyantes vallées de sa patrie, il arriva sur les hauteurs du Hauenstein, dans le can-

ton de Bâle, qui, à cette époque, n'appartenait pas encore à la Suisse.

Parvenu à un endroit d'où il pouvait apercevoir, au delà des frontières, la petite vallée de Liesthal, il s'assit sur un rocher pour se reposer. Tout-à-coup, dans une vision merveilleuse, la ville, avec ses maisons et ses tours, lui sembla entourée de flammes. Effrayé de ce spectacle, il vit dans ce prodige, une marque qu'il ne devait pas se fixer en ce lieu.

Il rebrousse chemin et prend un sentier qui le conduit à une cabane isolée. C'était le soir. L'hospitalier propriétaire de la cabane était un bon et honnête montagnard. Nicolas lui confie sa résolution en le priant de lui indiquer un lieu retiré, où, inconnu de tout le monde, il puisse servir Dieu uniquement.

L'hôte trouva ce projet bon et louable, mais conseilla au pèlerin de rentrer dans sa patrie, parce que les confédérés ne rencontraient pas partout un accueil favorable. D'ailleurs, ajouta-t-il, il y a en Suisse assez de déserts pour y pouvoir servir Dieu en paix.

Nicolas remercia le montagnard de ce bon conseil et reprit, le même soir, le chemin de son pays. Il passa la nuit en plein air, dans un champ, priant Dieu de l'éclairer sur le terme de son pèlerinage. Il s'endormit enfin, le cœur triste.

Soudain, une vive lumière l'inonda. Cette clarté surnaturelle le pénétrait tout entier et lui causait une douleur intense, comme si une lame de feu eût traversé son corps.

A la place où le Bienheureux eut cette vision, on construisit plus tard une chapelle où l'on garde son portrait. C'est à partir de ce moment que Nicolas de Flüe, pendant les vingt années qu'il vécut encore, ne prit plus d'autre aliment que la Sainte Eucharistie, qu'il recevait tous les mois.

Ce miracle, comme le reconnaît Jean de Muller (1), historien protestant de la Confédération Suisse, fut examiné pendant la vie du Bienheureux, raconté au loin, livré à la postérité par les contemporains et tenu pour

(1) Jean de Muller, *Histoire de la Suisse*, t. V, ch. II, page 248.

incontestable même après que la Réforme eut pénétré dans les cantons.

Le lendemain matin, Nicolas se leva avec l'aurore et, guidé par la clarté surnaturelle qui lui était apparue pendant son sommeil, il se dirigea vers la vallée qu'il avait vue en songe et où il avait une propriété. A la faveur de la nuit, il arriva inaperçu à Sachseln.

Ayant fait désormais vœu de pauvreté perpétuelle, il n'entra pas dans sa maison, mais se rendit dans un pâturage des environs, appelé Kluster. C'était un site sauvage, enfermé entre de hautes montagnes, environné de forêts épaisses; là, nul bruit humain ne pouvait troubler le recueillement de l'âme contemplative. Sur cette muraille de rochers noirâtres, le lierre même avait peine à trouver sa vie. Sous un vigoureux mélèze, Nicolas bâtit sa tente, petite cabane formée de broussailles et de feuillages. Pour oreiller, il choisit une grosse pierre ; quelques buissons de houx formaient son lit.

Le Kluster est à deux lieux de toute habitation; on y trouve maintenant une pauvre

chapelle en souvenir du séjour du Bienheureux.

Personne ne se douta de sa présence. Nicolas resta là huit jours sans boire ni manger, absorbé dans la prière et la méditation des choses divines. C'est alors que quelques chasseurs le découvrirent en poursuivant le gibier jusque dans ce désert. Ils l'aperçurent agenouillé, l'esprit ravi dans une ardente prière. Leur étonnement fut tel qu'ils n'osèrent ni lui adresser la parole, ni s'approcher de lui. Mais ils racontèrent ce qu'ils avaient vu à son frère Pierre de Flüe, qui vint le supplier de ne pas se laisser mourir de faim dans une solitude si sauvage. Nicolas le rassura et l'engagea à quitter toute inquiétude à son égard, parce que la Providence l'avait, jusqu'alors, préservé avec sollicitude.

Cependant, pour n'avoir pas la crainte de tenter Dieu, il fit appeler un prêtre vénérable, le curé de Kerns, Oswald Isner.

Après la mort du pieux ermite, Oswald Isner a rendu le témoignage suivant, qu'on

peut lire dans les archives de la paroisse de Sachseln de l'an 1488 :

« Quand le frère Nicolas eut commencé à s'abstenir d'aliments naturels, et qu'il eut passé ainsi onze jours, il m'envoya chercher et me demanda secrètement s'il devait prendre quelque nourriture, ou bien continuer ses épreuves. Il avait toujours désiré de pouvoir vivre sans manger, pour se séparer plus facilement du monde.

« J'ai touché quelquefois ses membres où il ne restait que peu de chair ; tout était desséché jusqu'à la peau ; ses joues étaient creuses et ses lèvres amaigries.

« Quand j'ai compris que cela ne pouvait venir que de la bonne source de l'amour divin, j'ai conseillé au frère Nicolas de persister dans cette épreuve aussi longtemps qu'il le pourrait sans danger de mort, puisque Dieu l'avait soutenu sans nourriture pendant onze jours.

« C'est ce que fit frère Nicolas depuis cette époque jusqu'à sa mort, c'est-à-dire que pendant vingt ans il continua de n'user d'au-

cune nourriture corporelle. Comme le pieux frère était assez intime avec moi, je l'ai maintes fois accablé de questions et je lui ai fait les plus vives instances pour savoir comment il soutenait ses forces. Un jour, dans sa cabane, il me dit en grand secret que, quand il assistait à la messe et que le prêtre communiait, il en recevait une force qui seule lui permettait de rester sans manger et sans boire ; autrement il n'aurait pu résister (1). »

Quand le bruit de cette vie miraculeuse se fut répandu, une foule de personnes accoururent de toutes parts pour se convaincre par leurs propres yeux, et voir celui que Dieu avait honoré d'une telle grâce. Il est bien permis de penser qu'aucun bûcheron n'allait abattre un arbre dans ce canton, ni aucun berger visiter ses prairies, sans s'approcher, le cœur ému, de cette mystérieuse retraite. La jeune mère apportait son nouveau-né

(1) Miracle, dit l'historien protestant Jean de Muller, miracle qu'on soumit à un examen sévère pendant l'existence du Bienheureux et qu'on regarda comme incontestable, même après l'introduction de la Réforme.

pour que le solitaire le bénît. Ceux qui souffraient venaient déposer leurs peines dans le sein de Nicolas ; le voyageur sur le point de quitter ses montagnes se recommandait à ses prières; le magistrat cherchait à s'éclairer, à s'inspirer à ce foyer de lumières. La douce odeur des vertus du Bienheureux se répandit bientôt au loin, comme le parfum des plantes alpestres ; et l'on vit accourir, surtout le dimanche, une foule de pieux pèlerins qui voulaient consulter l'ermite.

Sa vie calme en fut tellement troublée, qu'il résolut de chercher un refuge plus retiré encore et moins accessible aux hommes. Après avoir parcouru dans cette intention plusieurs vallées sauvages, il vit enfin au-dessus d'une gorge sombre le Melch qui se précipitait en mugissant. La cascade ressemblait à un large ruban d'argent que le vent faisait flotter. Soudain, à travers les rives escarpées, il vit descendre du ciel quatre lumières étincelantes. Obéissant à ce signe de la volonté de Dieu : « C'est ici que le Seigneur veut que j'établisse ma tente », dit

le pieux pèlerin. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et à une demi-lieue seulement de l'habitation de sa femme et de ses enfants, à une égale distance de Kerns et de Sachseln, il se construisit une petite hutte entourée d'épais taillis.

Dans sa nouvelle demeure, Nicolas ne changea rien à sa manière de vivre. Jusqu'à midi il passait son temps à prier et à méditer sans sortir de sa cellule ; dans l'après-midi, il parcourait la forêt, toujours priant ; de temps en temps il visitait un pieux ermite, nommé Ulrich, qui se trouvait dans son voisinage.

Aux jours de grandes fêtes, on le vit quelquefois à Lucerne, à Einsiedeln et à Engelberg. Partout sa présence inspirait la vénération. Il avait quitté le monde, mais le monde venait à lui pour admirer son austérité extraordinaire.

Nicolas priait toujours pour que le règne de l'Évangile s'étendît de plus en plus, pour que les Confédérés restassent fidèles à la foi de leurs pères, pour que la Suisse conservât

ses vieilles coutumes et ses mœurs antiques et qu'elle gardât à jamais cette liberté conquise, après le serment de Grüttli, par tant de souffrances et d'héroïsme. En même temps, frère Nicolas fut le consolateur des affligés qui cherchaient auprès de lui un allègement à leurs peines. Il était pour les pécheurs un apôtre de la vie pénitente, pour la patrie un sauveur, et pour la foi un puissant appui.

---

créature est noble, plus précieux aussi sera son aliment.

Les corps usent d'aliments corporels, les intelligences d'aliments spirituels. *Ainsi l'homme ne vit pas seulement de nourriture terrestre*, mais aussi du pain céleste ; et quand l'esprit a absorbé le corps, il vit exclusivement du pain du Ciel. L'aliment de l'âme, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ ; véritable nourriture, véritable breuvage. Quiconque mange ce pain et boit ce breuvage, vit en Jésus-Christ, comme Jésus-Christ vit en son Père ; et Jésus vit en lui, comme le Père vit en Jésus, son Fils.

Nous avons vu comment, dès sa jeunesse, Nicolas pria avec instance afin d'obtenir cette vie spirituelle. Pour ne vivre qu'en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, il quitta le monde et se retira dans la solitude. C'est cette séparation complète du commerce du monde qui lui a valu ces grâces extraordinaires.

Les organes de la nutrition furent disposés, par une opération surnaturelle, à ce jeûne absolu, de manière que le besoin d'aliment

disparût ou devînt insensible. Une source intérieure d'alimentation spirituelle jaillit dans son âme. En vertu d'une loi supérieure, le corps de Nicolas sentit tous ses besoins absorbés par la vie de l'âme. Ceci aura lieu d'une manière plus parfaite encore, lorsque les corps glorifiés seront transportés dans l'éternelle béatitude après la résurrection. »

« Certains animaux gisent, pendant l'hiver, dans un profond engourdissement, sans manger, ni boire, ni respirer ; ils vivent cependant, leur cœur bat, légèrement, il est vrai, et lentement, mais continuellement. La nature a donc rendu la liberté à la vie, selon son bon vouloir, pour quelque temps, afin que libre, elle se replie sur elle-même et subsiste d'elle-même sans se consumer.

« Pourquoi la même liberté ne serait-elle pas accordée à la vie de l'homme, dont la nature plus élevée touche et pénètre le règne spirituel ?

« Quand l'homme se détourne des choses terrestres, les liens du plaisir, les inclinations de l'amour qui l'enchaînaient, se rompent et

se dénouent. Alors les liens des nécessités naturelles se dénouent pareillement, et les racines qui le retiennent à la terre se consument à la fin et se dessèchent tout à fait.

« Cette solution des liens de la vie ne peut s'accomplir sans douleur. Il en est de même de tout développement décisif de la vie humaine.

« Le commencement de cette crise a été signalée, chez le bienheureux frère Nicolas par un trait de lumière lorsqu'il sentit, près de Liesthal, son intérieur traversé par une lame tranchante. La pointe de ce trait de lumière avait tranché toutes ses veines, et les racines qui l'attachaient à la terre étaient coupées. A la place des racines corporelles, desséchées, d'autres racines toutes spirituelles devaient pénétrer son intérieur de leur tissu. Comme les premières poussaient vers la terre, celles-ci devaient s'élever vers le ciel et croître en Dieu qui leur servait de sol pour s'y affermir.

« La vie qui ne recevait plus d'aliment, ni de rosée terrestre, devait trouver désormais

en Dieu son aliment et sa fraîcheur. Telle est précisément la signification de ce que Nicolas dit dans l'intimité, au prêtre qui l'interrogeait (son ami, le curé Isner, de Kerns).

« Lorsque, dit-il dans le plus intime secret, il assistait à la sainte messe et que le prêtre prenait les saintes espèces eucharistiques, il se sentait tellement fortifié qu'il pouvait fort bien subsister sans boire, ni manger, et qu'il n'aurait pu supporter d'autres aliments (1).

« Le pain, dont plus tard il prit trois petits morceaux sur l'ordre de l'évêque, n'était plus alors sa nourriture. C'est dans la prière qu'il respirait cette flamme du divin Esprit, cette chaleur d'une vie surnaturelle qui remplaçait celle que la terre lui aurait fournie.

« On le voit, Nicolas a observé un jeûne rigoureux de tout aliment terrestre, il s'est,

(1) Quand Nicolas faisait de pareilles ouvertures, c'était toujours avec une grande modestie. Lorsque Jean Waldheim l'interrogea sur ce point, il se contenta de répondre : « Dieu le sait. »

en échange, rassasié du Verbe lui-même. En cela, il y a moins sujet d'étonnement que de voir tant de gens se saturer des aliments terrestres et n'éprouver aucun besoin du Verbe éternel, de les voir prospérer privés de ce Verbe et sans avoir aucune idée de la vie intérieure. »

Ainsi parle le pieux et célèbre Goerres. Tous les efforts que l'on a tentés pour expliquer ce prodige d'une manière naturelle sont vains. Ce sont des suppositions contraires à la connaissance réelle des choses, ou bien une altération du fait lui-même. Nicolas n'avait rien de maladif; il était parfaitement sain de corps et d'esprit; son caractère était calme et gai. Ce n'était pas un imposteur; son abstinence ne grandit point par degrés : ce fut une transition subite d'un état à un autre.

Les vues que la sagesse de Dieu se proposait en nous offrant un pareil exemple de jeûne dans le bienheureux Nicolas, se laissent deviner aisément.

Les enseignements de Notre-Seigneur

étaient négligés : on avait oublié la parole : *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* On avait oublié que nous avions besoin d'une nourriture spirituelle, apportée du ciel, et que quiconque prend cette nourriture porte la vie en lui-même.

Peut-être Dieu avait-il voulu aussi, pour ces temps de sensualisme et ceux qui allaient suivre, mettre en relief dans le Bienheureux la parole évangélique et le précepte de la mortification. Aux hommes esclaves de la sensualité, il faut des exemples frappants.

CHAPITRE XIII

GENRE DE VIE DU PIEUX SOLITAIRE. SON ORAISON

> Seigneur, enlevez-moi à moi-même, et donnez-moi tout à fait à vous.
>
> (Maxime de NICOLAS DE FLUE.)

Le Bienheureux Nicolas de Flüe vivait ainsi pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Le dimanche et les jours de fête seulement, il quittait sa cellule et assistait au service divin dans l'église de Sachseln, ne voulant pas se distinguer des autres paroissiens. De même on le voyait se rendre chaque année à Lucerne pour la grande procession de Notre-Dame de Mars. Il acceptait alors l'hospitalité dans la famille d'Uttenberg, originaire d'Unterwald. C'est à cette

pieuse famille qu'il donna sa première robe d'ermite, qu'on garde encore dans l'église des Jésuites. Comme ce vêtement était fort usé, on lui en fit faire un neuf, mais de la même étoffe grossière.

La fête de Notre-Dame de Mars était une des fêtes religieuses les plus belles et les plus populaires de cette époque. On faisait une procession solennelle autour de la ville. Les prêtres s'avançaient en tête, portant pieusement la croix et les saintes reliques, chaque famille était représentée par le plus honorable de ses membres. Tous, ajoute l'ordonnance de 1410, qui règle le cérémonial de la procession, tous marchaient avec recueillement pour faire bien voir que ce n'était pas le fait de la procession, mais les sentiments qu'on y apportait qui devaient plaire à Dieu.

Un prédicateur choisi avec soin prononçait deux sermons: l'un, en allemand, l'autre, en latin, pour les étrangers qui venaient de loin gagner l'indulgence plénière accordée par le Pape à ceux qui célébraient cette fête. On recommandait la ville à Dieu, le priant de ne

point la visiter, comme il était arrivé souvent autrefois, par l'adversité, la guerre et l'incendie (1). Ensuite, chacun prenait part à la joie des festins. On distribuait des poissons aux prêtres, aux conseillers, aux pauvres de l'hôpital, aux malades de la léproserie et à tous les indigents.

« Le plus beau et le meilleur de la fête, dit un judicieux historien (2) en terminant ce tableau, c'était l'empressement de l'homme à partager, plein de confiance en Dieu, sa joie avec ses frères. »

Le Bienheureux aimait aussi à visiter la chapelle de Schattenberg, dédiée à la Sainte Vierge, et le glorieux sanctuaire d'Einsiedeln. Plus tard, quand les pèlerinages furent devenus trop pénibles pour Nicolas, à cause de son grand âge, et que les riches dons des personnes pieuses lui permirent d'avoir un

(1) Bien qu'on eût déjà accordé des récompenses nationales aux habitants, qui, les premiers, avaient construit des maisons en pierre, presque toute la ville était encore bâtie en bois.

(2) Jean de Muller, *Histoire de la Confédération suisse.*

chapelain, comme nous l'avons vu plus haut, il entendait tous les jours la messe dans sa propre chapelle, s'y confessait et recevait la sainte communion une fois par mois. Mais tous les habitants de ces montagnes s'attristaient de ne pouvoir plus contempler le saint vieillard, qui les édifiait profondément dans ses pieuses excursions.

Les jours du Bienheureux s'écoulaient ainsi dans une paix profonde que ne pouvaient altérer les basses passions de la terre : telles les cimes élevées de sa patrie resplendissent souvent des rayons du soleil, quand à leurs pieds d'épais nuages se sont abaissés sur les vallées. Au milieu de ses contemplations l'âme de frère Nicolas s'envolait dans un monde supérieur ; les yeux du corps se fermaient, pour laisser la lumière divine inonder tout son être. Dans cette bienheureuse extase le frère ressemblait extérieurement à un homme doucement endormi. Un jour, ceux qui le trouvèrent dans cet état, le réveillèrent et lui demandèrent ce qui lui était arrivé ; il répondit

qu'il avait été bien loin et qu'il avait goûté des douceurs infinies.

Dieu avait fait comprendre à son serviteur, qu'il voulait faire de lui un modèle pour l'édification du monde. Les historiens de Nicolas de Flüe ne peuvent assez redire avec quel zèle il se livrait à la mortification, à l'oraison, aux veilles et aux jeûnes.

La prière remplissait la majeure partie de son temps et sa principale dévotion était l'oraison. Il y consacrait toutes les heures qui s'écoulaient depuis minuit jusqu'à midi. C'était alors qu'il considérait la miséricorde de Dieu dans le gouvernement du genre humain, qu'il méditait la vie et la passion du Sauveur qui, selon ses propres paroles, lui communiquait une force miraculeuse, une nourriture surnaturelle. Il priait presque continuellement, disait le rosaire avec une grande dévotion. Il ne se contentait pas de réciter l'oraison dominicale : il la méditait du fond du cœur. C'est une tradition dans l'Obwald que du Ranft à l'église de Sachseln, le Bienheureux ne récitait, en le méditant,

qu'un seul *Pater* (1). Il ne possédait aucun livre, mais voici les prières journalières qui échappaient aux élans de son cœur :

« O Seigneur, faites-moi don de ce qui mène à vous. »

« O mon Seigneur et mon Dieu, ôtez de moi tout ce qui vous déplaît, mettez y tout ce qui vous plaît. »

Le sujet de cette courte oraison, c'est-à-dire, le désir de se rapprocher sans cesse de Dieu, de devenir un saint, était le but unique de sa vie.

De midi jusqu'au soir, il recevait ceux qui le visitaient, ou bien, quand le temps était beau, il parcourait les montagnes en priant, visitait son ami, le frère Ulrich, et s'entretenait avec lui des choses célestes.

Ulrich était un gentilhomme allemand, originaire de Bavière, qui, après des aventures inconnues, avait quitté le monde pour se fixer dans cette solitude auprès de Nicolas. Établi dans le creux d'un rocher, il y

(1) Cette paraphrase du Bienheureux Nicolas de Flüe sur le *Pater* nous a été conservée par le Bienheureux Canisius

menait une vie semblable à celle de son saint ami : de pieux paysans lui apportaient les aliments dont il avait besoin.

Le soir, frère Nicolas reprenait ses prières, puis il allait goûter quelques instants de repos sur une couche bien dure. Il ne tardait pas à se réveiller pour prier encore.

Le nombre de ceux qui accouraient à cet homme, si parfaitement séparé du monde, devint bientôt infini.

Sa vie sainte et miraculeuse inspirait à tous la confiance dans l'efficacité de ses prières et dans la vertu de ses conseils ; généraux d'armée, hommes d'État, évèques et savants, ne pensaient pas au-dessous de leur dignité de visiter dans ces gorges sauvages, ce pauvre ermite illettré. Ils s'étonnaient de sa sagesse si simple, de son regard clair et profond sur les choses divines et humaines. Les pèlerins qui se rendaient à Einsiedeln, pour y invoquer la Mère de Dieu, ne croyaient pas pouvoir revenir en paix dans leurs foyers, s'ils n'avaient auparavant entretenu frère Nicolas.

Dans ses discours comme dans sa conduite, Nicolas se montrait toujours bon et affable envers ceux qui le visitaient. Il appelait les hommes « mon fils », les femmes « ma fille ». Au moment de prendre congé, il disait toujours :

« Prie pour moi, mon fils. »

Il ne refusait audience qu'à ceux qu'il savait venir à lui non dans l'intention de profiter de ses entretiens, mais par vaine curiosité, ou pour le tenter comme les pharisiens tentaient Notre-Seigneur. Il les reconnaissait bien vite : l'Esprit-Saint rendait son regard si pénétrant, qu'il pouvait voir jusque dans les profondeurs de l'âme humaine et lisait les plus secrètes pensées.

On nous a conservé plusieurs des conseils donnés par le Bienheureux à ses pieux visiteurs. Les artisans lui demandaient-ils comment ils devaient s'y prendre pour gagner la vie éternelle? s'ils ne devaient pas se réfugier dans la solitude? Il leur répondait avec bonté et douceur que chacun doit faire loyalement son ouvrage, son métier, quel qu'il

soit ; ne tromper personne, et ne point négliger les intérêts temporels, sous prétexte de travailler à la vie éternelle.

Dans l'état de mariage, on doit gouverner sa maison dans la crainte de Dieu, et remplir avec droiture la charge à laquelle on a été appelé. C'est le moyen d'avoir une existence aussi heureuse que si l'on habitait une cellule au fond des bois.

Le chemin de la solitude n'est pas le seul qui aboutisse au ciel ; ce n'est pas la vocation ni le salut de tous de vivre dans le désert comme saint Jean-Baptiste.

Ainsi parlait frère Nicolas.

A ceux qui l'interrogeaient sur la conduite à tenir en matière de foi et relativement aux commandements et aux préceptes divins : « il faut, disait-il, se laisser instruire dans la doctrine chrétienne par les pasteurs des âmes, les écouter avec un cœur pur et remplir ses devoirs. Si malheureusement il arrive que la vie d'un prêtre soit en opposition avec la doctrine qu'il enseigne, il n'y a pour vous aucun motif de désobéir à ses instructions,

car vous buvez l'eau douce et agréable d'une fontaine, soit qu'elle vous arrive par des tuyaux de plomb ou de cuivre, ou par des tuyaux d'argent ou d'or. »

Avec un mélange de douceur et de sévérité, Nicolas engageait les Suisses à conserver la simplicité et les mâles vertus de leurs ancêtres, leur union fraternelle, leur attachement à l'Église.

Il faisait une allusion prophétique à la révolution religieuse qui éclata peu de temps après sa mort, lorsqu'il disait : « Il va venir un temps malheureux de révolte et de discussion dans l'Église ! O mes enfants ! ne vous laissez séduire par aucune innovation. Ralliez-vous, et tenez ferme ; restez dans la même voie, dans les mêmes sentiers que nos pieux aïeux ; conservez et maintenez ce qu'ils vous ont enseigné. C'est assez que vous résistiez aux attaques, aux tempêtes, aux ouragans qui vont s'élever avec tant de violence. »

Le chevalier et Landammann Wolfgang Stockhaus dépose, en qualité de cinquième temoin

dans le procès de béatification de 1635, que « Nicolas de Flüe a laissé aux autorités de toute la Confédération des conseils sages et des souvenirs utiles pour l'administration du gouvernement, le bien public et la conservation de la patrie, des libertés, du bien-être, de l'union et de la paix. Il leur a fait aussi de salutaires recommandations sur différents points et des prédictions qui se réalisérent longtemps après sa mort, en particulier concernant l'apostasie et la scission religieuse. Il révéla à plusieurs personnes qui possédaient sa confiance, en avoir eu connaissance par ses visions. »

CHAPITRE XIV

NICOLAS DE FLUE ET LE DÉMON.
DÉVOTION DU BIENHEUREUX POUR LA TRÈS SAINTE VIERGE
ET POUR L'EUCHARISTIE

> O mon Dieu ! à quelle hauteur vous résidez dans votre majesté, et combien profondément vous êtes-vous abaissé vers le pécheur !
>
> (Maxime de Nicolas de Flue.)

Un fait constaté mille fois dans l'histoire des âmes, c'est que les tentations du démon redoublent en proportion de l'avancement des justes dans la perfection.

Nous avons vu déjà comment le démon éprouva Nicolas à Melchthal en le jetant dans un ravin

Le Ranft fut aussi pour le Bienheureux un véritable champ de bataille.

Bientôt le tentateur lui apparut sous des formes horribles, proférant des insultes et des menaces. Il l'arrachait de sa cellule, l'entraînant sur les rochers, ou bien faisant un bruit épouvantable autour de la cabane du pauvre ermite.

C'étaient des coups, des secousses terribles, comme si la terre eût tremblé et que les montagnes se fussent écroulées. L'ébranlement était parfois si violent que la hutte et la chapelle semblaient devoir couvrir le sol de leurs débris. Mais l'homme de Dieu n'en était point ému.

Si le démon l'entraînait hors de sa cellule, Nicolas saisissait le grand crucifix qui était suspendu à l'entrée. Attaché à cette ancre de salut, il se trouvait invincible et l'ennemi n'avait plus d'empire sur lui.

Voyant ces moyens de terreur demeurer sans résultat, le démon eut recours à la ruse, et apparut au saint anachorète sous la figure d'un ange de lumière.

Un jour que Nicolas récitait son rosaire en se promenant le long du torrent, un mar-

chand étranger l'aborde avec une bourse remplie d'or et lui dit :

« Que fais-tu, mon frère Nicolas, dans ce lieu sauvage? Si Dieu t'avait appelé à ce genre de vie, il ne t'aurait pas donné tant d'intelligence et de sagesse. Tu enterres ces talents dans la solitude et tu te soustrais au devoir de faire du bien à ton prochain. »

Nicolas répondit au prétendu marchand : « Si tu avais toi-même mieux compris tes intérêts, tu n'aurais pas échangé le ciel contre l'enfer, ni jamais cherché la moindre consolation à rendre les autres malheureux comme toi-même. »

A ces mots, le tentateur disparut.

Oswald Isner, curé de Kerns, rend témoignage que souvent il se rendit secrètement dans la solitude de Nicolas ; que, plus d'une fois le Bienheureux lui avait confié la peine qu'il éprouvait des fréquentes attaques du démon, et particulièrement d'une visite où, sous le masque d'un noble seigneur « revêtu d'un riche costume, l'ennemi chercha à lui persuader de se désister de son genre de vie

et de vivre comme tout le monde; car de la sorte il ne saurait gagner la vie éternelle. »

A son tour, Arnold Rohrer relate que frère Nicolas lui avait souvent raconté combien le démon le tourmentait chaque jour; mais que la sainte Vierge l'avait toujours protégé et consolé.

Dès sa tendre enfance et pendant tout le cours de sa vie, Nicolas se distingua par une tendre dévotion, une vénération profonde et une confiance sans borne envers la Sainte Vierge, Mère de Dieu.

Il la saluait aux premiers rayons de l'aurore, avec les parole de l'ange. Il la considérait comme son avocate et sa divine protectrice. Les mystères de la vie de Marie et ses privilèges faisaient souvent le sujet de ses méditations.

Cette tendre dévotion envers la Mère de Dieu, il l'inculqua de bonne heure à ses jeunes enfants. Il la recommandait instamment à tous les pèlerins qui venaient le visiter et défendait toujours les prérogatives de cette Vierge bénie avec une piété filiale.

Parlant de l'Immaculée-Conception, qui n'était pas encore un dogme de foi, il s'expliquait de la manière suivante :

« Sachez que la très pure Vierge Marie est la Reine du ciel et de la terre. Elle a été prévenue de la divine sagesse. Cette sagesse l'a enveloppée dès que Dieu eut décrété sa Conception. Marie fut donc conçue dans la pensée du Très-Haut, avant d'avoir été conçue dans le sein de sa mère. La grâce commença en elle avec l'existence. C'est pourquoi elle est toute pure, toute belle et immaculée par la puissance de Dieu, et elle fut remplie du Saint-Esprit. Le Dieu infiniment grand et tout puissant, qui renferme tous les cieux, a choisi cette Vierge toute pure pour être sa mère ; il s'est fait tout petit enfant dans son sein, sans aucun dommage pour sa virginité. »

Par dévotion pour Marie, Nicolas se plaisait à faire le pèlerinage d'Einsiedeln et d'Engelsberg, et il mit la petite chapelle du Ranft sous le vocable de l'Immaculée-Conception.

Il avait même façonné son bâton par des entailles et des nœuds, de telle sorte que ces différentes divisions lui servaient à réciter le psautier de Marie. A tout moment ces paroles venaient s'épanouir sur ses lèvres : « O Marie, priez pour nous, à notre dernière heure ! »

Il est indubitable que la Sainte Vierge l'assista d'une manière invisible; que bien souvent même elle l'honora de sa présence visible, pour le consoler et le réjouir. Le lieu où l'on érigea, en 1501, la seconde et grande chapelle du Ranft, doit avoir été signalé par une apparition de la Mère de Dieu.

Le Bienheureux avait pour la sainte Eucharistie un amour si grand qu'il faisait, peut-on dire, le fond même de sa vie. Un de ses visiteurs raconte ce qui suit :

« Dans ma détresse, j'arrivai dans une solitude du pays d'Unterwald, où je rencontrai un pieux ermite, appelé frère Nicolas. Mon cœur tressaillit de joie en le voyant; car mes yeux admiraient les merveilles de Dieu, puisque cet homme subsistait sans aucun ali-

ment naturel. Je le saluai respectueusement et il me rendit le salut avec beaucoup de grâce.

« Cher père, lui dis-je, vous convient-il que nous nous entretenions un peu de l'amour de Dieu ?

« Fort bien, répondit le pieux solitaire ; dites donc de l'amour de Dieu ce qui vous vient à l'esprit. »

« Je répliquai : « Mon père, ma joie en Dieu consiste en ce qu'il me créa raisonnable, qu'il me donna la grâce de le connaître et qu'il m'a révélé ses commandements ; et s'il devait me damner à cause de mes péchés, je ne voudrais pas pour cela n'être pas créé. Si les desseins de son amour n'étaient pas accomplis en moi, sa justice serait toujours manifestée en moi, en ce qu'il me châtierait avec équité. C'est pourquoi j'aime Dieu. »

« Le frère Nicolas me regarda avec bonté et me donna un nom dont je ne suis pas digne, car je connais l'iniquité du péché qui pèse sur ma conscience. Je dis ensuite : « Puisque Dieu veut que nous lui demandions chaque jour notre pain, j'aimerais à

savoir quel est ce pain de chaque jour ? N'est-ce pas ce noble pain dont nous avons besoin tous les jours, qui seul nous rassasie d'un amour parfait en Dieu et dont, tous les jours, nous avons faim ? C'est pourquoi nous devons chaque jour prier Dieu de nous donner ce pain vivant, afin d'être remplis de la joie ineffable de la vie éternelle. »

« Je me tus après ces mots. Nicolas me dit avec bonté :

« Tu as bien parlé de ce pain : là est cachée la grâce du Dieu tout puissant. Quand cette grâce lui est retirée, l'homme cherche en vain dans ce même pain la satiété et la vie. Quand Dieu, d'une manière invisible, se cache par sa toute puissance, dans une petite hostie, de manière cependant que le pain subit une transsubstantiation et cesse d'être du pain naturel, il nous donne, dans sa libéralité divine, sa chair et son sang en vrai Dieu et en vrai homme, mais en restant invisible : quand le prêtre, quel qu'il soit, consacre l'hostie, dans chacune de ses parties, même les plus petites, la Divinité demeure

tout entière indivisible et devient notre pain quotidien. »

Ces paroles nous font assez connaître l'orthodoxie parfaite du Bienheureux et sa foi profonde au Saint-Sacrement de l'autel. A cette foi vive répondaient un respect, une dévotion et un amour admirables, un grand empressement à célébrer la fête de ces saints mystères et à assister au sacrifice de la messe.

Les biographes semblent ne pouvoir nous dépeindre assez vivement le désir ardent et le bonheur avec lesquels il recevait la sainte communion.

En présence des autels, il ressemblait plutôt à un heureux habitant de la Jérusalem céleste, qu'à une créature humaine ; on eût dit un séraphin prosterné devant le trône de Dieu.

Si Nicolas n'avait pas le bonheur de recevoir son Dieu sacramentellement, il faisait la communion spirituelle et participait à celle du prêtre ; il y trouvait par le fait même, pour son corps et pour son âme, un secours ineffable.

« Par la communion, répétait-il, toute mon âme est tellement remplie de consolations célestes, et comblée de délices que j'y nage comme dans un océan, et mon corps même en est pénétré »

Pierre de Flüe, frère du Bienheureux, eut, dans l'église de Sachseln, une vision pendant le saint sacrifice. Il vit en esprit un arbre s'élevant des dalles de l'église et dont les fleurs tombaient sur les assistants ; sur les uns, ces fleurs se flétrissaient, sur les autres, elles restaient toutes fraîches, épanouies.

Le saint anachorète interpréta ainsi cette vision.

« Cet arbre est un symbole de la grâce qui nous est appliquée par les mérites de Jésus-Christ au saint sacrifice de la messe. Les personnes qui conservent sur leur tête les fleurs fraîches et épanouies, sont celles qui assistent avec dévotion au saint sacrifice. Les autres, sur la tête desquelles les fleurs se fanent aussitôt, sont celles qui, par leur indifférence, ne reçoivent aucun fruit et

emportent même une nouvelle culpabilité à leur retour, pour n'avoir pas su apprécier les grâces de la Sainte Messe. »

De cette dévotion envers le Saint-Sacrement des autels, découlait naturellement un profond respect pour les églises et les chapelles et un saint empressement à y rehausser l'éclat du service divin (1).

(1) Le Bienheureux fit plusieurs dons à l'église de Saint-Oswald, à Zug. Il offrit à la chapelle d'Allzellen, une chasuble qu'on y conserve encore aujourd'hui.

CHAPITRE XV

LA VISION MERVEILLEUSE DE LA SAINTE TRINITÉ

La crainte de Dieu préserve du péché.

(Eccles. i, 27.)

Un jour, pendant que Nicolas était en oraison, il vit dans le ciel un visage qui rayonnait d'une majesté divine et d'une splendeur ineffable, et portait une couronne sur le front. Le visage était au centre de deux cercles lumineux, concentriques, plus resplendissants, plus étroits l'un que l'autre et traversés par six rayons de lumière qui se dirigeaient vers le centre du visage. Trois de ces rayons sortaient de la bouche et des yeux de la Majesté divine, et allaient appuyer leur base élargie sur le cercle de lumière

extérieur. Les trois autres, avec leur base appuyée sur le cercle intérieur, partaient en sens inverse et, se rétrécissant, traversaient le cercle extérieur pour se terminer dans l'espace. De cette manière les six rayons, à distances égales, atteignaient les deux cercles lumineux, mais les uns y entraient, tandis que les autres en sortaient.

Telle était la splendeur de ce visage, que Nicolas put à peine en supporter l'éclat et qu'il craignit que son cœur ne se brisât. Il détourna son regard et se prosterna la face contre terre.

De profonds mystères lui furent alors révélés, pendant le reste de sa vie, son visage porta le reflet de cette lumière merveilleuse et ceux qui le voyaient de près étaient saisis d'un saint respect.

Voici l'explication que le frère Nicolas donnait de cette vision.

« Le visage, qui apparut au milieu des cercles, représentait la création du monde dans le temps. Les trois rayons, qui avaient leurs bases comme des cônes appuyés sur le cer-

cle intérieur, et traversant le second cercle allaient, en se rétrécissant, disparaître dans l'espace, représentaient les trois personnes divines qui participent de l'unité d'une même substance et essence divine. Mais dans une opération commune de toute puissance, de sagesse et de bonté, elles rentrent dans l'identité d'une égale perfection et ne font qu'une seule éternelle puissance, comme l'indiquent les trois autres rayons, qui reviennent à un même centre. »

Le Bienheureux fit peindre cette vision, de manière à ce que ce tableau la lui représentât sans cesse.

Il appelait ce tableau « son livre dans lequel il avait appris à lire à l'école du Saint-Esprit. »

Il fit en même temps représenter autour de cette image principale six autres mystères dans autant de médaillons, savoir :

I. La Création.

II. L'Annonciation de la Sainte-Vierge.

III. La naissance de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem.

IV. L'agonie du divin Sauveur au jardin de Gethsémani.

V. Jésus-Christ étendu sur la Croix.

VI. La Sainte Messe au moment de l'élévation.

Ces six dessins répondaient aux six rayons du tableau central ; aux quatre angles on voyait les quatre évangélistes avec leurs nimbes iconographiques.

CHAPITRE XVI

NICOLAS DE FLUE PRÉDICATEUR AU DÉSERT DU RANFT

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert.

(S. MATTHIEU, III, 3.)

La réputation du saint ermite s'était répandue au delà des frontières de la Confédération. Tous voulaient le voir et l'entendre.

Le savant Albert de Bonstetten, doyen d'Einsiedeln, le visita dans sa solitude, au milieu de l'hiver, et envoya la relation de son entrevue avec Nicolas à l'ambassadeur, Albert d'Ancha, à ce moment à Lucerne, pour qu'il pût la transmettre à son maître, le doge de Venise.

L'ambassadeur exprime son admiration pour le Bienheureux dans une lettre datée

du 20 février 1479, et se promet d'aller lui-même au Ranft sans tarder.

De Bonstetten écrivit aussi la biographie de Nicolas et l'adressa au roi de France, Louis XI, au clergé, et aux membres du conseil de Nuremberg.

Un jour quelques gentilshommes allemands entreprirent le lointain pèlerinage, afin de connaître cet homme remarquable ; plusieurs d'entre eux ont fait les plus grands éloges de Nicolas dans leurs écrits.

Jean de Waldheim, noble citoyen de Halle, s'étant rendu au marché pour acheter des cordes de luth, fut interrogé par le marchand, sur un saint, appelé Nicolas de Flüe qui vivait, lui avait-on dit, au canton d'Unterwald, dans une solitude où il avait passé plusieurs années sans manger. Jean de Waldheim, rentré chez lui, nota cette nouvelle dans son journal, avec l'intention de prendre des informations par lui-même. En effet, il se rendit à Berne, en 1474, logea à la *Cloche*, où il trouva le prieur des chartreux d'Eisenach, qui connaissait Nicolas et lui donna

sur le saint anachorète tous les détails désirables. Jean se rendit aussitôt dans l'Unterwald, visita le Bienheureux et nous a laissé de son voyage une intéressante relation, dont nous ne pouvons donner ici qu'un résumé très sommaire.

« Il y avait, écrit Jean de Waldheim, un grand concours d'Allemands de tous pays. Les gens se rendaient auprès du solitaire comme à un pèlerinage, parce qu'il donnait à tous de salutaires instructions pour leur règle de vie, sans qu'on lui fît aucune communication intime. Dans les questions de morale chrétienne, il était un conseiller aussi délicat que solide ; il s'en tenait à l'Évangile, et par ses paroles et par ses œuvres, il tira du vice un grand nombre de personnes et les ramena dans la bonne voie. Nicolas avait un don particulier, non seulement pour instruire les simples et les ignorants, mais encore pour consoler les faibles et les pusillanimes. Dieu lui avait fait ce don à cause de sa grande pureté.

Il arriva parfois que des savants, voulant

l'éprouver, lui firent des questions sur les articles de foi, sur les sacrements, sur les vertus et les vices. Il répondit à ces questions d'une manière si remarquable, que toute personne aimant et craignant Dieu, demeurait convaincue que la grâce du Saint-Esprit agissait en lui. »

Troublé dans ses dévotions par le concours de tant d'étrangers, Nicolas choisit, dans son désert, un endroit plus caché, où il se rendait chaque matin jusqu'à midi pour prier.

Par la même raison, il ne donnait audience qu'à certaines heures.

Quelques-uns des visiteurs étaient attirés par la curiosité plus que par la dévotion. Il démêlait si bien leurs intentions qu'il est manifeste, que, par la grâce divine, il était favorisé du don de prophétie.

Il arriva néanmoins que des téméraires se montrèrent hostiles au Bienheureux et voulurent le maltraiter.

En 1482, un prêtre se rendit chez Nicolas et, sans mission aucune, avec une malveil-

lance préméditée, l'interrogea sur la Sainte Trinité, sur la foi chrétienne, et la discipline ecclésiastique. Ne pouvant prendre le Bienheureux en défaut, il le quitta en disant qu'il le ferait soumettre par d'autres à de plus rudes épreuves.

Le 25 juin 1482, le gouverneur d'Obwald, informa de ce fait les magistrats de Lucerne, en les priant de faire savoir aux gens de leur canton et aux étrangers qui passeraient par leur pays, que désormais le gouvernement d'Obwald ne permettait à personne de visiter frère Nicolas, sans être muni d'une recommandation digne de foi ou d'une permission spéciale. « Car si nous n'y veillons point, ajoutait le gouverneur, et si nous laissons aller chacun sans contrôle, il est à craindre que le bon frère Nicolas ne reçoive quelque affront de semblables étrangers. »

CHAPITRE XVII

HUMILITÉ DE NICOLAS DE FLUE — SON ESPRIT PROPHÉTIQUE

> As-tu la force de supporter pour Dieu seul les douleurs et les afflictions, de souffrir les railleries du monde? Tu peux connaître alors que tu aimes Dieu.
>
> (Maxime de NICOLAS DE FLUE.)

Malgré l'admiration qu'excitaient sa sainteté et son abstinence, jamais on ne remarqua chez Nicolas une ombre de vanité. Il ne se distingua que pàr sa modestie, son zèle et sa charité prête à tous les sacrifices, et n'exerça jamais son influence que pour la gloire de Dieu et l'avantage du prochain

Jamais il n'invita qui que ce fût à embrasser sa vie pénitente ou à poursuivre le salut de son âme par des voies extraordinaires. Il

conseillait à chacun de remplir chrétiennement les devoirs de son état, de chercher avant tout la gloire de Dieu, d'éviter le péché, les voies tortueuses et les caprices des passions. Il parlait à ses visiteurs, selon l'état où il les trouvait ; il exhortait la jeunesse à la crainte de Dieu, à l'obéissance envers les parents et à la garde de la pureté du cœur.

Il excitait les soldats au courage et à l'intrépidité pendant le combat, leur recommandant la clémence, la sobriété, la générosité et le désintéressement dans la victoire.

Aux artisans et aux commerçants il disait :

« Un bon chrétien doit exercer loyalement sa profession, travailler et livrer ses produits avec conscience et fidélité. »

Il répétait aux supérieurs :

« Conservez, sauvegardez l'amour fraternel et la fidélité chrétienne envers vos compatriotes et vos amis ; contribuez valeureusement à favoriser le bien public. »

Aux subordonnés il disait d'obéir chré-

tiennement et fidèlement à leurs chefs, et à leurs maîtres.

A tous il répétait souvent :

« Craignez Dieu, observez ses commandements, cherchez à favoriser tout ce qui contribue à la louange et à la gloire du Tout-Puissant, honorez le prêtre, conservez votre conscience pure ; si elle est souillée par le péché, hâtez-vous de la purifier par la confession et la pénitence. Soyez sobres et laborieux, préservez-vous de la vanité dans les vêtements ; faites en sorte que votre conduite soit toujours bonne et vertueuse. »

Le pieux solitaire recommandait surtout la constance dans la foi. Il se montra sur ce point rempli d'un esprit prophétique, car Dieu lui découvrait l'avenir, comme l'attestent les témoignages les plus authentiques. Nous avons déjà vu la déposition du landammann Wolfgang Stockhaus, dans le procès de béatification de 1635. « Nicolas, disait-il a fait des prédictions concernant l'apostasie et la scission religieuse, qui se réalisèrent longtemps après sa mort. » Les actes du

procès de béatification de 1591 rapportent qu'un jour un pieux pèlerin, qui s'était rendu au Ranft et se retirait très consolé par les paroles de Nicolas, s'écria en le quittant : « Ah, vous êtes bienheureux, mon père ! »

Nicolas repoussa modestement cette louange en disant : « Dieu seul peut déclarer bienheureux, mon fils ; je ne mérite pas ce titre ; mais il viendra un temps où commencera une autre foi ; bienheureux alors celui qui la repoussera courageusement ! »

Les actes du procès de 1648, disent en propres termes : « Nicolas a révélé ce qu'il en serait de l'avenir de la religion, et il a prédit avec un esprit vraiment prophétique : Il y aura malheureusement, en matière de foi, une confusion, une rebellion, un grand schisme, qui causera beaucoup de mal. Chers enfants, ne vous laissez pas agiter comme le roseau par la violence du vent ; ne vous écartez pas de la bonne route, respectez les traditions de vos pieux ancêtres. Ce qu'ils vous ont enseigné, pratiquez-le et confirmez-le sans inquiétude. Restez unis dans la foi,

ne vous laissez point séduire par de faux prophètes, ayez les sentiments chrétiens de vos aïeux et ces dangereuses attaques ne pourront vous causer aucun dommage. »

Jacob de Flüe témoigne en 1654, que le Bienheureux avait dit : « La religion changera si près d'Obwald qu'on pourrait y porter l'eau dans un vase avec un doigt. » Ce qui, ajoute le témoin, doit être rapporté à la frontière bernoise, voisine du pays d'Obwald.

Les lumières prophétiques du Bienheureux s'étendaient jusqu'à la connaissance des affaires privées : plusieurs faits nous ont été conservés qui en témoignent.

Un jour le pieux ermite alla visiter frère Ulrich, à Mosli. Le valet de ferme du châlet Lindern, descendait à ce moment de la montagne portant trois boules de beurre que l'intendant lui avait ordonné d'offrir à la chapelle de Ranft, pour l'entretien des lampes nocturnes. Le valet était violemment tenté de garder pour lui ce beurre. Nicolas s'en aperçut et fit plusieurs fois le signe de la croix

dans la direction du domestique. Celui-ci avoua franchement à frère Ulrich la tentation qui l'avait assailli et comment le signe de croix fait par le saint ermite l'en avait délivré. (1)

D'après le témoignage de Rosacher, gouverneur du canton, dont la mère avait connu le Bienheureux, une femme de Kerns était tourmentée par de violents soupçons au sujet de son mari. Dans sa détresse, elle courut chez Nicolas pour lui demander conseil et secours. Mais elle trouva tant de monde chez lui que, n'espérant plus pouvoir lui parler en particulier, elle résolut de s'en retourner et de revenir le lendemain. Toutefois elle entra dans la chapelle afin d'y prier. A peine s'était-elle agenouillée, que Nicolas arriva et dit à la foule :

« Il y a parmi vous une femme qui veut me consulter. Je lui dis que ses soupçons n'ont aucun fondement ; c'est pourquoi elle peut retourner tranquillement chez elle. »

(1) Actes du procès de béatification, de 1591.

Les personnes présentes se regardaient avec étonnement, ne sachant à qui étaient adressées ces paroles. Mais l'intéressée avait parfaitement compris. Elle remercia Dieu et s'en alla toute consolée. (1)

La curiosité avait attiré au Ranft un homme vaniteux et vêtu d'une manière extravagante. Il demanda au Bienheureux si son costume lui plaisait.

Nicolas répondit : « Quand le cœur et les sentiments sont bons, tout est bon. Cependant ton cœur serait en meilleur état, si tu attachais moins de prix à tes vêtements. »

Un étudiant allemand, qui faisait ses études à Paris, s'était chargé, en retournant dans son pays, de porter à l'ermite au Ranft, deux lettres d'un des fils de Nicolas, son compagnon d'études. Il en perdit une en passant en Bourgogne, et se trouvait fort embarrassé sur le parti qu'il devait prendre. Il aurait volontiers fait une visite au pieux solitaire, dont la renommée lui avait appris tant de

(1) Actes du procès de béatification, de 1591.

choses ; d'un autre côté, il n'osait se présenter, pensant que Nicolas serait attristé de son étourderie et lui en ferait des reproches. Enfin il se détermina et se rendit au Ranft ; le Bienheureux vient à sa rencontre, le salue amicalement, le questionne au sujet des lettres, puis, pour le rassurer lui montre en souriant, cachée dans ses mains, celle qu'il avait perdue ! Grandes furent la joie et l'admiration du jeune étudiant.

En 1495, Nicolas Benger témoigne que, à l'âge de neuf ans, son père Antoine avait été conduit au Ranft. Comme l'entrevue se prolongeait, le petit garçon s'ennuyait et voulait partir. Le Bienheureux, remarquant son impatience, mit affectueusement la main sur sa tête et lui dit : « Mon enfant, crains Dieu et sois obéissant envers tes parents. Dieu te fera parvenir à un âge avancé. »

Antoine Benger avait fait dix-sept campagnes, assisté à onze batailles. A l'âge de quatre-vingt-dix ans il racontait encore à ses enfants les paroles que lui avait adressées Nicolas. Il ne mourut qu'en 1565.

L'ermitage de frère Nicolas était devenu aussi un lieu d'instruction, une école de vie chrétienne. Les paroles du Bienheureux n'obtenaient pas seulement l'approbation, elles avaient force de vie ; l'exemple de son existence extraordinaire, leur prêtait d'ailleurs un ascendant irrésistible.

Citons encore un exemple de Jean Trithème, emprunté à ses Annales.

« Un abbé de notre Ordre, homme religieux et savant, mais trop attaché aux biens de ce monde, ayant été chargé par le chapitre provincial de visiter nos monastères dans le diocèse de Constance, voulut voir le fameux anachorète, plutôt par curiosité que par piété. Conrad, abbé de Wibling, homme recommandable et véridique, l'accompagna dans cette visite, et c'est de lui que nous tenons ce trait.

« Quand ils furent arrivés chez Nicolas, le premier chercha à l'éprouver par des discours de tout genre et se mit à l'interroger sur différents points de l'Écriture Sainte bien qu'il sût que l'ermite ne se mêlait pas de

science. Le pieux solitaire répondit sans embarras à toutes ses questions, se montra toujours humble et ne donna aucun signe d'impatience, quoique serré de près par l'abbé qui voulait absolument savoir ce qu'il y avait de caché chez lui. Parmi les nombreuses questions dont il accabla Nicolas, il se prit à lui dire :

« Tu es donc l'homme qui se vante de n'avoir rien mangé depuis tant d'années ? »

« Mon père, répliqua le solitaire, je n'ai jamais dit et je ne dis pas encore maintenant que je ne mange rien. »

Son interlocuteur le pressa de nouveau dans le but de pousser à bout sa patience, et la conversation tomba sur l'avarice.

« Pourquoi me questionnez-vous sur l'avarice, reprit Nicolas, moi qui suis un homme simple et ne possède rien ? Vous, homme riche et instruit, non seulement vous savez mieux, mais vous avez éprouvé ce que peut l'avarice sur le cœur de l'homme. L'année dernière, en cédant à l'avarice, vous avez acheté à bas prix vingt-sept mesures de vin

pour le revendre plus cher à la fin de l'année. Mais votre évêque vint s'opposer à cette cupidité, le faisant enlever, malgré votre résistance à le faire transporter dans ses caves. Il ne vous a rien donné pour votre vin, et vous n'en recevrez jamais un seul denier ! Ces preuves d'avarice sont inscrites sur votre front, sont ensevelies dans votre cœur et vous avez la douleur de les connaître. »

« L'abbé fut tellement troublé par les paroles de Nicolas, qu'il ne trouva rien à lui répondre. »

CHAPITRE XVIII

LA BÉNÉDICTION DU BIENHEUREUX

> O homme, espère en Dieu avec confiance et demande lui un repentir persévérant.
>
> (Maxime de NICOLAS DE FLUE.)

La veille de l'Assomption de l'an 1468, un violent incendie éclata à Sarnen, chef-lieu de l'Unterwald. Les flammes, chassées par un vent impétueux, dévorèrent promptement les maisons, toutes construites en bois.

Dans cette extrémité, on ne pouvait oublier le saint ermite du Ranft et on s'empressa d'envoyer un messager pour implorer son intercession. Aussitôt Nicolas quitta sa prière et sa solitude. Il gravit le rocher de Flueli où s'élève maintenant la chapelle de Saint-Charles, et, jetant un regard sur le lieu du

sinistre, il comprend l'étendue du malheur.

Hélas ! pendant le court espace de temps employé à lui porter cette triste nouvelle, vingt-deux maisons sont devenues la proie des flammes.

Poussant un profond soupir et adressant à Dieu une ardente prière, le Bienheureux étend sa main droite vers Sarnen et, par le signe puissant de la croix, qui fait fléchir l'enfer et donne le salut au monde, il commande à l'incendie. A l'instant, les flammes s'apaisent, le feu s'éteint.

En mémoire de ce miraculeux secours et pour s'assurer, contre d'autres malheurs, l'intercession du Bienheureux, les habitants de Sarnen firent chaque année le 1er août une procession solennelle à l'église paroissiale de Sachseln.

La tradition affirme que, depuis le 14 août 1468, aucune maison n'a été détruite par les flammes dans le bourg de Sarnen, quoique la plupart des châlets soient encore construits en bois.

Le célèbre Guido Goerres, un des plus

zélés champions de l'Allemagne catholique, a écrit sur ce prodige, une charmante poésie dont la traduction ne peut donner qu'un pâle reflet.

L'INCENDIE DE SARNEN (EN 1468).

Dans les montagnes de Sarnen, il règne un air pur ; l'alouette y chante avant l'aurore ; mainte source d'eau vive y jaillit. Dans leur joie, les bergers ornent de fleurs leur chapeau ; ils poussent des cris d'allégresse : « Ah ! que la vie est belle ! »

Dans les montagnes de Sarnen croissent de belles fleurs au doux parfum. La cabane du pasteur s'élève au milieu des prairies verdoyantes ; on l'aperçoit riante et paisible, à moitié cachée par des taillis.

Écoute le chant mélodieux de l'oiseau sur le tilleul : vois, il voltige gaiement dans le feuillage.

La flèche du chasseur vient de le percer : adieu ses chants, adieu ses plaisirs.

Dans chaque maison, les visages sont souriants ; ils reflètent le bonheur. La vie semble

douce et gaie et l'on ne songe point au malheur.

Mais tout à coup les flammes ont gagné un de ces humbles toits ; la joie fait place à la désolation, tous sont en larmes.

Des flammes blanches comme des lys et pourpres comme l'aurore, mugissent soudain ; Elles s'élancent dans l'air avec une rapidité terrible ; elles sifflent autour des hommes consternés, elles courent çà et là et se roulent comme des serpents pour embraser Sarnen de toutes parts.

« Dieu seul peut nous sauver, dit un vénérable vieillard, et qui aime-t-il plus que notre secourable frère Nicolas ? »

On court à travers monts et vallées jusqu'à la cellule du pieux solitaire. « Ah ! qu'il vienne à leur secours dans cette extrémité ! »

L'eau même semble rendre la violence des flammes plus ardente ; elles se répandent avec une nouvelle fureur comme des chiens en proie à des accès de rage.

Les flammes éperdues gémissent, et les hommes, étendant leurs mains suppliantes,

regardent les progrès de l'incendie d'un œil sombre et avec un morne silence.

Ils seront bientôt consolés, ces hommes abattus, car Nicolas vient de gravir la montagne ; il contemple avec pitié les horribles ravages du feu ; il voit ondoyer les flammes, excitées par le souffle des vents impétueux ; il entend retentir des cris de détresse au milieu de l'horreur de ce désastre.

Le Bienheureux élève les yeux et les mains vers Dieu :

« O Seigneur tout puissant, mettez fin à ces maux. Écoutez la voix d'un pauvre pécheur tel que moi ; ayez pitié de nous ; voyez notre misère ! Exaucez les supplications de vos enfants pour qui vous êtes mort sur la croix !

« La terre entière vous loue, le concert des tempêtes retentit en votre honneur ; le nom de l'Éternel est sacré pour les vagues comme pour les flammes. »

« Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit.

Ainsi pria le frère Nicolas.

Dieu dit : Amen, et le feu s'éteint !

Bien des années se sont écoulées depuis ce jour néfaste ; la cendre s'est vite éteinte, après avoir été longtemps le jouet des vents ; mais le feu de la reconnaissance brûle toujours dans les cœurs pour leur saint libérateur.

Dans le pays de Sarnen, le père dit toujours à ses enfants :

« Vénérez de tout votre cœur le Bienheureux frère Nicolas. N'oubliez jamais qu'il a préservé nos jours dans ce terrible incendie, qui s'apaisa ici à sa voix, quand il fit le signe de notre salut. »

Dans la Suisse entière on vénère toujours le saint anachorète et on apprend aux enfants à bénir la mémoire de celui auquel les flammes furieuses furent soumises.

Quand, à Sarnen, les lys fleurissent dans leur blancheur éclatante, tous les habitants, vieillards et jeunes gens, femmes et enfants, visitent le tombeau du Bienheureux ; ils y vont en priant et en chantant pour rendre grâces au Seigneur et à son serviteur, frère Nicolas.

CHAPITRE XIX

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

> Quelle honte pour un soldat, si, après avoir vaincu l'ennemi, il se laisse vaincre par les vices.
>
> (Maxime de NICOLAS DE FLÜE.)

Le Bienheureux Nicolas de Flüe n'était ni un savant, ni un prince ; cependant par sa sainteté, son dévouement, il fut le sauveur, et, par là même, le prince de sa patrie.

Pour mieux comprendre l'influence bénie qu'il exerça sur les destinées de la Suisse, il faut jeter un coup d'œil sur la position difficile où se trouvait ce petit pays, et sur les périls que notre Bienheureux sut conjurer.

A l'époque où nous a conduit notre récit, la Suisse était à la veille de graves événe-

ments. Charles le Téméraire avait conçu l'ambitieux projet de former un nouveau royaume de Bourgogne, qui devait s'étendre de l'embouchure du Rhin à la Méditerranée. Les liens d'amitié qui, sous Philippe le Bon, avaient uni les Suisses à la Bourgogne, s'affaiblirent peu à peu.

Les vexations de Pierre de Hagenbach, gouverneur du Haut-Rhin, qui saisissait toutes les occasions d'inquiéter les marchands suisses, irritèrent les Confédérés. Au mois de juin 1474, sous les auspices de Louis XI, fut conclu à Constance un triple traité qui donnait au duc de Bourgogne à la fois pour ennemis l'archiduc Sigismond, les Suisses et les villes du Rhin, associées entre elles sous le nom de Basse-Ligue. Le résultat immédiat de cette alliance fut le soulèvement de toutes les villes alsaciennes, contre la domination du duc de Bourgogne. Hagenbach fut saisi, jugé et exécuté nuitamment à Brisach avec la coopération des Suisses, alliés de Mulhouse et de la Basse-Ligue.

A cette nouvelle, la colère de Charles ne

connut plus de bornes. Sans attendre l'effet de cette colère, Nicolas de Diesbach, chef du parti français à Berne (1), appuyé par quelques conseillers, prend sur lui de déclarer la guerre au duc de Bourgogne, au

(1) Un des principaux députés à la Diète de Stanz était le chevalier *Guillaume de Diesbach*, avoyer de Berne, qui prit une part active aux guerres de Bourgogne et commanda les troupes qui mirent le siège devant Romont. Il conduisit en Italie un corps de 3,000 hommes que les Suisses envoyèrent dans le Milanais. Il se distingua non seulement dans les expéditions militaires, mais aussi dans les négociations politiques : aussi fut-il pendant de longues années à la tête du gouvernement. Il mourut en 1517, laissant entr'autres fils *Jean de Diesbach*, l'ami de Bayard, colonel des Suisses dans les guerres d'Italie. Jean de Diesbach fut tué en 1525 à la bataille de Pavie pendant qu'il combattait aux côtés de François Ier.

Guillaume de Diesbach était cousin germain de *Nicolas de Diesbach*, qui joua un rôle très important en Suisse ; les historiens reconnaissent que son action eut même quelque influence sur la politique de l'Europe. Le roi Louis XI désirant briser la puissance de Charles de Bourgogne, s'allia dans ce but avec les Suisses. Une ambassade ayant été envoyée auprès du roi, le chevalier de Diesbach fut de suite distingué par Louis XI.

Nommé avoyer de Berne, Nicolas devint l'ardent promoteur de l'alliance française ; après quelques années d'un travail incessant, ses efforts furent couronnés de succès et la guerre fut déclarée au duc de Bourgogne. Les projets ambitieux de ce prince et les nombreuses vexations que les Suisses eurent

nom de l'État de Berne et de toute la Confédération.

A la tête de dix mille Suisses et de huit mille hommes de la Basse-Ligue, Nicolas de

à supporter de sa part, rendaient d'ailleurs légitime et nécessaire la guerre entreprise par les Confédérés. Malheureusement *Nicolas de Diesbach* mourut dès l'ouverture des hostilités et n'assista pas au triomphe de sa politique.

La famille de Diesbach, actuellement existante, descend du frère cadet de l'avoyer Guillaume, soit de *Louis de Diesbach*, l'auteur d'une précieuse chronique où il raconte les différents épisodes de sa vie. Nous voyons qu'il fut envoyé dans sa jeunesse à la cour de France et devint page de Louis XI. Il partagea la captivité du roi à Péronne et courut de grands dangers, craignant à chaque instant d'être massacré. Le chevalier de Diesbach raconte comme suit la mise en liberté de Louis XI :

« Lorsque le roi arriva sur sa domination, il descendit de cheval, baisa la terre et loua Dieu de l'avoir retiré ainsi que les siens d'un si grand danger. Il remercia un chacun des pieux et fidèles services qu'ils lui avaient rendus dans ses dangers et inquiétudes, il leur promit d'être reconnaissant envers eux et leurs descendants, en tout temps, ce qu'il accomplit aussi envers chacun d'eux.

« Il appela Hallwyl, autre page suisse, et moi, ensuite un de ses chevaliers et dit : « N'ai-je pas à remercier ces pieux « enfants d'être restés si fidèlement auprès de moi dans « leur jeunesse, que ne feront-ils pas quand ils seront en « âge ? Ils ont bien fait voir qu'ils sont nés de parfaites hon- « nêtes gens qui, toute leur vie, ont été hardis et vaillants, « je vais être reconnaissant envers ces braves enfants. » Ce

Diesbach pénètre dans la Haute-Bourgogne, bat, à Héricourt, le comte de Romont, Jacques de Savoie, qui laisse trois mille morts

qu'il a aussi accompli par la suite et aurait encore fait davantage si j'avais eu assez de connaissance à lui faire des demandes car il commençait à avoir une grande inclination pour les Confédérés, surtout pour Berne et ceux de la famille de Diesbach. Le naïf chroniqueur aimait beaucoup Louis XI qu'il appelle toujours « le bon roi » aussi écrit-il le passage suivant lorsqu'il apprend sa mort :

« Il arriva le décès de l'illustre et puissant roi très chré-
« tien Louis de France, de glorieuse mémoire, qui était le
« consolateur des Confédérés et surtout de la famille de
« Diesbach, ce qui nous causa un sensible chagrin, perdant
« par sa mort un véritable père, ainsi que maints autres de
« la Confédération à qui il procura de grands biens, de
« même que maintes pauvres veuves, c'est pourquoi il est
« juste d'en conserver le souvenir et qu'on soit reconnais-
« sant envers la couronne de France. »

Ces témoignages d'une personne vivant dans l'intimité du roi réfutent victorieusement l'opinion plus ou moins accréditée qui veut faire passer Louis XI pour un sombre et farouche tyran.

Louis de Diesbach mourut en 1527 ; son fils Jean-Roch de Diesbach quitta Berne en 1528, lors de l'introduction dans cette ville des doctrines de Luther et de Zwingle et il vint s'établir à Fribourg.

Recueil officiel des décès fédéraux.

Généalogie historique de la famille de Diesbach.

Chronique de Louis de Diesbach (ancienne traduction française).

sur le champ de bataille. Trois villes furent le prix de la victoire.

Poursuivant le succès de leurs armes, les Suisses portèrent la guerre dans le pays de Vaud, propriété de Yolande, duchesse de Savoie, alliée dévouée du duc de Bourgogne. En trois semaines, seize petites villes et quarante-trois châteaux du pays de Vaud furent conquis par les Confédérés.

De grandes horreurs souillèrent à Grandson, à Estavayer, cette rapide conquête (1).

Morat se rendit sans coup férir. Genève, pour échapper au pillage, paya à Berne et à Fribourg 28,000 écus d'or.

Lausanne, occupée par les Suisses, fut épargnée, parce qu'elle appartenait à l'évêque et non au comte de Romont. Les vainqueurs avaient dit :

« Nous n'ôterons rien à l'Église. »

Jusque-là, les Suisses n'avaient eu à lutter que contre une partie des forces bourguignonnes. Bientôt ils apprirent que Charles

(1) Verteil, *Histoire du canton de Vaud.* (tome I.)

le Téméraire s'avançait vers Besançon à la tête de 50,000 hommes; que Louis XI et Frédéric III avaient traité en secret avec le duc; que le roi de France, bien loin de secourir les Confédérés, comme il s'y était engagé, avait accordé à leur ennemi le passage sur son territoire.

Le 6 février, l'armée bourguignonne, pénétrant dans le pays de Vaud, se présenta tout à coup devant Grandson. Les trois cents hommes de la garnison furent pendus ou noyés, en représailles des crúautés commises par les Suisses dans les campagnes précédentes (1).

Tandis que la guerre déployait ses fureurs dans le pays de Vaud, le palais épiscopal devenait le théâtre d'événements qui eurent leur part d'influence dans cette lutte mémorable.

Presque constamment en lutte, les ducs de Savoie et les évêques de Sion saisissaient toutes les occasions politiques qui pouvaient

(1) Daguet, *Histoire de la Confédération suisse.*

servir leurs rancunes et leurs intérêts.

Or, dans cette circonstance, le Haut-Valais, allié des Suisses, s'était déclaré pour les Confédérés, et guettait le moment favorable pour humilier son puissant voisin, le duc de Savoie. Dès le mois de février, au moment où Charles venait de franchir le Jura, Amédée de Girgins, capitaine général du Chablais, chassait les Valaisans de Saint-Maurice et de Martigny.

Ces derniers furent invités par le conseil de Berne à reprendre les positions dont l'ennemi venait de s'emparer. Bientôt, sous le commandement du bailli de l'évêque, la milice de saint Théodule s'ébranle et occupe, dès les premiers jours de mars, Martigny, le bourg de Saint-Pierre, Saint-Maurice, et la vallée de l'Abondance.

Pendant que le Valais épiscopal faisait ainsi une active diversion, secondait si bien les Suisses, neutralisait par sa contenance une partie des forces du duc, les Confédérés, au nombre de vingt mille, marchent en trois colonnes contre l'armée bourguignonne,

campée à Grandson, et deux fois supérieure en nombre.

C'était le 3 mars 1476. La terre était couverte de neige. Malgré des prodiges de valeur, les Suisses allaient être vaincus, car le duc de Bourgogne venait de rétablir son ordre de bataille, momentanément rompu. Tout à coup retentissent, du côté de Bouvillars, les sons rauques du cor d'Unterwald et les sombres mugissements du taureau d'Uri : c'était le signal de l'arrivée des confédérés de Stanz, de Sarnen, et des petits cantons, accourant au secours de leurs frères.

Leur arrivée a ranimé le courage des Suisses, qui retournent au combat avec une nouvelle ardeur. Ces sons étranges, cet attaque imprévue, jettent une terreur panique dans les rangs de l'armée bourguignonne.

Charles le Téméraire était vaincu, mais point dompté. Il revint en Suisse quelques mois après avec une armée plus belle encore. Il s'était fait suivre de chariots nombreux,

chargés de cordes dont il voulait se servir pour attacher les vaincus.

Le 21 mai, il se présentait devant Morat.

La bataille s'engagea le 22 juin. Au moment où le cor alpestre allait sonner la charge, le soleil, perçant les nuages qui couvraient le ciel, inonda les deux camps de son éblouissante clarté.

« Chers Confédérés, s'écria Hallwyl, c'est la chandelle du bon Dieu qui vient nous éclairer, marchons. »

Le soir, Charles n'avait plus d'armée. Un jeune Fribourgeois, qui s'était vaillamment comporté pendant le combat, heureux d'apporter à ses concitoyens la nouvelle de la victoire, arrive épuisé à Fribourg et tombe mort en murmurant le mot : *Victoire!* Il tenait à la main une branche de tilleul, qu'on planta, et qui bientôt grandit et finit par former un tronc vigoureux de vingt pieds de circonférence : c'est le tilleul qu'on admire à Fribourg, en face de l'hôtel de ville.

Pendant ce temps, les Valaisans toujours fidèles à leurs alliés, avaient battu les trou-

pes du Chablais, pour se rendre à Morat à marches forcées par Châtel Saint-Denis et Bulle (1).

Invités à la cour de Louis XI, les principaux des confédérés, Waldmann, Babenberg, Hallwyl y reçurent, après la bataille de Morat, l'accueil le plus flatteur et le plus empressé. Devenus, pour ainsi dire, les arbitres des combats en Europe, les Confédérés conservèrent ce rôle depuis Morat jusqu'à Marignan, c'est-à-dire, depuis leur plus grande victoire jusqu'à leur plus grande défaite (1476 à 1516) (2).

Ce que n'avait pu faire la courte épée des Bourguignons, l'or qu'ils avaient laissé sur le champ de bataille, devait l'accomplir. La Suisse était asservie. Les vainqueurs avaient trouvé, dans le camp de Charles, des monceaux d'or et d'argent. De retour de leurs campagnes, les soldats achetèrent, avec leur part de butin, de grandes prairies, de

(1) Verteil, *Histoire du canton de Vaud,* (tome II.)
(2) Daguet, *Histoire de la Confédération suisse.*

belles maisons ; puis ils s'endormirent sur leurs richesses, devinrent orgueilleux, méprisèrent la vie des champs, leurs vêtements de drap grossier, le séjour de leurs vallées, l'eau de leurs rochers, les neiges étincelantes au soleil.

CHAPITRE XX

LA DIÈTE DE STANZ. — NICOLAS SAUVE SA PATRIE

Par la patience, on apaise un puissant, et de douces paroles brisent l'opiniâtreté.

(PROV. XXV, 15.)

Un autre ennemi, plus redoutable encore que Charles le Téméraire, menaçait le repos de la Suisse : les dissensions intestines.

Dans la plupart des guerres, surtout dans celle de Bourgogne, les villes de Soleure et de Fribourg s'étaient battues vaillamment pour les Confédérés. Soleure, qui s'était affranchie insensiblement, se gouvernait en ville libre, et avait fait un traité avec les cinq anciens cantons.

Fribourg, qui s'était délivrée de la domination du duc Albert, était devenue l'alliée

de Berne; et Berne s'efforçait de faire entrer dans la Confédération ces deux villes depuis longtemps alliées des Suisses.

D'autre part, le butin fait à Grandson et à Morat devint une cause de discorde. De vives réclamations s'élevèrent au sujet de la répartition inégale des dépouilles bourguignonnes. Les trois cantons primitifs (Waldstetten) avaient vainement démandé part égale pour tous les États de la Ligue ; Berne et les autres villes partirent du principe que chaque État devait recevoir en proportion des forces qu'il avait mises sur pied.

D'autres conflits surgirent à l'occasion de la prépondérance que les villes prétendaient exercer sur les autres États campagnards, composés de Schwytz, Uri, Unterwald, Zug et Glaris; tandis que le parti des villes était formé de Berne, Zurich et Lucerne.

Une scission complète était sur le point de se produire, quand Fribourg et Soleure demandèrent à entrer dans la Confédération. Cette demande vint compliquer encore la querelle. « Les deux villes, dit Daguet

dans son histoire de la Suisse, avaient sans doute mérité leur admission, l'une par sa belle conduite dans la dernière guerre, l'autre par une fidélité de deux siècles. Mais l'annexion de Fribourg et de Soleure, en portant à cinq le nombre des *États-Villes*, eût établi l'*égalité des voix,* en Diète, en faveur de ce parti, qui avait déjà la prépondérance numérique et qui cherchait sans cesse à s'agrandir par de nouvelles conquêtes. »

Les *États campagnards* s'opposèrent vivement à l'admission de Fribourg et de Soleure. Berne, Lucerne, Zurich, comme pour braver cette opposition, firent une alliance particulière et perpétuelle avec ces deux villes. Les vallées forestières étaient, depuis 1333, unies à Lucerne par le traité des Quatre-États, lien plus étroit que celui des cantons suisses en général; elles sommèrent Lucerne de résilier un contrat opposé au leur. Cet État ayant persisté dans son alliance séparée les Waidstetten songèrent à l'en faire repentir en lui créant des difficultés intérieures : ils

excitèrent les pâtres d'Entlibourg à secouer le joug de Lucerne et à former, à l'exemple des vallées forestières, un État démocratique indépendant (1).

Ainsi, de toutes parts, grandissait l'irritation. Pour essayer de rétablir la concorde, on convoqua plusieurs diètes qui n'amenèrent aucun résultat. Une dernière réunion qui devait être décisive, fut fixée à Stanz. Elle s'ouvrit peu de jours avant les fêtes de Noël de l'an 1481 et comptait dans son sein les hommes les plus influents et les plus célèbres de la Confédération. Zurich avait envoyé son héros, Waldmann ; Berne, l'avoyer Guillaume de Diesbach ; Lucerne, le vieil avoyer Gaspard de Hauestein ; Uri, son landammann

(1) Quelques pourparlers eurent lieu à la journée de Morat, entre l'aubergiste Am-Stalden d'Entlibourg et le landamman Bingler, d'Obwald. Lucerne, que ces entrevues inquiétaient, fait aussitôt saisir Am-Stalden qui est jété dans la tour-de-l'eau (Wasserthurm) et appliqué à la torture. L'infortuné guerrier eut beau implorer son pardon à genoux et découvrir sa poitrine sillonnée de cicatrices, toute la grâce qu'il obtint fut de périr par le glaive au lieu d'avoir les membres brisés par l'horrible supplice de la roue. (24 novembre 1478.)

Jean d'Altinghausen. Les deux Schilling de Lucerne, le père et le fils, l'un chancelier, l'autre prêtre, servaient de secrétaires.

Les questions à régler étaient celles des dépouilles bourguignonnes, des conquêtes de Berne et de Fribourg, de l'admission de cette dernière ville et de Soleure dans le corps helvétique ; car Fribourg entretenait soigneusement le tilleul planté après la défaite de Charles de Bourgogne, et Soleure continuait de regarder avec orgueil le drapeau de son canton, tout percé par les coups des lances bourguignonnes. Mais au lieu de se toucher la main, comme c'était la coutume entre bons Suisses, les Confédérés, en arrivant à Stanz, se jetaient des regards menaçants. A peine les députés eurent-ils échangé quelques paroles, qu'ils en vinrent aux outrages. En vain Fribourg et Soleure offrirent généreusement de se désister de leur demande et de leurs prétentions ; cette concession faite à la paix générale ne put toucher les cœurs.

Après trois jours d'invectives réciproques,

on se sépara avec de telles démonstrations de colère, que l'on répétait partout dans le bourg de Stanz : « Ce que n'ont pu ni l'Autriche, ni la Bourgogne, la discorde le fera ; le dernier jour de la Suisse est arrivé. »

En effet, la Suisse allait être déchirée par la guerre civile. Tout accommodement semblait impossible ; la ruine de la jeune et florissante Confédération était sur le point de s'accomplir.

Le curé de Stanz était alors Henri Imgrund, aussi grand serviteur de Dieu que bon citoyen. Pendant qu'il songeait avec tristesse aux dangers que courait la patrie, le souvenir de Nicolas de Flüe lui apparut comme un espoir et une consolation. Il crut que la vertu du saint ermite et la confiance qu'elle inspirait, pourraient sauver la Suisse.

Il part donc en toute hâte pour le Ranft, durant la nuit, à la clarté des étoiles.

Il était presque jour quand Henri Imgrund vint frapper à la porte de l'ermitage. Le frère Nicolas était absorbé dans la méditation.

« Mon frère, lui dit le voyageur, la Suisse

« est en ce moment menacée d'un grand « danger ; si Dieu ne vient à notre secours, « le sang coulera bientôt, et ce n'est plus « l'épée de Charles le Téméraire qui le ré- « pandra, mais la main des Confédérés. Ras- « semblés à Stanz, ils vont se séparer, et « demain peut-être, courir aux armes. J'ai « prié le Seigneur de détourner ce fleau de « notre malheureuse patrie, et le Seigneur « ne m'a pas écouté. Mais il m'a inspiré une « sainte pensée : c'est de venir vous trouver « et de vous conjurer d'avoir pitié de notre « malheureuse Suisse.

« Hâtez-vous, mon frère, le temps presse, « parlez aux Confédérés ; quelque chose me « dit là, au fond du cœur, qu'ils entendront « votre voix bien-aimée. »

— « Oui, j'irai à Stanz », répondit Nicolas, plein de l'esprit de Dieu. « Frère, annoncez « aux Confédérés que je veux leur adresser « quelques paroles d'amitié. »

Henri Imgrund reprit son bâton de voyage. Il entrait à Stanz au moment où les membres de la Diète s'apprêtaient à partir.

« Restez, le frère Nicolas veut vous parler », leur dit-il. A ce nom vénéré, les députés se dirigèrent vers l'Hôtel-de-Ville. La salle fut en un instant remplie : pas un des Confédérés ne manquait au rendez-vous.

Cependant, Nicolas gravissait, aussi vite que son âge le lui permettait, la grande rue de Stanz, saluant de côté et d'autre les habitants, qui ouvraient leurs fenêtres pour le voir passer.

Il tenait d'une main un bâton, de l'autre un chapelet; il était pieds nus et tête nue, comme toujours.

Des cheveux blancs ornaient sa tête amaigrie et tombaient abondants sur ses épaules ; une barbe épaisse divisée en deux touffes, couverte de givre, embellissait sa figure vénérable. Toute sa personne inspirait un profond respect; il marchait les yeux baissés et dans l'attitude du recueillement. Ses lèvres murmuraient une prière.

A peine le curé de Stanz, debout sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, eut-il aperçu l'ermite, qu'il entra dans la salle des confé-

rences en s'écriant d'une voix oppressée par la joie :

« Le frère Nicolas ! »

Nicolas, soutenu par deux paysans, montait péniblement les marches de l'Hôtel-de-Ville.

A la vue du saint vieillard dont l'œil rayonnait d'une lumière surnaturelle, tous les Confédérés se levèrent, se découvrirent et inclinèrent respectueusement la tête.

La vertu a une autre puissance que la force. Quelques-uns de ces magistrats portaient sur leur figure la trace de l'épée des Bourguignons ; pas un n'eût consenti, au prix de sa vie, peut-être, à saluer Charles le Téméraire, et spontanément ils courbaient leur front devant un pauvre solitaire, qui n'avait pour sceptre qu'un bâton.

Il y eut parmi les spectateurs un moment de vive anxiété.

Qu'allait dire le saint messager?

Nicolas, semblable à un prophète des temps bibliques, la tête haute, parla en ces termes à l'assemblée :

« Chers seigneurs, fidèles Confédérés,
« soyez salués au nom de Jésus! que Dieu
« soit toujours avec vous. »

« Je viens ici conduit par un esprit de
« charité que je voudrais vous inspirer. C'est
« un vieillard, c'est un homme débile, qui
« vient à la voix d'un ami vous parler de la
« patrie. L'art et la science me sont étran-
« gers. Je ne puis vous donner que ce que
« je tiens de Dieu. Je croyais qu'il ne me
« restait plus qu'à prier dans la solitude
« pour notre chère et bien aimée patrie ;
« mais, voilà que mon frère, le digne pas-
« teur de Stanz, vient, les larmes aux yeux,
« me conjurer de vous apporter des paroles
« de paix et de concorde. Il veut que je
« vous harangue à propos de vos discordes
« qui peuvent entraîner la ruine de la patrie.

« Je veux vous donner conseil dans toute
« la sincérité de mon cœur, et je vous parle
« comme Dieu m'inspire de vous parler. Je
« vous souhaite beaucoup de bien, et, si
« j'étais capable de vous en faire un peu, je
« voudrais que mes paroles vous portassent

« à la paix. Mes bons amis, vous voilà divi-
« sés, et dans quel moment? après que Dieu
« vous a fait triompher dans trois grandes
« batailles! Vous avez donc oublié la main
« puissante qui vous a donné la victoire? Si
« Dieu n'avait pas été avec vous à Grandson,
« à Morat, à Nancy, pensez-vous que vous
« auriez vaincu les Bourguignons?

« O chers Confédérés! traitez vos affaires
« avec de bons sentiments, car un bien en
« amène un autre. Songez que c'est à une
« constante union que vous et vos pères
« devez votre prospérité! Maintenant que,
« grâce à la concorde qui régnait parmi
« vous, Dieu vous a accordé de si belles vic-
« toires, voudriez-vous, par jalousie et par
« cupidité pour un partage de butin, vous
« séparer et vous perdre réciproquement?

« Gardez-vous bien de toute discussion,
« de toute défiance; en Dieu on doit tou-
« jours trouver la paix! Dieu qui est la paix
« même n'est sujet à aucun changement;
« mais la discorde est sujette au changement
« et elle détruit tout.

« C'est pourquoi je vous conjure, chers « Confédérés des campagnes ; recevez dans « votre alliance les deux bonnes villes de « Fribourg et de Soleure ; elles vous ont « prêté un fidèle secours dans le danger : « elles ont souffert avec vous dans la bonne « et dans la mauvaise fortune ; elles ont « beaucoup perdu pour votre cause.

« Je ne veux pas seulement vous exhorter « et vous conseiller, mais je vous supplie ins- « tamment, parce que je sais que c'est la « volonté de Dieu.

« Il viendra un temps où vous aurez un « bien grand besoin de son secours et de son « appui.

« Et vous, Confédérés des villes ! renoncez « à ces droits de garantie, que vous avez « établis avec ces deux villes, car ils sont « une cause de discorde. N'étendez pas trop « loin le cercle de la Confédération, afin de « maintenir d'autant mieux la paix et l'unité « et de jouir en repos de votre liberté si « chèrement achetée.

« Ne vous chargez pas de trop d'affaires

« à l'extérieur, et ne vous alliez pas à des
« puissances étrangères.

« N'acceptez, chers Confédérés, ni pré-
« sents, ni subsides d'argent, afin de ne
« point paraître avoir vendu votre patrie
« pour de l'or, afin que la jalousie et
« l'égoïsme ne germent point parmi vous et
« n'empoisonnent pas vos cœurs.

« Conservez dans toutes vos relations
« votre équité naturelle, partagez le butin
« selon les services; les terres conquises,
« d'après les localités. Ne vous laissez jamais
« entraîner à des guerres injustes par espoir
« de pillage; vivez en paix et en bonne
» intelligence avec vos voisins. S'ils vous
« attaquent, défendez vaillamment la patrie
« et combattez en hommes de cœur.

« Pratiquez la justice à l'intérieur et aimez-
« vous les uns les autres, comme des alliés
« chrétiens. Ne vous immiscez pas dans des
« querelles étrangères, ne vous montrez
« redoutables qu'à ceux qui tenteraient de
« vous opprimer; surtout, évitez les discus-
« sions.

« Chers Confédérés, je ne veux pas quitter « Stanz, sans que vous vous serriez la main, « comme de bons Suisses, en signe de récon- « ciliation.

« Que Dieu, le tout-puissant, vous bénisse, « qu'il protège vos villes et vos champs, « qu'il vous soit toujours propice, comme il « le fut jusqu'à ce jour et soit avec vous « pendant toute l'Éternité. »

Pendant qu'il parlait ainsi, Nicolas promenait son doux regard sur le cercle des Confédérés et tendait la m in droite comme pour demander l'aumône.

Il avait à peine achevé, que les députés se levaient de leurs sièges, se jetaient dans les bras les uns les autres et se serraient la main pour sceller la paix ; puis, tous, d'une seule voix, s'écrièrent :

« Vive le frère Nicolas ! »

« Vive Jésus ! reprit l'ermite, en saluant l'assemblée, vive son saint nom ! »

C'était le samedi de la fête de saint Thomas, 22 décembre 1481.

A ces joyeuses acclamations, Stanz com-

prit que le serviteur de Dieu venait de remporter une grande victoire ; et à son passage dans les rues, tous les habitants le saluaient de leurs applaudissements.

« Dieu donna sa grâce aux paroles du saint anachorète, dit le vieux chroniqueur Tchudi, au point qu'en une heure toutes les difficultés furent aplanies. »

Les Confédérés, d'après le conseil de Nicolas de Flüe, reçurent dans leur ligue les villes de Fribourg et de Soleure; les anciens traités d'alliance furent confirmés et on les consolida en leur donnant pour bases de nouvelles lois reçues à l'unanimité.

La pacification de tous les cantons de la Suisse, le maintien de l'ordre public et du pouvoir des magistrats contre les perturbateurs, le partage du butin d'après la règle qu'avait donnée frère Nicolas ; tels furent les points sur lesquels tombèrent d'accord, le jour même, ces Confédérés, qui avaient lutté si longtemps et avec tant d'animosité. Ce résultat inespéré était dû à la sainteté de frère Nicolas !

L'ermite retourna le soir même dans sa paisible solitude.

A Stanz, on sonna les cloches en signe de joie. Ce concert de jubilation retentit d'un lieu à l'autre, le long des lacs et des vallées, à travers les villages et les villes de toute la Suisse, depuis les hauteurs du Saint-Gothard, couvertes de neiges, jusqu'aux plaines riantes de Thurgovie. Partout l'allégresse fut aussi grande qu'après les victoires de Grandson et de Morat. C'était à juste titre : là, les Confédérés avaient sauvé leur patrie des ennemis étrangers ; ici, ils la sauvaient de leurs propres passions.

Le vrai libérateur était Nicolas de Flüe Tous se plurent à le reconnaître.

Dans les lettres authentiques que chaque délégué rapporta de l'assemblée de Stanz, dans son pays, on lit :

« Tous les envoyés doivent en premier lieu faire connaître à leur pays la fidélité, la sollicitude, le dévouement qu'a montrés le pieux frère Nicolas dans cette affaire, et c'est

à lui qu'on doit rendre grâces de ce qui s'est fait. »

Les autres cantons exprimèrent à l'envi leur reconnaissance au bon anachorète, en lui offrant des ornements pour sa chapelle. Quels autres dons auraient pu lui être agréables ? Il accepta cependant de Fribourg une pièce d'étoffe pour remplacer sa robe qui tombait en lambeaux. Les Bernois lui firent cadeau d'un vase sacré. Il les remercia dans une lettre où sa tendresse patriotique et chrétienne sut enfermer des conseils précieux.

Nul, plus que lui n'éprouvait le sentiment de reconnaissance envers Dieu, à qui il renvoya humblement tout l'honneur du succès.

Les chefs de la Confédération réconciliés confirmèrent officiellement cette gratitude dans le protocole de Stanz, et le secrétaire, Melchio Buss, de Lucerne, y consigna *que les députés doivent emporter le souvenir de la fidélité, des peines et des travaux que le pieux Nicolas de Flüe s'était donnés dans cette occasion ; qu'il est de leur devoir de lui*

en être reconnaissants et, à cet égard, chaque député doit propager ces sentiments.

Le secrétaire de l'État de Soleure apporta au solitaire une lettre de félicitation et vingt ducats d'or pour fonder une messe annuelle d'action de grâces.

Le Conseil de Constance lui écrivait :

Au pieux et dévot frère Nicolas, notre bien cher ami, en lui demandant sa médiation dans une affaire d'intérêt local et une part dans ses prières. Par une attention délicate, le bon curé de Stanz lui présenta un bouquet des plus belles fleurs cueillies au Grütli ; l'ermite se hâta de l'offrir à la Vierge immaculée.

Le ton d'antique cordialité qui distingue la réponse de Nicolas à la lettre de Berne, nous engage à la transcrire ici telle qu'elle a été dictée par le Bienheureux.

« Aux révérends, pieux et sages avoyers et conseillers de la ville de Berne :

« Révérends,

« Je vous salue au nom de Jésus et vous

« souhaite toutes sortes de biens, et à moi,
« pour récompense dernière, le Saint-Esprit !

« Tout d'abord, je vous remercie de votre « don bienveillant ; j'y vois une preuve de « votre affection qui me réjouit plus que le « don lui-même. Votre messager me l'a remis « fidèlement ; je le recommande à votre bien- « veillance.

« Ayez soin de maintenir la paix et la « concorde parmi vous, car vous savez com- « bien cela est agréable à celui de qui pro- « viennent toutes choses. Quand on vit selon « Dieu, on conserve toujours la paix, qui « ne peut jamais être troublée en lui.

« Protégez les veuves et les orphelins, « comme vous avez fait jusqu'ici. S'il vous « arrive du bien dans le monde, remerciez- « en Dieu afin qu'il vous en accorde la con- « tinuation dans le ciel. Réprimez les vices « publics, exercez toujours la justice. Gravez « profondément dans vos cœurs le souvenir « de la passion de Jésus-Christ, et vous en « ressentirez de grandes consolations dans « les moments d'adversité.

« On voit de nos jours un grand nombre « de personnes qui ont des doutes sur la foi « et que le démon tente. Mais pourquoi « avoir des doutes? La foi d'aujourd'hui est « la même que celle qui a toujours été.

« Je ne doute nullement que vous soyez « de bons chrétiens, mais je vous écris ceci « pour vous exhorter, afin que si le malin « esprit tentait quelqu'un, il puisse lui résis- « ter avec d'autant plus de courage.

« Que le Seigneur soit avec vous!

« Donné le jour de sainte Barbe, l'an 1482.

« J'ai fait mettre mon propre sceau sur « cette lettre.

« Moi, le frère Nicolas de Flüe (1). »

(1) Le butin conquis sur les Bourguignons et qui avait été l'objet de si vives discussions, fut partagé à Lucerne, le 17 mars 1483, par les huit cantons et les deux villes alliées. La plus parfaite équité présida à ce partage.

CHAPITRE XXI

NICOLAS DE FLUE MÉDIATEUR DE LA PAIX
ENTRE LES CONFÉDÉRÉS ET L'ARCHIDUC SIGISMOND
ENTRE LES CANTONS ET CONSTANCE

Il s'offrit pour le salut de son peuple et pour mériter un nom éternel.

(MACH. VI, 44)

La diète de Stanz ne fut pas la seule occasion dans laquelle Nicolas de Flüe eut à intervenir pour le bien de sa patrie.

Tous les historiens s'accordent à attribuer aux prières de Nicolas les relations pacifiques qui s'établirent entre la maison d'Autriche et la Suisse, et unirent dès lors ces deux pays, naguère irréconciliables.

Au mois de mars 1473, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, avait fait savoir

par un ambassadeur à la diète fédérale, assemblée à Lucerne, qu'il avait pris sous sa protection l'archiduc Sigismond et qu'il le défendrait au prix de son corps et de son sang.

C'était une menace pour la Confédération. Mais tout à coup les affaires prennent un autre aspect. Sigismond oublie ses anciennes rancunes, et fait alliance avec les cantons par le raité du 11 février 1474.

Chaque parti restait sans être inquiété, en possession des pays, villes et villages qu'il avait conquis jadis. Cette paix fut accueillie avec une joie extraordinaire, et fêtée de toutes parts.

Un contemporain, Henri de Grundelfinger, parle ainsi de ces événements ; et il est l'interprète de l'opinion de tous :

« Nous avons la conviction et nous croyons indubitablement que le bon Dieu a jeté des regards favorables sur notre forte Confédération et que, grâce à l'intercession de ce pieux et vénérable ermite Nicolas, il a bien voulu la guérir et la délivrer de beaucoup

d'angoisses, de ruines et de faiblesses, et conserver cette heureuse alliance. »

Passant ensuite à la guerre de Bourgogne, il ajoute :

« En effet, où trouver un intercesseur plus puissant, plus pieux, plus favorisé de Dieu, plus avancé dans les voies de la perfection chrétienne que frère Nicolas ? Si nos Confédérés ne l'avaient eu pour eux dans ces guerres de Bourgogne, près de Grandson et de Morat, sans doute, c'en eût été fait de notre Confédération : sa puissante intercession et celle d'autres pieux chrétiens, ont trouvé grâce devant Dieu. »

Une autre affaire réclama l'intervention de l'ermite du Ranft. Un conflit s'était élevé entre la Confédération et la ville de Constance. Cette ville avait reçu de l'empereur Sigismond, par lettres patentes datées de 1447, juridiction de vie et de mort sur le canton de Thurgovie. Lorsque, en 1460, les Confédérés eurent fait la conquête de Thurgovie et que, par un traité de paix, ils en eurent dûment pris possession, ils ne cessè-

rent de revendiquer auprès de Constance, le droit d'exercer eux seuls juridiction entière.

Les magistrats de Constance, tout désireux qu'ils étaient d'éviter une querelle avec les Confédérés, n'avaient pu cependant arriver à un accommodement dans l'entrevue qui eut lieu le 15 juin 1480, à Lucerne.

En vain, de son côté, Berne avait fait tous ses efforts pour amener un arrangement à l'amiable. Les choses en étaient là, lorsque, un mois à peine après le pacte de Stanz, la ville de Constance eut recours à Nicolas de Flüe et lui demanda l'appui de ses prières et de son intervention officieuse, en lui exposant les prétentions réciproques et les propositions faites de part et d'autre afin d'arriver à un accommodement.

Elle lui envoya en même temps une copie du document impérial de 1447.

La réponse de Nicolas est du 30 janvier 1482.

Il salue les autorités, suivant son habitude, au nom de Jésus. Il leur souhaite toute

espèce de bonheur et leur dit qu'il ne peut rien y avoir d'équitable qui ne vienne de Dieu. Ses conseils auront d'ailleurs pour but la paix. Il prie donc les magistrats de Constance de se montrer faciles dans les négociations, car un bien en amène un autre. Si le différend ne pouvait être aplani, *ils eussent à laisser le droit devenir mal.*

Par ces paroles un peu obscures, le Bienheureux voulait dire que la ville, au pis aller devait savoir se résigner à un moindre mal, plutôt que de s'en attirer un plus grand, en voulant à tout prix sauver ses droits absolus.

Les prières et l'intervention du saint ne furent point inutiles. Les députés fédéraux n'avaient pas oublié l'apparition de Nicolas à Stanz, le 22 décembre 1481 ; et leur reconnaissance n'était point affaiblie. Les négociations, presque rompues alors, furent donc reprises et conduites à bonne fin au mois de janvier. 1483. Les cantons reprendraient la somme de trois mille florins déposée en gage à Saint-Gall.

La ville de Constance devait rendre en

Thurgovie bonne et sévère justice ; en cas de négligence, les cantons exerceraient la haute surveillance.

Ces dispositions subsistèrent jusqu'en 1500 : alors, par droit d'héritage, toutes les juridictions furent réunies et dévolues à la Confédération.

CHAPITRE XXII

MORT DE NICOLAS DE FLUE
HONNEURS RENDUS A SA MÉMOIRE

> La mort du juste est précieuse aux yeux de Dieu.
>
> Ps. 115, v. 15.)

Riche en bonnes œuvres devant Dieu et devant les hommes, frère Nicolas approchait de sa soixante-dixième année. Or, nous l'avons vu, dans une apparition mystérieuse où trois hommes se présentèrent à lui, comme l'image de la sainte Trinité, le Bienheureux avait reçu l'assurance qu'à l'âge de soixante-dix ans il serait délivré de toutes ses peines et souffrances. Plusieurs motifs lui faisaient croire que l'anniversaire de sa naissance serait le jour heureux de son entrée dans le repos éternel.

Le moment était en effet venu. Dieu avait une plus belle couronne que celle d'une vie sainte à donnerà son serviteur fidèle : il l'appelait dans le ciel. Mais avant de mourir Nicolas devait remplir la mesure de ses douleurs et de sa gloire.

Dieu lui envoya une maladie aigüe ; des souffrances indicibles le pénétrèrent jusqu'à la moëlle des os ; et ces effroyables douleurs durèrent huit jours, pendant lesquels son corps fut comme anéanti. Calme dans ces tortures, résigné sous la main qui l'éprouvait, il bénissait le Seigneur et exhortait ceux qui entouraient son lit de mort à vivre ici-bas de manière à pouvoir quitter cette terre de l'exil avec une conscience calme.

« La mort est terrible, disait-il, mais il est bien plus terrible encore de tomber entre les mains du Dieu vivant. »

Les souffrances s'étant un peu calmées, frère Nicolas, avec toute l'ardeur de sa piété, désira recevoir le corps adorable du Sauveur et être fortifié par le sacrement de l'Extrême-Onction.

Son ami Henri Imgrund était accouru à la première nouvelle de sa maladie. Près du mourant se tenaient son fidèle compagnon, le frère Ulrich, le curé de Stanz et une pieuse anachorète, nommée Cécile, qui, après la mort du Bienheureux, mena pendant soixante-dix ans encore cette vie solitaire, dans une cellule voisine. Dorothée était là avec ses enfants.

En leur présence, Nicolas reçut les derniers sacrements avec une humilité profonde. Lorsque le curé de Stanz s'avança tenant entre ses mains le corps du Sauveur, Nicolas tendit ses bras à demi glacés vers son Rédempteur et son juge, essaya de se relever de sa pauvre couche, pour recevoir à genoux son divin Maître. Son âme était ravie : Enfin, il allait être réuni à ce Dieu qu'il avait servi fidèlement sur la terre, et dont l'amour avait toujours occupé son cœur. Il remercia le Seigneur de tous les bienfaits qu'il lui avait dispensés. Puis, absorbé dans une prière continuelle, dans la ferveur même de ses actions de grâces et de ses louanges,

il exhala son âme, en invoquant les noms de Jésus et de Marie. C'était le 21 mars 1487, le jour même où, soixante-dix ans auparavant, il était né pour la gloire de Dieu et l'édification des fidèles.

« Ainsi, dit Goerres, sortit de terre un homme qui, dans son vallon retiré, apparut environné de lumière, comme un ange qui descendrait du ciel. »

A peine eut-il expiré dans le baiser du Seigneur, que tous embrassèrent sa dépouille et l'arrosèrent de leurs larmes. La consolante espérance de son éternelle félicité ne pouvait empêcher leur cœur d'éprouver une vive douleur : ils se voyaient privés de la chère présence du Bienheureux.

La mort de frère Nicolas répandit le deuil dans tout le peuple.

On vantait la sainteté de sa vie, la sagesse de ses conseils, les effets miraculeux de son intercession.

Chaque maison pleura le pieux anachorète, comme si le père de famille lui-même venait de mourir.

Les ateliers furent fermés; les affaires et les travaux furent suspendus.

Tous les prêtres des environs se rendirent à Sachseln pour les funérailles du Bienheureux. Plusieurs milliers de villageois accompagnèrent le corps qui fut porté en grande pompe et inhumé dans l'église de Saint-Théodore. Nicolas avait voulu être enseveli dans le tombeau de ses aïeux.

Une pierre sépulcrale porte cette épitaphe :

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE
SE RETIRA DANS LA SOLITUDE
POUR SERVIR DIEU :
IL Y VÉCUT VINGT ANNÉES SANS PRENDRE DE NOURRITURE, IL MOURUT LE JOUR DE LA SAINT BENOIT 1484

Les cantons reconnaissants firent célébrer des services solennels en l'honneur du pacifique libérateur de la patrie.

Sigismond, archiduc d'Autriche, montra qu'il n'avait point oublié l'efficace intervention de l'erm du Ranft et fit dire pour lui cent messes de *Requiem*.

CHAPITRE XXIII

RENOMMÉE UNIVERSELLE DE LA SAINTETÉ DU BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE

Les louanges accompagnent la mémoire du juste.

(Prov. x, 7.)

Le jour même des funérailles du serviteur de Dieu, une multitude de malades qui l'invoquaient avec confiance se virent délivrés de leurs infirmités, en présence du peuple émerveillé.

Thomas et Rodolphe Pauli, de Lungers, conduits à Sachseln, en proie à une violente fièvre, furent guéris instantanément.

Dorothée et deux de ses parents eurent la consolation de voir le Bienheureux trois jours après sa mort, à l'endroit même où s'é-

lève aujourd'hui une chapelle sur le Flueli. Nicolas planait dans les airs environné d'une telle splendeur que leurs yeux avaient peine à en soutenir l'éclat. Le Bienheureux tenait dans sa main droite un drapeau blanc, sur lequel était représentée une patte d'ours, comme symbole de sa persévérance dans les combats. Il était victorieux, comme on le lui avait prédit.

La mémoire de Nicolas de Flüe devint bientôt l'objet d'une vénération extraordinaire.

Dieu a continué à son fidèle serviteur la grâce des miracles qu'il lui avait accordée de son vivant.

Les pèlerinages à Sachseln, au tombeau du Bienheureux, ne tardèrent pas à devenir fréquents. On accourait de toutes les parties de la Suisse. Des protestants mêmes s'y rendaient en cachette. La France, l'Alsace et la Lorraine ; la Souabe et d'autres contrées de l'Allemagne ; l'Italie, les Pays-Bas, et même la Hongrie, envoyérent leurs pieux pèlerins.

Des cardinaux, des évêques, des princes, des comtes, des ambassadeurs vinrent s'age-

nouiller auprès de ce tombeau vénéré et implorer l'intercession de Nicolas de Flüe, sa protection et son secours dans des affaires difficiles.

L'affluence toujours croissante des visiteurs fit sentir la nécessité de construire au Ranft une autre chapelle plus spacieuse, qui fut terminée de 1501 à 1504.

En 1580, le saint archevêque de Milan, Charles Borromée, vint à Sachseln. On lui présenta une image du Bienheureux et il s'écria : « *Veramente! questa e una effigie d'un grand uomo!* (C'est vraiment l'image d'un grand saint homme).

Un ami du cardinal, le chevalier Lussi, de Stanz, l'ayant prié alors de vouloir prendre en main la cause de la canonisation de frère Nicolas, il répondit, en promettant son appui, que la sainteté et les miracles de Nicolas lui étaient assez connus et que le saint solitaire lui semblait mériter cet honneur (1).

(1) Le Bienheureux Pierre Canisius vint plus tard au tombeau de Nicolas de Flüe, il écrivit la vie du saint ermite et se fit un devoir de propager sa dévotion.

Bientôt aussi, on vit des communes, des paroisses et même des cantons entiers se rendre en procession au tombeau du Bienheureux. Un protocole de l'État d'Obwald, daté de 1556, renferme ces simples paroles : « chaque paroisse doit faire une procession au tombeau du frère Nicolas. » Uri, Schwytz, Art, Lucerne, Malters et d'autres localités suivirent cet exemple. L'usage de ces processions s'est maintenu jusqu'à nos jours.

CHAPITRE XXIV

BÉATIFICATION DU SERVITEUR DE DIEU

Dieu redira éternellement votre nom : Paix de la justice et honneur de la piété.

(Baruch V, 4.

L'attente de la béatification proprement dite se prolongea bien plus qu'on ne le pensait tout d'abord. Charles Borromée était mort en 1583 et n'avait pas eu le temps de tenir sa promesse. Plus d'un siècle s'écoula avant que l'on commençât les enquêtes officielles.

Il faut chercher la cause de ce retard dans les malheurs des temps qui suivirent de près la mort du saint ermite La Réforme avait pénétré en Suisse.

Un premier procès de béatification, com-

mencé en 1495 d'un accord unanime entre les sept cantons catholiques de la Suisse et le nonce Octave Paravicini, n'avait pas abouti. Une enquête spéciale faite en 1625 ne fut point ratifiée, par défaut de quelques formalités. Enfin, le procès terminé en 1648 eut pour résultat la béatification du serviteur de Dieu, en vertu d'un bref de Clément IX, en date du 8 mars 1649. Le 26 septembre 1671, Clément X, accorda aux cantons catholiques et au diocèse de Constance la permission de célébrer la fête de frère Nicolas.

Il ressort des Actes du procès que le frère Nicolas était déjà, dans sa solitude, l'objet d'une vénération profonde, aussi bien de la part de ses compatriotes que de la part des nombreux pèlerins étrangers qui venaient le visiter. Après sa mort, cette vénération se manifesta d'une manière plus éclatante, avec le consentement du clergé et des magistrats.

Ce culte, accru encore par les miracles obtenus grâce à l'intercession du Bienheureux, prit bientôt une extension qui devait vérifier cette parole : « La voix du peuple, c'est la

voix de Dieu. » Cette canonisation populaire, si nous pouvons employer une telle expression, l'Église, dans son langage officiel, l'appelle un *culte immémorial* et, dans la procédure juridique de la béatification, elle est présentée comme un puissant argument en faveur de la cause.

Le Bienheureux Nicolas de Flüe avait été enseveli dans l'Église paroissiale de Sachseln, à côté de la chapelle de la Sainte Vierge. Son tombeau, formé de grandes pierres, fut entouré d'une balustrade en fer, sur laquelle on plaça son effigie. Mais ce tombeau ne semblait plus répondre à la réputation de sainteté toujours croissante du vénérable ermite. Quinze ans plus tard, l'abbé des Bénédictins d'Engelberg fit ériger une magnifique chapelle à côté de l'église.

Quand on procéda à l'exhumation des ossements du Bienheureux, pour les enfermer dans le nouveau tombeau, un doux parfum s'exhala de ces restes vénérés. L'évêque de Lausanne et d'autres personnages mentionnés dans les Actes de la béatification, furent

guéris de diverses infirmités. Quelques personnes éloignées virent une splendeur éclatante s'élever de la tombe jusqu'au ciel.

Aujourd'hui, le voyageur qui se rend à Sachseln aperçoit de loin une belle église élevée en l'honneur du Bienheureux Nicolas de Flüe. Commencée en 1672, elle n'a été terminée qu'après six ans d'un travail assidu. C'est une des plus vastes du pays d'Unterwald. La voûte s'appuie sur de magnifiques colonnes de marbre. Au fond de la nef principale, une riche couronne, que supporte une élégante colonnade, abrite le corps du Bienheureux de Flüe, qui est agenouillé.

Avec quels religieux sentiments de curiosité et de vénération le pèlerin considère ces saintes reliques ! Elles sont pour lui un gage qu'il n'adresse pas en vain ses prières au ciel. Les nombreux *ex voto* qui tapissent les murailles du sanctuaire sont les témoins irrécusables des faveurs obtenues.

Grand nombre d'objets ayant appartenu au Bienheureux Nicolas sont pieusement conservés à Sachseln. On y voit le pauvre

habit d'ermite dans lequel il mourut, et le sceau dont il avait l'habitude de se servir et qui représente Marie avec Jésus enfant.

Un de ses bâtons de voyage est au couvent de Rathausen, près de Lucerne ; un autre est la propriété de la famille Techtermann, à Fribourg. Une tunique du Bienheureux est conservée dans l'église de Saint-François-Xavier, à Lucerne.

Par un sentiment facile à expliquer, le canton d'Unterwald a choisi Nicolas de Flüe pour son patron.

L'antique et célèbre abbaye de Saint-Maurice a fait construire, à Aigle, une belle église gothique, sous le vocable du Bienheureux.

Dans le canton de Lucerne, en vertu d'un rescrit épiscopal et d'une décision du Grand-Conseil datée de 1842, le sixième dimanche après Pâques est consacré à la mémoire de Frère Nicolas. La Suisse catholique tout entière montre, par sa dévotion envers le saint ermite du Ranft, qu'elle conserve le reconnaissant souvenir de ses vertus et de ses bienfaits.

CHAPITRE XXV

ESPOIR DE LA PROCHAINE CANONISATION DU BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE

> Dieu nous donne dans ses saints tout à la fois un secours et un exemple.
>
> (SAINT LÉON-LE-GRAND)

Sur la demande des évêques et des magistrats catholiques de la Suisse, sur les instances de la *Société suisse de Pie IX* (1), la cause de la canonisation du Bienheureux Nicolas de Flüe fut confiée à son Eminence le Cardinal de Reissach.

Tout paraissait promettre un résultat favorable. L'information juridique avait pu être achevée. Ses conclusions sont inspirées par

(1) Voir Appendice VII, la lettre des Évêques suisses.

cette pensée de saint Léon le Grand : « Dieu nous donne dans ses saints tout à la fois un secours et un exemple. » Faisant l'application de cette parole à l'époque actuelle, où une guerre si impie et si acharnée a été déclarée à l'Église et à la morale chrétienne, le postulateur signale l'opportunité des exemples extraordinaires de pénitence et de dévotion du Bienheureux Nicolas de Flüe, comme un remède efficace aux maux de l'Église et de la patrie. Il rappelle le culte immémorial rendu au Bienheureux Nicolas et établit, d'après d'innombrables témoignages, l'héroïsme de ses vertus. Qu'on nous permette de signaler ici, parmi ces témoignages, celui du Bienheureux Pierre Canisius. Il n'hésite pas à affirmer « que l'ermite fut enrichi de tant de grâces signalées, de tant de mérites et de vertus que, depuis bien des siècles, il ne s'est montré personne dans les pays voisins, qui marchât d'une manière plus parfaite dans les voies de sa vocation, en présence de Dieu et des hommes. Semblable à un astre resplendissant qui se lève à son temps, il

répandit sur la terre une telle clarté, qu'à cause de lui le Seigneur notre Dieu en recueillit des louanges et des bénédictions abondantes. »

Parlant de l'intégrité de la foi, il ajoute : « il est certain, avant tout, que le Bienheureux Nicolas, parmi ses Confédérés, dont il est parfaitement connu, a toujours professé fidèlement toutes les vérités de la foi ; qu'il y a persévéré, et que c'est dans l'union et l'obéissance à l'Église et à la religion chrétienne qu'il a atteint sa fin bienheureuse. Dieu a révélé à cet homme admirable et plein de vertu, de grands et profonds mystères. Le pieux ermite a tellement été éclairé d'en haut que, malgré sa simplicité et l'absence d'étude, il reçut la connaissance de secrets admirables touchant la très sainte Trinité. Doué de l'esprit prophétique, il découvrit à beaucoup de personnes des choses cachées, des dangers inaperçus. A d'autres, il donna de salutaires avis pour leur sanctification, sans aucune exception de personnes, aux riches comme aux pauvres, à ses conci-

toyens comme aux étrangers. On venait de toute part visiter le célèbre anachorète, recevoir ses conseils pour la conduite chrétienne, et on y trouvait la joie et le profit spirituel de son âme. C'est par l'inspiration de Dieu que le Bienheureux choisit cette vocation, dans la solitude. Pendant vingt ans, il mena cette vie si austère, si dure, si pleine d'abnégation, et il y persévéra sans interruption jusqu'à la fin de ses jours, dans la joie de son âme... La toute puissance de Dieu a voulu intervenir, même par des miracles, pour faire réussir les desseins de Nicolas, afin que nous comprenions qu'on doit juger l'arbre par ses fruits. »

« Quelle décision viendra couronner ces « informations? reprend le promoteur de la « cause. Elle ne peut être que celle-ci : le « bienheureux Nicolas, à cause de l'admi- « rable perfection de sa vie, doit être inscrit « parmi les héros. Or, la perfection de sa « vie se démontre par les vertus qu'il a pra- « tiquées d'une manière héroïque, et elle se « confirme par les dons surnaturels, surtout

« par les miracles, et par l'opinion constante « qui a toujours prévalu concernant sa sain- « teté. Il ne reste donc plus qu'à *donner la* « *réponse*, que sollicitent les évêques et les « fidèles de la Suisse, et particulièrement la « Société de Pie IX ».

Les dépositions des témoins, relativement aux vertus et aux miracles du Bienheureux Nicolas de Flüe, sont innombrables.

Un décret, en date du 12 août 1869, permettait de porter la discussion devant la S. Congrégation des Rites, sans l'intervention des Consulteurs. On espérait déjà que les fêtes solennelles de la canonisation seraient célébrées pendant le Concile du Vatican, en 1870.

Malheureusement le cardinal Reissach, zélateur de la cause, vint à mourir.

Les travaux du Concile furent longs et pénibles. Bientôt les événements politiques créèrent tant et de si graves difficultés à l'administration ecclésiastique, que le Souverain-Pontife et les Congrégations se trouvèrent

dans une impossibilité complète de prononcer définitivement sur la cause du Bienheureux.

CHAPITRE XXVI

CONCLUSION

Les pèlerins, qui visitent la petite église de Sachseln, voient sous le grand autel, parmi l'or et les pierreries, le corps d'un homme portant à son cou les décorations de plusieurs ordres militaires, entre autres la croix de saint Louis et celle de la légion d'honneur. Ce corps est celui de Nicolas de Flüe, ces décorations sont celles que ses descendants ont méritées au service de l'étranger.

L'amour de Dieu était la pensée de la vie de Nicolas de Flüe. Son amour pour son pays vint s'y fondre et s'y purifier. « Il sut, dit un de ses biographes (1) retrouver la patrie dans la religion et la religion dans sa

(1) Businger.

patrie ». Des noms plus célèbres sont écrits en lettres d'or dans les annales des autres peuples : aucun ne brille d'un éclat plus pur que celui du Bienheureux dont nous avons essayé de retracer la vie merveilleuse. Le patriotisme du solitaire de Ranft découle tout entier de la religion, et laisse bien au-dessous de lui l'héroïsme sauvage des anciennes républiques.

Lorsque Dieu suscite dans son Église quelque grand saint, dont la mémoire répand ses parfums sur les générations, il a toujours, dans sa sagesse, un but en vue duquel il fait choix de ses grâces et dirige les événements. Or le premier devoir d'un historiographe est d'étudier ces desseins de la divine Providence.

Nous présentons à l'édification du chrétien un saint qui a été un modèle dans toutes les conditions de la vie.

Les saints ont une double mission dans l'Église. Dieu leur assigne d'abord pendant leur vie terrestre, un rôle extérieur, qui répond aux besoins de leur temps, par l'exemple

d'une vie en opposition avec les mœurs dépravées de leur époque, ou par l'expiation volontaire de la pénitence dans le secret d'une existence cachée.

Quand ils ont achevé la vie de combat, pour entrer dans la gloire du triomphe immortel, ils ne cessent pas d'exercer leur salutaire influence, soit que leur renommée grandisse tout à coup, que leur mémoire devienne fameuse par l'éclat des miracles et que leurs reliques soient admises à l'honneur des autels; soit que leur nom paraisse tomber dans l'oubli, ou ne demeure un objet de vénération que pour quelques âmes pieuses. Mais ils reparaissent plus tard à l'horizon spirituel, comme des astres nouveaux. Leur gloire sort de l'oubli : le souvenir de leurs vertus se ranime dans les cœurs, et les exemples qu'ils ont donnés retrouvent toute leur efficacité.

De nombreux exemples prouvent qu'il y a coïncidence frappante entre les tendances d'un pays et d'une époque, au moment où vivaient les saints, et celui où le culte de ces

mêmes saints, bien des siècles après, est approuvé par l'Église.

Eh bien ! la vie merveilleuse, les vertus de Nicolas de Flüe répondent aux besoins de notre temps. Chaque saint n'a-t-il pas un pouvoir particulier pour nous obtenir les grâces et les faveurs en rapport avec les vertus dominantes qu'il a pratiquées lui-même, pour nous délivrer des maux qu'il a soufferts avec un mérite spécial ?

A ce point de vue, il est facile d'apprécier combien le Bienheureux Nicolas de Flüe est véritablement grand, combien il est destiné à grandir encore dans l'Église. Dieu ne semble le faire passer par tous les genres de vicissitudes que pour faire briller avec d'autant plus d'éclat les vertus toujours nouvelles de son serviteur, et le réserver à notre époque comme un modèle dans le discernement du vrai et du faux, du bien et du mal, dont la confusion est aujourd'hui à son comble. Quand toutes les conditions de la vie sont atteintes par le mal, ne faut-il pas ces héroïques exemples qui frappent l'esprit, en nous présen

tant, dans la même personne, le type accompli de toutes les conditions ?

En Suisse, surtout, les catholiques ont une lutte vigoureuse à soutenir contre l'esprit de la Réforme ; ils ont à défendre les droits sacrés de la liberté de conscience. Le Bienheureux n'en avait-il pas énergiquement prévenu ses contemporains ? N'a-t-il point été lui-même une figure de l'avenir qu'il prédisait? L'amour de la justice est le trait saillant de sa vie de soldat et de magistrat. Il s'est constitué le zélé défenseur du faible et de l'opprimé. Il a sauvé des flammes le monastère de Catarinenthal, comme pour se montrer le défenseur de nos libertés religieuses et nous apprendre avec quelle énergie chaque chrétien doit réagir contre la tyrannie qui voudrait opprimer la conscience et fouler aux pieds les droits sacrés de l'Église. Un autre besoin de notre époque, n'est-ce pas la paix des esprits, seul remède à tous les maux dont nous souffrons ? Les esprits sont profondément divisés, agités, irrités, parce que les hommes ne savent plus pratiquer les vertus

de leur état, et confondent trop souvent leurs devoirs avec leurs droits. Le Bienheureux Nicolas de Flüe, grand médiateur de la paix, semble destiné à devenir aussi le grand médiateur des consciences et le modèle des hommes de bonne volonté, afin de nous rendre le calme et la fraternité dans lesquels réside le bonheur.

Puisse le saint ermite, dont nous avons tenté d'esquisser la vie et les vertus, bénir notre humble travail, jeter la lumière sur le présent et éclairer l'avenir d'un rayon d'espérance !

APPENDICE I

Maximes spirituelles du Bienheureux Nicolas de Flüe.

Il est vrai, dit le célèbre Guido Goerres, que le frère Nicolas n'a laissé aucun écrit ; il vivait dans un temps où les hommes étaient plus occupés de graver dans leur cœur les doctrines de l'éternelle sagesse et de rendre leur vie meilleure, que de composer là-dessus de gros livres.

Nous avons cependant du bienheureux Nicolas de Flüe plusieurs belles maximes que purent recueillir de sa bouche ceux qui le visitaient. — Elles allaient au cœur parce qu'elles venaient du cœur, et elles se sont conservées dans le peuple, en passant de bouche en bouche.

Citons-en quelques-unes. La plupart ont, en allemand, une forme métrique qui ajoute à leur prix le charme d'une poésie dont la simplicité ne peut se conserver dans la traduction.

*
* *

O homme, crois fermement en Dieu! dans la foi réside l'espérance, dans l'espérance réside l'amour; dans l'amour, le sentiment; dans le sentiment, la victoire sur soi-même; dans cette victoire, la récompense; dans la récompense, la couronne; dans cette couronne, les choses éternelles que l'on prise si peu ici-bas.

*
* *

O homme, porte Dieu dans ton cœur; tiens-le pour le meilleur de tous les biens et le bien universel.

*
* *

Qui pourrait parler de sa propre sagesse et reconnaître en même temps les miracles de Dieu?

*
* *

As-tu la force de supporter pour Dieu seul les douleurs et les afflictions, de souffrir les railleries du monde? Tu peux connaître alors que tu aimes Dieu.

*
* *

Dieu n'a rien de plus cher que la vie de l'homme; c'est pour elle que le Fils de Dieu s'est livré au supplice de la croix.

*
* *

Cette croix a porté des fleurs et des fruits; celui qui les désire du fond du cœur, obtiendra des fruits de sainteté.

*
* *

Maint homme passe la mer et va au saint tombeau pour gagner la gloire du chevalier; c'est un noble et généreux chevalier, celui qui sait porter Dieu dans son cœur.

*
* *

Quand le monde trompeur te hait, quand tous te trahissent et t'abandonnent, pense à ton Dieu; il a été bafoué et couvert de crachats.

*
* *

Le Fils de Dieu a été suspendu à la croix, il a délivré tous ceux qui étaient esclaves! O mon Dieu, je dois me lamenter assurément devant vous, de n'avoir pas la force de porter volontiers la croix.

*
* *

O homme, espère en Dieu avec confiance, et demande lui un repentir persévérant.

*
* *

Songe à la couronne d'épines que le Sauveur porta sur la Croix et qu'on enfonça sur sa tête

sacrée avec des railleries impies; — il en souffrit d'horribles douleurs, mais il pria pour ceux qui lui donnaient la mort.

*
* *

Pense bien, ô homme! aux petites fleurs qui s'épanouissent dans les prairies; tu dois de même fleurir en méditant la passion du divin Sauveur.

*
* *

Ah! mon Dieu, comment ètes-vous assez bon pour venir habiter avec plaisir dans le cœur de l'homme? L'âme qui vous désire est au comble de la joie; plus d'un pécheur en reçoit la grâce de la conversion.

*
* *

Qu'on réunisse dans un superbe écrin l'or, l'argent et les pierreries les plus précieuses; tout cet éclat pâlit devant la douce lumière de l'âme, blanche comme le lis, quand la grâce divine vient y rayonner.

*
* *

Possèdes-tu, ô homme, tous les biens et tous les honneurs qu'on peut posséder; rien de tout cela ne sert à ton heure dernière, si ce n'est le martyre et la douloureuse passion du Sauveur.

*
* *

Veux-tu cueillir des roses dans le ciel? évite le péché sur la terre.

*
* *

Reste toujours soumis à la sagesse et ne donne jamais entrée dans ton cœur à la colère.

*
* *

O mon Dieu! vous êtes un hôte généreux : vous travaillez sans relâche dans l'homme, vous donnez à l'âme le pouvoir de conformer sa vie à votre volonté. Je vous en loue, Seigneur Jésus, qui êtes la source de la grâce et de la vertu.

APPENDICE II

Portrait du Bienheureux Nicolas de Flüe.

Nicolas de Flüe était d'une stature élevée. Sa cellule avait six pieds de haut, et il pouvait à peine s'y tenir debout. Ses austérités l'avaient amaigri : il semblait n'avoir plus que la peau et les os. A mesure qu'il avançait en âge, le haut de sa tête se garnit d'une chevelure d'un gris foncé; deux mèches de barbe descendaient de son menton; il avait les yeux noirs et brillants; le regard énergique et perçant. Le son de sa voix était mâle, mesuré, imposant.

On le représente soit comme ermite, couvert de sang, au milieu des épines, où le démon l'avait précipité, pendant que l'homme de Dieu s'occupait des travaux des champs; soit comme guerrier, pour rappeler qu'il fut l'un des champions de la Suisse dans la guerre de l'indépendance.

APPENDICE III

Le Bienheureux Nicolas de Flüe à la Diète de Stanz.

On nous saura gré de citer ici un hommage rendu au saint solitaire du Ranft, par un poète valaisan (1) qui exprime de nobles sentiments, religieusement patriotiques :

« Dans un étroit vallon, tout près des cimes blanches,
Où le sol, au printemps, s'écroule en avalanches,
Sous un toit recouvert de branches de sapin,
Mélancolique et seul, sans secours et sans pain,
Vivait jadis un homme, un saint anachorète
Qui n'avait pour tout bien, dans sa morne retraite,
Qu'un livre, livre saint, où son esprit ravi
Sous la lettre voyait le doigt qui l'écrivit;
Alors à sa famille on le vit dire adieu,
Pour gravir la montagne et s'approcher de Dieu.
C'est là que, chaque jour, par sa prière ardente
Il faisait découler, en rosée abondante,
Sur le pays natal les grâces du Seigneur.
A sa voix l'on voyait sourire le bonheur.

(1) Louis Gros.

O temps de nos aïeux, jours de sainte allégresse,
Où le sort des combats, comme autrefois en Grèce,
Sans nul égard au nombre, était pour les grands cœurs ;
Où de simples bergers Dieu faisait des vainqueurs ;
Temps sublime et fécond qui vit les rois eux-mêmes
Au peuple confier leurs tremblants diadèmes ;
Ta gloire dore encore nos augustes sommets.
Ce soleil aurait dû ne s'éteindre jamais!

Mais, hélas! bien souvent, nous enseigne l'histoire,
Un peuple de héros, riche par la victoire,
Et que n'aurait su vaincre un ennemi certain,
Se laisse subjuguer par un riche butin.

C'est ainsi que tu vis, ô Suisse bien aimée!
Après avoir défait plus d'une forte armée,
La discorde troubler le cœur de tes enfants,
Qui, prêts à s'égorger de leurs bras triomphants,
Se disputaient entre eux la fatale dépouille
Où le sang bourguignon laissait encore sa rouille.
Hélas! peut-être alors ton nom aurait vécu,
Peut-être le vainqueur eût été le vaincu,
Si, dans ce moment même où le fer de ton glaive
Contre ton propre sein se retourne et se lève,
Ne parut tout à coup, pour détourner ta main,
Un homme qui n'avait rien d'un être humain.
Son front était ridé, sa figure était blême ;
Il semblait de la mort le plus vivant emblême ;
La prière et le jeûne avaient courbé son dos,
Et les ans à ce poids ajoutaient leurs fardeaux.
Son corps était couvert d'une grossière toile,
Et son regard profond brillait comme une étoile.
Un matin, il priait sur les rochers déserts.
Il lut dans un éclair qui sillonnait les airs
Ces mots de feu tracés par une main dans l'ombre :

« Enfant, ô triste enfant de la montagne sombre,
« Ta prière a touché le roi de l'univers ;
« Parmi les nations et les peuples divers,
« Dont l'ange de l'abîme a sonné l'agonie,
« Dieu retire le nom de ta chère Helvétie ;
« Il ouvre encore pour elle, au grand livre des temps,
« Un feuillet qu'empliront ses exploits éclatants.
« Mais vole à son secours, hâte-toi ; la discorde
« Rendrait vaines, demain, les faveurs qu'il t'accorde ;
« Car toi seul, ô mon fils, peux rétablir la paix »
Alors le saint vieillard, sorti des bois épais,
Apparaissant soudain à la foule troublée,
Pénétra dans l'enceinte où s'était assemblée
La troupe des guerriers, qu'agitaient les débats.
« Confédérés, dit-il, quand le Dieu des combats
« Accordait à vos cœurs la force et le courage,
« N'était-ce que pour mieux faire éclater l'orage ?
« Que n'êtes-vous tombés sous un glaive innocent
« Plutôt que de verser vous-mêmes votre sang ?
« C'est l'heure de s'unir, ô mes frères ! c'est l'heure,
« D'admettre en votre sein et Fribourg et Soleure.
« Leurs soldats près de vous affrontaient les dangers :
« Seraient-ils maintenant moins que des étrangers ?
« Avec ces alliés vous parlez de divorce ?
« Frères soyez unis ! L'union fait la force. »
A peine eut-il fini, que les chefs à la fois
Ont proclamé la paix d'une commune voix.
Alors le saint ermite échappant aux louanges
Retourne à son désert pour y parler aux anges.

O Suisse ! quand je vois tes Alpes reverdir
Dans l'éther libre et pur qui les fait resplendir !
Quand je te vois si belle, ô Suisse ! je m'écrie :
Qu'il est doux d'aspirer les haleines des monts
Qui peuvent librement rafraichir nos vallons !

Qu'il est doux d'habiter la formidable enceinte
Des glaciers, ce séjour de la liberté sainte,
De cette liberté qu'on doit à ses aïeux
Qui sur nous tous encore veillent du haut des cieux!
O Tell! ô Nicolas! libérateurs sublimes,
Vous avez parcouru nos plaines et nos cimes.
Heureux guerrier, grand saint, tous les deux immortels!
L'un vivant dans l'histoire, l'autre sur les autels?

APPENDICE IV

Lettre de son Altesse le prince Jean-François de Rusberg, évêque de Constance, au Souverain Pontife Paul V, au sujet de la béatification de Nicolas de Flüe.

« Très Saint-Père,

« La vertu et la sainteté du solitaire, frère Nicolas, brillent d'un tel éclat dans la Suisse, sa patrie, et les miracles qui s'opèrent par son intercession sont si multiples et si publics, que cette religieuse nation se fait une peine de conscience de refuser à cet ami de Dieu les honneurs qu'on rend aux autres saints. Je ne doute nullement que le bruit des actions mémorables qui ont illustré sa vie, et que le Seigneur se plaît à relever avec tant de gloire depuis sa mort, n'ait retenti dans toute l'Italie.

« J'apprends même que Messieurs les Confédérés ont, de concert, réitéré, auprès de votre Sainteté, les prières qu'ils avaient déjà faites à quelques-uns de ses prédécesseurs, de vouloir confirmer, par

l'autorité apostolique,les faits relatifs à la vie de ce saint solitaire, et après avoir constaté ces faits suivant toutes les formes, d'insérer le nom de ce Serviteur de Dieu dans le catalogue des Saints. Loin que le désir de cette nation très catholique se ralentisse à cet égard par le laps du temps, il prend au contraire chaque jour des accroissements nouveaux à la vue des miracles qui se multiplient. Non, elle ne peut plus réprimer son ardeur, et, comme je l'ai dit, elle croit que c'est un crime pour elle de laisser plus longtemps un si saint personnage privé des honneurs que son éminente sainteté lui a mérités.

« C'est pourquoi, malgré mon indignité, étant néanmoins, par la grâce de Dieu, évêque légitime de ces peuples, je me prosterne, conjointement avec eux, aux pieds de Votre Sainteté, et je la supplie, avec les plus vives instances, si toutefois elle le juge avantageux à l'Église de Dieu, de faire travailler à cette canonisation, que nous, et toutes les âmes vertueuses, désirons avec tant d'ardeur, et de couronner, par une heureuse fin, cette bonne œuvre. Celui qui vit dans les siècles des siècles verra, avec complaisance, ce nouveau trait de zèle de Votre Sainteté, ajouté à tant d'autres, qui ont déjà rendu son Pontificat si glorieux. Vous aurez dans le ciel,

Très Saint Père, un intercesseur nouveau qui sera fidèle à vous exprimer, par ses vœux, l'étendue de sa reconnaissance. Le peuple chrétien se livrera à une joie universelle, lorsqu'au milieu des ténèbres de notre déplorable siècle, il verra briller cette éclatante lumière sur le chandelier de l'Église.

« Quels seront les transports d'allégresse de ce Diocèse en général, et des Suisses catholiques en particulier, si attaché au Saint-Siège, de devoir à sa bienveillance un ornement aussi illustre et un protecteur aussi puissant !

« Pénétrés envers Votre Sainteté des mêmes sentiments, nous saisirons tous avec empressement les occasions de lui prouver la sincérité de notre gratitude pour un bienfait aussi signalé. C'est dans cette confiance que nous baisons respectueusement vos pieds, et qu'en fils très soumis nous attendons votre bénédiction paternelle.

12 mars 1613.

APPENDICE V

Bulle du Pape Clément IX au Prince-Evêque de Constance.

Le pape Clément IX, au Vénérable Prince-Évêque de Constance de la province de Mayence.

« Vénérable Frère,

« Salut et bénédiction apostolique.

« Les cardinaux de la Congrégation des Rites ayant déclaré, en 1648, dans l'affaire de la béatification ou canonisation du serviteur de Dieu, Nicolas de Flüe, qu'ils avaient acquis à ce sujet les éclaircissements les plus satisfaisants, et nos chers fils, les députés de la Suisse, envoyés ici pour présenter le juste hommage de l'obéissance des États catholiques confédérés, nous ayant demandé, avec les plus vives instances, au nom de leurs commettants, que quoiqu'il ne fût pas encore prononcé sur cette canonisation, qu'on poursuit depuis plusieurs années à la Congrégation des Rites, il leur fût

néanmoins permis de faire célébrer les saints mystères en l'honneur du serviteur de Dieu dans l'église paroissiale de Sachseln, au canton d'Unterwald, où son corps repose depuis 1518, époque de sa translation par l'évêque de Lausanne, et où, depuis cette époque, on avait continué de célébrer en son honneur le service divin jusqu'en 1603 ; nous avons voulu répondre à leur demande par une faveur toute spéciale.

« A ces causes, et de l'avis unanime des cardinaux de la Congrégation des Rites, nous vous mandons et ordonnons, par ces présentes, que, de notre autorité, vous ayez à faire dire et chanter la sainte messe dans l'Église où repose le corps du serviteur de Dieu, sans que personne ait la témérité d'y apporter aucun empêchement.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 8 mars 1669, et de notre Pontificat le second. »

APPENDICE VI

Bulle de Clément X.

« Clément X, Souverain Pontife.

« Notre vénérable frère, l'évêque de Constance, et nos chers fils tous les Suisses catholiques, nous ayant fait exposer, depuis peu, que déjà, par l'autorité de Clément IX, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, il avait été permis de réciter l'office ainsi que de célébrer à voix haute la messe du serviteur de Dieu, Nicolas de Flüe, solitaire de l'Unterwald, en Suisse, dans l'église où repose son corps ; les suppliants, animés d'une dévotion toute particulière envers ce serviteur de Dieu, nous ayant demandé avec instance de proroger cette permission, et même de l'étendre, nous ont porté d'inclination à favoriser leurs pieux désirs, autant que nous le pouvons dans le Seigneur. Nous avons, du consentement de nos vénérables frères les cardinaux de la Congrégation des Rites, et de notre

autorité, en vertu de la présente Bulle, prorogé et étendu aux Etats libres catholiques Confédérés, ainsi qu'à la ville et au diocèse de Constance, la permission accordée par Clément IX, notre prédécesseur, de réciter l'office et de dire la messe du serviteur de Dieu, conformément à l'exposé et suivant le vœu des suppliants.

Donné à Rome, sous l'anneau du pécheur, le 26 septembre 1571.

APPENDICE VII

Lettre des Evêques Suisses sollicitant le décret de la canonisation du Bienheureux Nicolas de Flüe.

« Très Saint-Père,

« Les évêques soussignés des diocèses Suisses, réunis à Soleure, se jettent aux pieds de Votre Sainteté pour lui exposer leur propre désir et celui de tous les fidèles commis à leur sollicitude ; bien plus, ils supplient et conjurent d'une voix unanime Votre Bienveillance de vouloir gracieusement les exaucer.

Nous désirons et supplions d'admettre au degré de saint canonisé la sublimité de notre concitoyen, Nicolas de Flüe dont la mort précieuse a eu lieu il y a environ quatre siècles. Il a été vénéré pendant tout cet espace de temps, comme anachorète, par tous les Suisses catholiques et beaucoup d'étrangers, très religieusement et sans interruption.

Saint Charles de Borromée, qui a visité son tombeau et le bienheureux Pierre Canisius, qui a écrit

sa vie, raconté ses vertus, ses prodiges, l'ont entre autres vénéré, et son culte a été en quelque sorte autorisé par un décret apostolique de béatification.

De graves motifs nous pressent de présenter cette demande à Votre Sainteté! car nous espérons et nous avons confiance que les catholiques de la Suisse, par la glorification de leur concitoyen, ranimeront leur foi et leur fidélité envers la Sainte Église, et qu'un si noble exemple de piété, de pauvreté, de mépris du monde, de mortification des sens, de mansuétude et de charité attirera efficacement à la pratique de ces vertus, dont le monde a un si grand besoin pour sortir de cet état de paresse, d'incrédulité et de matérialisme où ses inclinations l'ont plongé. Peut-être aussi que l'exemple de ce grand pacificateur exercera une salutaire influence parmi ses concitoyens, hélas! si profondément divisés maintenant par l'esprit de parti. Peut-être même que l'intercession de ce Bienheureux auprès du trône de Dieu, obtiendra à ses concitoyens, après sa canonisation, la plus grande des grâces, qu'il ne leur a pas obtenue jusqu'à présent : le retour de nos frères, que ce grand déluge de défection avait enlevés au sein de leur mère l'Église, le retour, disons-nous, de tous à la vraie foi dont le Bienheureux pendant sa vie avait tant recommandé la conserva-

tion à ses contemporains, soit depuis sa vie solitaire, soit lorsqu'il assista à la Diète des Confédérés.

Nous ne pouvons passer sous silence, Très Saint Père, une autre raison qui nous touche personnellement.

Par votre zèle durant votre glorieux pontificat, beaucoup d'hommes et de femmes d'une insigne piété, des nations les plus diverses, ont été trouvés dignes d'être admis au nombre des saints. Notre chére Helvétie désire ardemment une semblable faveur de votre bonté.

Elle désire tout particulièrement que vous éleviez au comble de la gloire cet homme qu'elle aime avec une prédilection singulière et honore d'une confiance particulière parmi ses bienheureux concitoyens.

C'est de vous, Très Saint Père Pie IX, que nous vénérons tout spécialement et dont nous désirons rendre la mémoire en Suisse à jamais chère, que nous demandons et osons nous glorifier que nous obtiendrons ce bienfait salutaire à tous : de voir votre nom et celui de saint Nicolas de Flüe inséparables et à jamais unis dans notre souvenir.

Puisse et daigne Votre Sainteté accueillir et exaucer favorablement nos désirs et l'attente du peuple Suisse, sans en excepter les dissidents ; ces vœux

communs des pasteurs et des fidèles ! Et jamais nous ne cesserons de prier le Dieu tout-puissant de vous rendre largement la récompense de cette insigne faveur.

En implorant votre bénédiction apostolique pour nous et nos diocèses, prosternés à vos pieds, nous les baisons dévotement et nous soussignons dans un sentiment de profonde vénération et de soumission,

De votre Sainteté,

Les très humbles serviteurs et fils reconnaissants,

† Pierre-Joseph, évêque de Sion.

† Étienne, évêque de Lausanne et Genève.

† Charles-Jean, évêque de Saint-Gall.

† Eugène, évêque de Bâle.

† Gaspard, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève.

† Gaspard, évêque d'Antipatros, auxiliaire de Coire.

Soleure, 28 avril 1869.

APPENDICE VIII

Le quatrième centenaire de la mort du Bienheureux Nicolas de Flüe.

Extrait de la lettre pastorale de S. G. Monseigneur Mermillod.

Cette année ramène le quatrième centenaire du Bienheureux Nicolas de Flüe, ce saint et immortel protecteur de la Suisse, dont on a justement écrit : Dieu, qui l'avait destiné pour servir de modèle aux chrétiens dans tous les états de la vie, lui imposa successivement les devoirs de fils, d'époux, de père, d'homme public et d'homme privé. Nicolas de Flüe fut soldat, magistrat, chef de famille et toujours le serviteur du Maître tout-puissant : brave au milieu des camps, intègre sur le tribunal, doux et ferme à son foyer, pieux et bienfaisant partout. Mais lorsqu'il eut rempli ces devoirs, défendu son pays, rendu la justice, élevé ses enfants, il prit lui-même sa récompense. Abandonnant la maison où il

avait vécu et les champs fertilisés par son travail, il alla s'établir, à l'âge de cinquante ans, dans une solitude voisine, n'emportant de sa fortune qu'un vêtement, son chapelet et son bâton. Là il se livra tout entier à la contemplation et à la prière, ouvrant du reste généreusement tous les trésors de sa sagesse et de sa piété aux nombreux pèlerins que le bruit de sa retraite attirait auprès de lui.

Nous voulons détacher deux caractères de cette vie miraculeuse : sa vie de famille et le service de son pays. Nicolas avait épousé Dorothée Wisling : il eut dix enfants; les deux époux, dignes l'un de l'autre, les regardaient moins comme leur appartenant que comme un dépôt et un présent du Ciel dont ils auraient à rendre un jour un compte sévère ; ils ne voyaient pas en eux des êtres faits pour une destinée purement passagère et terrestre, mais des âmes immortelles créées à l'image de Dieu, et rachetées par le sang du Sauveur. Sa maison était bien l'Église domestique ; l'autorité douce et ferme y faisait régner la crainte de Dieu, l'amour de Jésus, la docilité à la Sainte Église, l'ordre, la tempérance ; aussi l'esprit de foi, la bonne harmonie des cœurs et l'allégresse commune étaient l'atmosphère de cette maison bénie. Les moyens les plus simples étaient employés ; ils apprenaient à leurs enfants à

prier et à bien prier ; les conseils, la vigilance, l'exemple surtout, le courage du travail formaient les enfants à la piété qui est utile à tous (1). Sa vie était un honneur et un modèle pour toute la contrée.

Tour à tour militaire, magistrat, cultivateur de ses champs, il imprima à son existence le sentiment de ne penser et de n'agir que pour Dieu seul. Ce n'est qu'après avoir rempli les obligations d'un chef de maison qu'il se livrait aux élans de sa dévotion, qu'il se dérobait avec soin aux regards des membres de sa famille et qu'il consacrait de longues heures de la nuit à une oraison continuelle. Sa douce et sainte compagne connaissait seule le secret de ses prières prolongées dans la chapelle de Saint-Nicolas sur la montagne voisine.

Les douceurs et les consolations célestes réparaient ses forces mieux que le meilleur sommeil, et tous le saluaient au matin plus dispos et plus vaillant au travail. Avec quelle vigueur il écartait l'indolence de son foyer, répétant à ses enfants que l'oisiveté est la source du péché !

Nous regrettons, Nos Très Chers Frères, de ne pouvoir vous citer tous ses conseils aux époux, ses avis aux jeunes gens pour les retenir dans le labeur

(1) *Pietas ad omnia utilis est* (*I. Tim*, *IV*, 8)

fortifiant et salubre des campagnes, ses leçons aux industriels; tout porte l'empreinte de la sagesse divine, du bon sens et des doctrines qui protègent les vrais intérêts de la famille et de la patrie. Qu'ils sont aveugles les hommes qui de nos jours s'imaginent que la piété n'a pas les promesses de la vie présente (2)! Les consolants succès du B. Nicolas de Flüe donnent un démenti à ces propos lamentables. Il a voulu pour ses filles l'innocence et la simplicité qui les préparent à d'honorables et heureux mariages, il a voulu pour ses fils l'énergie du travail; tous ont soutenu la gloire et la pureté de son nom dans les charges les plus éminentes de leur pays. Un des plus jeunes, appelé aussi Nicolas, étudia la théologie à l'Université de Bâle et à Paris; il y reçut le grade de docteur pour devenir ensuite curé de Sachseln, où il exerça un ministère béni de Dieu et des hommes. N'y a-t-il pas dans ce témoignage de l'histoire une démonstration des Livres Saints? « Heureux l'homme qui craint le Seigneur, puis-« sante est sa postérité, la génération des justes sera « toujours bénie, la gloire et la vraie richesse sont « dans sa maison. (1). »

(2) *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* (*Tim. IV*, 8.)

(1) *Beatus vir qui timet Dominum.* (*Ps.* CXI.)

Qu'on ne répète donc plus ces niaises accusations contre le prétendu égoïsme de la piété, et qu'on n'y ajoute pas qu'elle est inféconde dans nos sociétés actives.

La vie du B. Nicolas en est une vivante contradiction; après avoir été l'homme de prière, de travail et de gouvernement dans sa famille, du consentement de sa pieuse épouse, à cinquante ans, il se retire dans le désert comme saint Jean-Baptiste. Vêtu de bure, couchant sur la pierre, n'ayant d'autre aliment que la sainte Eucharistie, il demeure vingt ans dans cette solitude que visitent Dieu et les anges. La calomnie l'outrage, mais le peuple et son évêque reconnaissent dans l'ermite du Ranft l'homme plein de foi, de sacrifice et de loyauté; l'Église, par l'organe du curé de Stanz, le sollicite d'apporter la concorde à la patrie divisée. Les Confédérés avaient alors atteint l'apogée de leurs succès militaires. Ce peuple de pâtres religieux et vaillants avait forcé l'Autriche à traiter avec eux; la France les regardait avec admiration; Charles le Téméraire était vaincu à Grandson et à Morat; le duc de Milan Sforza leur cédait la vallée de Livine. Cette prospérité devenait un péril; le partage des dépouilles bourguignonnes soulevait des querelles et l'on disputait à Soleure et à Fribourg l'entrée dans la ligue

helvétique. L'ermite, à l'appel de son curé, se rend à la diète de Stanz. Sa taille majestueuse, son visage amaigri, sa sainte physionomie émeuvent les députés qui se lèvent respectueusement à son aspect.

. . . .

La présence et les paroles du saint ermite apaisèrent les préventions et les discordes : l'alliance des dix cantons fut conclue et le son des cloches annonça à toute la Suisse le triomphe merveilleux du Pacificateur.

Ce quatrième centenaire de sa mort ne peut nous laisser indifférents. Fribourg, le diocèse, la Suisse doivent s'apprêter à fêter cette solennité religieuse et patriotique. Notre Bienheureux a pris par la main notre canton et l'a conduit dans la ligue helvétique; du haut du ciel, il garde sa sollicitude pour la conservation de notre foi et de notre dignité nationale.

Le comité d'organisation de cette fête quatre fois séculaire nous écrit : « Nous ne voulons pas seulement un triduum, mais une année jubilaire à la gloire du plus illustre habitant d'Obwald : sous le rapport religieux et historique, un lien fort et intime rattache le cœur du brave peuple fribourgeois au B. Nicolas de Flüe ; nous espérons qu'un grandiose

pèlerinage d'hommes viendra honorer les reliques du Bienheureux et visiter sur le Flueli l'antique et vénérable maison de Nicolas, que la générosité de ce noble peuple a acquise comme sa propriété.

Que votre influence et la piété de tous vos diocésains hâtent le succès de la canonisation du Bienheureux (1). »

Notre foi et notre patriotisme répondront à cet émouvant appel de nos frères ; comprenons le devoir que nous impose la puissante protection du Bienheureux ; relevons la famille et servons notre pays.

. . . .

Nous prions et travaillons à ranimer le sens chrétien dans les âmes ; là est le devoir le plus pressant. Que Jésus-Christ reste la pierre angulaire de la famille, que la foi en pénètre tous les membres, que la prière en soit l'âme, que la charité unisse les cœurs, que la discipline en forme les caractères. Puissent les foyers de notre diocèse donner, comme la demeure du saint ermite, des élus au ciel, des serviteurs à l'Église, des héros et des pacificateurs à notre pays.

(1) Lettre du Comité d'organisation pour la solennité du Bienheureux Nicolas de Flüe en 1887, à Sa Grandeur Mgr l'évêque de Lausanne et Genève.

Les temps sont à l'orage, un souffle précurseur d'une tempête européenne passe jusque dans nos vallées et sur nos monts; les familles chrétiennes sont la meilleure force et le plus sûr rempart des nations. Supplions le Dieu qui est le maître des événements et des hommes, par l'intercession de Notre-Dame des Ermites et du B. Nicolas, que notre indépendance soit intacte, que la paix fleurisse longtemps en nos contrées : la paix dans la vérité, la paix par la justice, la paix ornée de charité, la paix de Jésus-Christ ; cette paix parfaite qui est le fruit de la docilité à la religion, aux lois justes, de la haute piété du sacerdoce, de la disposition favorable des hommes, de l'équitable protection des pouvoirs, en un mot cette paix de la cité humaine qui est la joie du cœur et qui prépare la paix de la cité éternelle.

Et nunc orate Deum omnium... det nobis jucunditatem cordis et fieri pacem in diebus nostris in Israel per dies sempiternos (1).

(1) *Eccli I* 24-25.

APPENDICE IX

Pèlerinage Fribourgeois aux reliques du Bienheureux Nicolas de Flüe.

Les grandes manifestations religieuses de tout un peuple sont toujours touchantes, mais comment dépeindre l'enthousiasme de celles où, à la vénération pour le Bienheureux Nicolas de Flüe, vint se joindre la reconnaissance patriotique pour le patron de Fribourg auprès de l'alliance des États confédérés?

Tous les districts, toutes les paroisses, toutes les familles du canton de Fribourg ont été représentés dans le pèlerinage qui a quitté le 23 mai 1887 la ville de Fribourg, pour se transporter, par un train spécial à Sachseln, la patrie du Bienheureux. Le Comité avait décidé que les hommes seuls seraient admis à cette fervente et patriotique manifestation : huit cents hommes ont répondu à l'appel.

Il n'en pouvait pas être autrement, lorsque l'appel était venu de l'autorité vénérée du chef de diocèse, lorsque Sa Grandeur Mgr Mermillod, à peine de re-

tour de son apostolat dans la capitale de la France, se mettait à la tête du pèlerinage, lorsque à sa suite se rangeaient les membres du gouvernement, le clergé, les autorités et le peuple. C'étaient toutes les forces vives du canton unies pour rendre hommage à celui dont les conseils rendirent la paix aux cantons et valurent à Fribourg l'admission au sein de l'alliance suisse.

Deux bateaux à vapeur attendent les voyageurs à leur arrivée à Lucerne. La société de Sainte-Cécile entonne un chant liturgique; les voix de la foule y répondent.

Quelle est belle, la louange de Dieu chantée ainsi sur les abîmes des flots et sous les splendeurs du ciel. — Les pèlerins admirent les sévères beautés des paysages qui fuient derrière eux, les pentes abruptes des montagnes, le golfe ravissant de Hergiswgl autour duquel se dresse un amphithéâtre d'arbres fleuris, de blanches maisons, de clochers peints en rouge. A gauche ils aperçoivent la flèche élancée de Stanz, à droite les rochers qui servent de base à la masse imposante du mont Pilate. On débarque sur le sol d'Obwald, alors une fanfare — celle de Sarnen — salue les Fribourgeois et jette aux échos les refrains bien connus, qui ramènent leur pensée aux bords de la libre Sarine.

De loin on salue le drapeau de l'Obwald, fièrement arboré sur la colline du Landenberg. Après avoir longé le lac de Sarnen, on est au terme du voyage. Le bourg de Sachseln s'est paré comme aux plus grandes fêtes : l'image du B. Nicolas de Flüe se montre, sur plusieurs façades, entourée de verdure et de fleurs. A l'entrée de la place de l'église, un arc de triomphe élégant souhaite la bienvenue aux Fribourgeois et leur rappelle les dates de 1481 et de 1487. La façade et l'intérieur de l'église ont une ornementation sobre, mais du meilleur goût.

Les pèlerins vont se prosterner devant l'autel des reliques du Bienheureux qui se montre au-dessus de l'autel dans sa robe de bure. Peut-être est-ce celle dont le gouvernement de Fribourg envoya le drap au pauvre ermite en témoignage de reconnaissance.

De longues et ferventes prières sont adressées au saint libérateur de ce pays.

Cependant, le cortège s'est formé. Le clergé précède Mgr Mermillod, qui, revêtu de ses ornements pontificaux, la crosse en main, bénit la foule prosternée.

Les membres du conseil d'État, les députés et les autorités suivent sa Grandeur.

Le prédicateur monte en chaire, Retraçant à

grands traits les principales lignes de la vie de Nicolas de Flüe, il montre dans l'esprit de foi du Bienheureux le mobile de ses actes et le secret de l'efficacité de ses prières. Il engage les pèlerins à rapporter de cette visite aux reliques de l'ermite du Ranft le même esprit de foi, dirigeant la vie privée et gouvernant la vie publique.

Monseigneur, avant de donner la bénédiction, a adressé, lui aussi, quelques paroles émues à l'auditoire et a dit à haute voix une fort belle prière pour appeler la protection de Nicolas de Flüe sur les pèlerins, sur leurs familles et sur le canton tout entier.

Le lendemain, 24 mai, aux premières heures du jour, l'église est remplie d'hommes agenouillés devant l'autel du Bienheureux, pour mettre sous sa puissante intercession leurs vœux, leurs espérances, les intérêts de leurs familles et de leur pays.

Ce flot de chrétiens se renouvelle sans cesse, jusqu'à l'heure de la messe, célébrée par Mgr Mermillod, à l'autel des reliques.

Huit cents hommes s'approchent de la table sainte.

C'est l'élite du canton de Fribourg qui vient rendre un hommage public au Dieu de l'Eucharistie, et recevoir la nourriture céleste dont le Bienheureux

vécut pendant vingt ans dans sa solitude du Ranft.

Après l'évangile, Mgr Mermillod a adressé à la foule désireuse d'entendre sa parole éloquente, une de ces instructions brillantes dont nous regrettons de ne pouvoir donner qu'un pâle résumé.

L'orateur avait pris pour texte ces mots de Notre-Seigneur parlant de saint Jean-Baptiste : *Quid existis in desertum videre? Arundinem vento agitatam? Sed quid existis videre? Hominem mollibus vestitum?* (Matth. XI, 7 et 8.)

« Soyez bénis et remerciés, vous clergé, vous magistrats, et vous peuple de l'Obwald, qui nous avez reçus avec tant d'amitié et qui nous donnez une hospitalité si cordiale. En débarquant sur votre sol, nous avons été salués par de joyeuses symphonies ; vous avez paré vos enfants de robes blanches et de gracieux bouquets pour nous souhaiter la bienvenue. Que les bénédictions de Dieu rejaillissent sur vous, qu'elles descendent sur vos âmes, sur vos familles, sur tout ce beau pays qui garde avec tant de soin et tant d'amour les reliques saintes du Bienheureux Nicolas de Flüe.

Soyez bénis et remerciés aussi, vous clergé, vous magistrats, et vous peuple du canton de Fribourg, qui êtes accourus en si grand nombre, malgré la distance, malgré l'inclémence du temps.

C'est que vous veniez vous agenouiller auprès des reliques de celui qui fut, il y a quatre siècles, le garant de votre fidélité à l'Église et à la patrie. Vous donnez un grand exemple en affirmant ainsi l'union du clergé, des pouvoirs publics et de la nation dans une fidélité commune.

Devant ces reliques vénérées, nous allons nous demander pour quelles raisons providentielles Dieu donna à la Suisse le B. Nicolas de Flüe, il y a quatre siècles, et pour quelles raisons il ressuscite son culte de nos jours.

I. — Si nous remontons à la fin du quinzième siècle, que constatons-nous ?

C'est qu'alors on commence déjà à sentir les souffles précurseurs de tempêtes prochaines.

Le monde va bientôt être ébranlé par la négation de l'autorité, de l'autorité de l'Église d'abord, que suivra la négation de l'autorité publique. Il va être ébranlé par la rupture des liens entre les hommes, rupture qui sera la conséquence de la négation de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Nicolas de Flüe apparut à cette heure solennelle : sa vie fut l'affirmation de l'autorité dans sa famille qu'il éleva saintement, dans la société dont il remplit avec zèle et dévouement tous les devoirs. Si sa gloire resplendit aujourd'hui au-dessus de toutes les autres gloires;

si les foules viennent à lui ; si, il y a quelques semaines, dans ces belles fêtes du centenaire, Sachseln vit accourir les magistrats les plus élevés de la nation, un évêque, un nombreux clergé, des religieux, et une immense multitude de peuple, c'est que la reconnaissance du peuple proclame les services rendus par ce pauvre ermite, vivant dans une pauvre cabane, et encore plus caché dans la retraite profonde de son ermitage.

Après que la Suisse entière avait eu ici la première place, c'était Fribourg qui avait le droit, le devoir de venir exprimer au Bienheureux la reconnaissance du grand service reçu dans une circonstance décisive. Fribourg est venu dans cette phalange d'hommes où mon œil voit les représentants des anciens noms mêlés au peuple, les plus hauts magistrats de la république avec le clergé, les hommes de la science et les hommes du travail, les citadins et les campagnards, toutes les conditions sociales en un mot, obéissant à un même sentiment. C'est sous l'empire de votre foi qu'en traversant hier, dans des chars rapides, des pays qui n'ont pas su garder l'antique croyance, vos doigts égrenaient le chapelet, vos voix s'unissaient pour chanter les vieilles mélodies de notre liturgie, et ce beau chant de l'*Iste confessor*.

Les populations étonnées regardaient ce cortège

d'hommes affirmant avec courage leur croyance, et elles étaient émues.

II. — Pourquoi cet ébranlement d'un peuple se produit-il à cette heure du monde ? — Ah ! c'est qu'il y a en ce moment trois grandes blessées, ou plutôt les trois n'en font qu'une, celle que Nicolas de Flüe a prêchée par toute son admirable vie. Hier une voix amie parlait de l'ermite du Ranft comme d'un modèle de l'esprit de foi. Je vais l'envisager sous un autre aspect, et la grande blessée de nos temps, c'est la justice, cette justice qui se conserve dans la paix et dans l'honneur de la piété : *pax justitiae et honor pietatis.*

La justice est blessée au sein de la famille dont les liens sont trop souvent méconnus ou relâchés. — Il y avait donc une opportunité providentielle à montrer en ce moment aux regards de tous, cet homme qui fut un saint époux, qui éleva une nombreuse famille, qui donna un de ses fils au sacerdoce, d'autres au service de la patrie, d'autres encore à la vie modeste et laborieuse des champs.

La justice est blessée dans le pays, quand les magistrats et les citoyens poursuivent des vues égoïstes et personnelles et oublient la justice due à tous. Aussi Dieu voulut que Nicolas de Flüe intervînt plusieurs fois dans les affaires de la nation, tantôt

comme soldat pour la défendre, et tantôt comme conseiller pour la diriger, toujours avec une parfaite abnégation et un attachement désintéressé.

La justice est aussi blessée vis-à-vis de l'Église, dont les droits et l'autorité sont méconnus. Nicolas de Flüe fut le fils soumis de l'Église qu'il servit avec un dévouement sans bornes, et c'est pourquoi il a été rassasié de l'alimentation de la céleste justice : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés.*

C'est vis-à-vis de Dieu que nous sommes le moins justes. Les habitudes religieuses elles-mêmes ne sont qu'une écorce ; il manque trop souvent la forte base des principes chrétiens, qui ont été versés dans l'âme par le baptême, et qui, pour se développer, ont besoin d'être cultivés à l'église par les leçons du catéchisme, dans la famille par les exemples et l'autorité des parents.

La grande blessure faite à la justice dans les temps modernes, c'est le scepticisme social, qui envahit la vie publique et la vie privée. Si je regarde au nord, je vois le droit menacé par les entreprises de la force ; si je regarde à l'ouest, c'est l'égoïsme individuel aboutissant à l'anarchie sociale. Partout où mon regard se porte, je vois les âmes qui fléchissent, les caractères qui s'affaissent. Mais, grâce à la

protection de l'ermite de vos montagnes, Obwald et Fribourg maintiennent l'énergie des caractères par la ferme adhésion aux principes chrétiens.

L'Église nous enseigne à pratiquer la justice au foyer domestique, dans la vie de famille, dans l'éducation des enfants. Notre Seigneur l'a dit : malheur à celui qui scandalise un de ces petits enfants ! La race de Nicolas de Flüe est encore au milieu de vous, elle continue les bonnes traditions du foyer domestique perpétuées jusqu'à vos jours; *generatio rectorum benedicetur*.

Il y a encore la blessure faite à la justice envers Dieu, par la répudiation de la prière publique dans la vie sociale. Ah ! vous donnez en ce moment un grand exemple, l'exemple d'un peuple qui prie comme peuple, qui s'agenouille comme nation. Nicolas de Flüe l'a souvent recommandé ; il vous disait : sauvez notre peuple, gardez Jésus-Christ, gardez l'union et la paix. — Et, en visitant, à Sarnen, le Collège qui porte son nom et qui vit de ses traditions, j'étais heureux de lire cette devise: *Labor unitus omnia vincit.* Dans cette pensée d'union, il alla prendre Soleure et Fribourg.

O Fribourg! ce fut là ton baptême national. Si tout autour de toi l'erreur se répandit, si le Dieu de l'Eucharistie fut chassé de ses tabernacles, tandis

que tes temples, ton clergé et ton peuple sont restés debout, c'est que, du haut du ciel, Nicolas de Flüe te gardait, et que sa main bénissante éteignait l'incendie.

Pratiquez la justice en aimant votre canton, en aimant la Suisse à l'exemple du Bienheureux. C'est Dieu qui a placé au centre de l'Europe ce pays que de toutes parts l'on vient admirer avec ses cimes neigeuses, source des grands fleuves qui ornent et fertilisent les États puissants autour de nous ; avec ses pâturages si riches, parsemés d'innombrables maisons ; avec ses lacs reflêchissant les splendeurs de l'astre du jour. Mais il a fait plus encore : il a placé dans ce beau pays des poitrines où battent des cœurs chrétiens. Ces héros de votre histoire primitive, les hommes du Grütli, Tell, Winkelried et les autres encore, étaient des chrétiens fidèles à Dieu, à la justice, à l'Église ; des chrétiens comme on en voit encore dans nos vallées, et dans les vôtres. J'en atteste le beau spectacle que vous avez donné ce matin, quand tous vous êtes venus recevoir la Nourriture eucharistique. Ah ! gardez, portez Jésus dans votre vie nationale.

Quelle belle vision ce serait, si tous les chrétiens passaient par la table sainte, afin d'avoir Jésus-Christ dans le cœur, pour se rendre au scrutin

électoral ! Comme alors le devoir du citoyen serait grandi par la pensée religieuse. Je pense à cet Irlandais, dont le courage était sur le point de défaillir pour un peu d'or : il allait par son vote, trahir son pays, lorsque sa femme, qui avait communié le matin, se plaçant devant lui, s'écria : Souviens-toi de ton âme et de ta liberté !

Notre patrie, nous l'aimons, et que vous étiez fiers hier, en traversant ses riches vallées et ses lacs enchanteurs !

L'Église de Dieu est souvent blessée dans ses droits. On lui dispute ses temples consacrés à la prière, *domus orationis* ; plus souvent encore on lui conteste ces retraites où les âmes avides du pain eucharistique vont s'enfermer pour se vouer entièrement à la prière. Elle a droit à ces asiles sacrés d'où l'encens des cœurs purs monte vers Dieu. Que craint-on ? Là aussi, là surtout on aime son pays. Voyez le grand pacificateur de Stanz. Un jour, il avait gravi la colline, et il était allé s'enfermer dans un endroit bien solitaire, au fond de la vallée, et dans cet ermitage il priait. Les esprits légers et sceptiques disent que la prière est inutile. Est-ce que le nom de l'ermite du Ranft ne brille pas comme un astre au firmament helvétique ? Est-ce que ceux qui sont venus naguère devant ses reliques n'ont pas

ressenti l'admiration pour le grand pacificateur, l'émotion à la pensée de sa belle vie ? Saint François d'Assise avait épousé la pauvreté et avait fui le monde ; ne méritait-il pas d'être chanté par le grand poète de l'Italie ?

Nicolas de Flüe a vécu de Jésus-Christ seul près de vingt ans.

Tirons de son exemple cette leçon qu'en dehors de Jésus-Christ, il n'y a pas de vie pour les familles, pas de vie pour les institutions publiques. Apprenons aussi à nous approcher plus souvent de la Table sainte. Rendons à Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, un hommage national ; que sa présence se manifeste sur nos places publiques.

Chers Fribourgeois, vous avez écrit dans votre histoire deux belles pages. Vous avez écrit la première, lorsque vous êtes accourus de toutes les parties du canton pour suivre dans son triomphe Jésus-Hostie aux fêtes du Congrès eucharistique. Vous écrivez la seconde en venant en si grand nombre dans ce pieux pèlerinage auprès de ces saintes reliques. Que l'Église, dont vous vous affirmez aussi les enfants fidèles, exerce toujours de plus en plus ses droits sur vos cœurs par la communion fréquente, dont votre protecteur Nicolas de Flüe fut le parfait modèle. »

Monseigneur Mermillod a terminé par une pathétique invocation au Bienheureux. Nous n'essaierons pas de rendre ce langage sorti d'un cœur brûlant et qui exprimait si bien les sentiments, les vœux et les espérances de tous les pèlerins.

Dans l'après-midi, les pèlerins fribourgeois accompagnés d'un bon nombre d'Obwaldois se sont acheminés, en récitant le chapelet, vers l'ermitage du Ranft, où le Bienheureux passa les dix-neuf dernières années de sa vie. Le chemin qu'on suit est dans la direction de l'est, et monte par une petite pente assez douce le flanc du contrefort alpin qui sépare Sachseln de la vallée de la Melcha. A mesure que nous nous élevons, la vue s'étend dans la direction de Sarnen et du bas Obwald, ainsi que dans les vallées en amont du lac de Sarnen. La route traverse de beaux et gras pâturages, tous couverts d'arbres fruitiers en fleurs. Bientôt, on arrive aux premières stations d'un Calvaire que l'on continue de suivre jusqu'au sommet du monticule ; la dernière station est voisine de la maison de Nicolas de Flüe.

Récemment, le canton de Fribourg a acquis cette maison, au moyen d'une souscription dont le zélé promoteur fut M. le curé de Chatel-Saint-Denis.

Les pèlerins s'arrêtent et pénètrent successivement à l'intérieur pour visiter cette habitation,

avec le respect dû aux grands souvenirs religieux et patriotiques qui s'y attachent.

De là, par un chemin presque rapide, on descend au fond de la vallée de la Melcha et, au-dessous d'une forêt, au milieu d'un maigre pâturage, on trouve d'abord la construction élevée pour servir d'ermitage à Nicolas de Flüe. C'est une pauvre cellule étroite, où il n'y a guère place que pour un lit de bois, où dormait le saint ermite. Une petite ouverture du côté de la forêt, une ouverture plus grande donnant dans la chapelle assez vaste adossée à l'ermitage, mettaient le Bienheureux en communication avec le dehors et avec Dieu. A l'époque où le flanc de cette vallée, aujourd'hui en partie dénudée, était tout entier couvert de forêts, cette retraite devait être à peu près inaccessible aux humains

Mgr Mermillod, à genoux à l'entrée de la chapelle, récite les litanies du Bienheureux : tout le peuple répond aux invocations.

Au retour, le pèlerinage s'arrête dans la chapelle du Flueli, voisine de la maison de Nicolas de Flüe, qui y allait faire chaque jour ses prières, avant l'époque où il se cacha dans la solitude du Ranft.

L'église du Flueli est bâtie sur un énorme rocher, jeté là, sans doute, par un éboulement de la montagne.

Ce rocher est encore à nu de trois côtés, et sur son étroit sommet, qui est le point le plus élevé de tout le contrefort alpin, a été construite la chapelle.

Le soir de cette journée si bien remplie, les pèlerins se sont réunis dans l'église de Sachseln, sous la présidence de Mgr Mermillod, pour invoquer le bienheureux protecteur du canton et témoigner à Dieu leur reconnaissance par le chant du *Te Deum.*

La cérémonie s'est terminée par la bénédiction du Très Saint-Sacrement donnée par Sa Grandeur.

APPENDICE X

Litanies en l'honneur du bienheureux Nicolas de Flue réimprimées à l'occasion du quatrième centenaire de sa mort glorieuse.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Dieu le Père céleste, ayez pitié de nous.
Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Dieu le Saint-Esprit, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, mère de Dieu, vierge conçue sans péché et notre excellente mère, priez pour nous.
Tous les saints anges et archanges, priez pour nous.
Tous les saints et élus de Dieu, p. p. n.
Bienheureux Nicolas qui avez été dès votre nais-

sance merveilleusement favorisé des grâces de Dieu, p. p. n.

B. Nicolas, enfant privilégié, qui eûtes une connaissance si précise du saint prêtre et du parrain présents à votre baptême, p. p. n.

B. Nicolas, adolescent pieux, qui eûtes le bonheur de naître et de recevoir la première éducation de parents vertueux et chrétiens, p. p. n.

B. Nicolas, jeune homme accompli, qui eûtes dès votre jeunesse un amour ardent pour la vérité, l'obéissance et la pureté, p. p. n.

B. Nicolas, chrétien modèle, qui avez pratiqué la piété et toutes les vertus, sans vous soucier des mépris et des moqueries du monde, p. p. n.

B. Nicolas, époux fidèle, qui dans les vues les plus élevées avez choisi l'état du mariage et en avez rempli saintement les devoirs, p. p. n.

B. Nicolas, excellent père de famille, qui avez élevé vos enfants dans la crainte de Dieu, p. p. n.

B. Nicolas, valeureux soldat, qui avez pris les armes pour Dieu et pour la patrie, et qui avez donné à vos compagnons l'exemple de toutes les vertus, p. p. n.

B. Nicolas, magistrat intègre, qui dans les conseils et dans les jugements n'avez agi que selon le droit et la conscience, p. p. n.

B. Nicolas qui avez géré les affaires publiques pour l'honneur de Dieu et le bien de vos concitoyens, p. p. n.

B. Nicolas, très pieux ermite, qui avez quitté le monde par amour pour la vie parfaite, p. p. n.

B. Nicolas, qui avez courageusement résisté à la chair, au monde, au démon et avez victorieusement triomphé de leurs attaques, p. p. n.

B. Nicolas, homme de Dieu véritablement admirable qui, pendant près de vingt ans, ne vous êtes nourri que du pain eucharistique dans la sainte communion, p. p. n.

B. Nicolas si affectueusement dévoué au culte de la Mère de Dieu, et qui, par votre tendre amour pour elle, vous êtes élevé à une si grande sainteté, p. p. n.

B. Nicolas, parfait imitateur de Jésus qui, par la méditation de sa vie et de sa passion, vous êtes rendu conforme à votre modèle, p. p. n.

B. Nicolas, adorateur incomparable du très Saint-Sacrement de l'autel, qui avez aimé et estimé pardessus tout la sainte messe et la sainte communion, p. p. n.

B. Nicolas, très digne contemplateur de l'adorable Trinité et qui avez reçu de merveilleuses illuminations sur le plus profond des mystères, p. p. n.

B. Nicolas, très intime ami de Dieu, qui avez été

si richement gratifié des faveurs célestes, p. p. n.

B. Nicolas, pacificateur très sage, qui avez uni dans l'amour et dans la paix les chefs divisés de notre patrie, p. p. n.

B. Nicolas, conseiller très prudent, qui avez donné aux hommes de toutes les conditions des leçons de sagesse, p. p. n.

B. Nicolas, puissant protecteur dans les malheurs publics, qui avez éteint, par le signe de la croix, les flammes d'un terrible incendie, p. p. n.

B. Nicolas, prophète inspiré de Dieu, qui avez connu le fond des cœurs et prédit très clairemen l'avenir, p. p. n.

B. Nicolas, puissant défenseur de la patrie, qui avez surtout détourné d'elle de terribles calamités, p.p.n.

B. Nicolas, étonnant thaumaturge, qui avez secouru des milliers de personnes dans les souffrances de l'âme et du corps, p. p. n.

B. Nicolas, grand serviteur de Dieu, intercesseur puissant en faveur de tous ceux qui vous invoquent avec confiance, p. p. n.

Afin que nous avancions sans cesse dans la connaissance et l'amour de Dieu, p. p. n.

Afin que nous obtenions la grâce d'avoir un vrai repentir et de faire une sincère confession de nos péchés, p. p. n.

Afin que nous fassions de dignes fruits de pénitence, p. p. n.

Afin que nous recevions toujours la sainte communion dans une grande pureté de cœur et la plus fervente piété, p. p. n.

Afin que nous vénérions et adorions le très Saint-Sacrement avec une foi très vive, une espérance très ferme et une très ardente charité, p. p. n.

Afin que tous les jours s'accroisse en nous le désir de recevoir cette douce réfection de notre âme, p. p. n.

Afin que nous participions abondamment aux fruits de l'adorable mystère, p. p. n.

Afin que rien ne puisse jamais nous séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ, p. p. n.

Afin que nous obtenions la grâce de recevoir à l'heure de la mort la divine nourriture du pain de vie, p. p. n.

Afin que tous les jours de notre vie nous ayons le désir de faire la communion spirituelle, p. p. n.

Afin que ni le mépris ni les faux principes du monde ne puissent nous détourner de la voie de la vérité et de la justice, p. p. n.

Afin que nous marchions courageusement dans la voie de la perfection chrétienne, p. p. n.

Afin que nous vivions et que nous mourrions

comme de fidèles enfants de l'Église catholique, p. p. n.

Afin que nous puissions ramener nos frères égarés à l'unité de la foi catholique, p. p. n.

Afin que notre patrie conserve précieusement le calme et la paix, p. p. n.

Afin que les dépositaires de l'autorité gouvernent avec justice et sagesse dans la crainte de Dieu, p. p. n.

Afin qu'ils protègent et défendent les grands biens de l'âme, la vraie liberté, les bonnes mœurs et la religion, p. p. n.

Afin que les pasteurs de l'Église soient de vrais imitateurs du souverain Pasteur de nos âmes, p. p. n.

Afin que par leur doctrine et leur exemple, ils précèdent les fidèles dans la voie du salut, p. p. n.

Afin qu'ils combattent énergiquement contre tous les ennemis du bien, p. p. n.

Afin que nous obtenions la grâce, ô bienheureux Nicolas, d'aimer et d'imiter les vertus que vous avez pratiquées, ainsi que l'a proclamé l'Église, à un degré héroïque, p. p. n.

Afin que nous méritions d'éprouver en nous, ô bienheureux Nicolas, la miraculeuse puissance de votre intercession, p. p. n.

Afin que votre prochaine canonisation, ô bienheu-

reux Nicolas, procure la gloire de Dieu et le salut des âmes, p. p. n.

Bienheureux Nicolas, homme selon le cœur de Dieu, laissez-vous toucher par nos supplications, priez pour nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre Père, etc.

Je vous salue Marie, etc.

Priez pour nous, ô bienheureux Nicolas, afin que nous soyons dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS.

O Dieu, qui avez miraculeusement nourri votre serviteur, le bienheureux ermite Nicolas de Flüe, du pain des anges, et qui avez versé dans son âme une lumière extraordinaire sur la très sainte Trinité, accordez-nous par son intercession de recevoir di-

gnement sur cette terre le corps et le sang du Seigneur, et d'être admis à le voir un jour face à face dans la gloire du ciel. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Fin.

TABLE

—

5127. — ABBEVILLE, TYP. ET STÉR. A. RETAUX. — 1888


ST. MICHAEL'S COLLEGE

